

2m11. 2809.8

Université de Montréal

Pratiques vernaculaires et design urbain : le cas de la communauté portugaise de  
Montréal.

Par  
Béatrice Hajjar

Institut d'urbanisme  
Faculté de l'aménagement

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Maître en urbanisme ( M. Urb.)

Avril, 1999

© Béatrice Hajjar, 2000



NA  
9000  
1554  
2000  
N. 020

**Université de Montréal**  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé  
**Pratiques vernaculaires et design urbain : le cas de la communauté  
portugaise de Montréal.**

Présenté par  
**Béatrice Hajjar**

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

M. Ronald Williams, président-rapporteur

M. Michel Barcelo, directeur de recherche

M. Yves Deschamps, membre du jury

Mémoire accepté le 30 mars 2000

## SOMMAIRE

L'usage vernaculaire existe en tant que pratique autonome et organique de la formation de la ville. Celui-ci, tributaire du savoir-faire et du savoir-vivre spécifiques à chaque culture construit la relation de l'homme au milieu habité dans un rapport dialectique et dynamique.

Depuis la révolution industrielle, le milieu vernaculaire occupe une place différente dans la pratique des aménagistes. D'abord montré comme artéfact à la gloire de la maison et des villages de campagne, le vernaculaire trouve, après la deuxième guerre mondiale, sa raison d'être dans les productions architecturales urbaines. Le tissu urbain est alors compris par les designers urbains comme un tout dont les caractéristiques du bâti sont à respecter dans la composition urbaine. Avec le retour à la ville les professionnels s'appliquent à rechercher la qualité du milieu qui constitue alors la base de la réflexion et de l'analyse sur la ville.

L'objectif de ce mémoire est double, il s'agit de comprendre dans une perspective empirique la formation d'un milieu vernaculaire d'une part, et d'autre part, connaître l'attitude du designer urbain vis-à-vis les valeurs d'usages vernaculaires.

L'hypothèse suggère que les productions "vernacularisantes" en design urbain sont générées par l'impossibilité de la prise en compte des pratiques d'usages vernaculaires de la ville par le professionnel. Deux raisons sont invoquées: la première considère la place du designer urbain dans la dynamique de la production de l'espace urbain, la deuxième considère le regard de designer urbain sur l'objet vernaculaire dans une perspective figée.

L'hypothèse de travail propose de considérer l'appropriation comme variable importante dans la dynamique de la formation autonome de la ville. Le milieu est appréhendé comme un état de départ et peut devenir vernaculaire par appropriation. Celle-ci n'étant pas une transformation plastique ou esthétique mais pouvant aussi signifier le détournement de l'usage désigné, étroitement lié au sentiment d'appartenance et à l'identité de la communauté.

L'étude de cas de ce mémoire, se penche premièrement sur le processus de formation d'un quartier portugais de Montréal pour analyser les valeurs d'usage vernaculaire de l'habitant en relation avec la forme urbaine perçue. Les éléments de la dynamique du processus de formation du quartier sont analysés en fonction de l'appropriation de l'espace urbain dans sa dimension historique et ethnographique.

L'étude se penche deuxièmement sur la signification d'une intervention de la Ville de Montréal dans le quartier.

L'approche ethnographique consiste en une enquête semi dirigée où le récit de vie est à la base des informations recueillies. Son échantillonnage est basé sur l'observation participation et la méthode de "boule de neige" à partir d'informateurs. L'approche historique s'attarde à une explication du contexte typomorphologique et de la politique urbaine à l'époque de l'installation de la communauté portugaise dans le quartier Saint-Louis à Montréal.

D'un point de vue urbain, l'appropriation du quartier par la communauté portugaise a sa propre logique indépendante des politiques urbaines et des préoccupations de l'époque.

L'étude sur l'appropriation du quartier Saint-Louis par la communauté a montré que l'espace urbain, dans toutes ses échelles de proxémie forme la matrice des adaptations et transformations des usages vernaculaires; cette matrice ayant une influence sur la perception et le façonnage de l'espace urbain. L'appropriation de l'espace privé, tel que nous l'avons observé, témoigne d'une adaptation culturelle de la forme bâtie dans les limites de malléabilité du matériau. L'appropriation de l'espace limitrophe témoigne d'une plus grande liberté sur le caractère de la façade et donc sur l'espace public. L'appropriation de l'espace public s'établit autour des institutions : le café comme lieu de socialité et l'église comme espace symbolique divergents tous deux, du parc du Portugal aménagé par la Ville à l'intention de la communauté portugaise.

Dans une définition ouverte du design urbain, le milieu doit être appréhendé non seulement à partir de l'espace bâti mais aussi à partir du vécu et de la dynamique de l'habitant avec le milieu.

L'urbanité recherchée et recréée par le professionnel contient dans sa propre finalité une ambiguïté difficile à éviter dans le processus d'analyse rationnelle de la forme sans laisser place à une sensibilité ethnographique.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>1. INTRODUCTION</b>	<b>1</b>
<b>2. CHAPITRE I : CONCEPTS ET PROBLÉMATIQUE</b>	<b>4</b>
<b>2.1. Vernaculaire et urbanisme</b>	<b>4</b>
2.1.1. Le statut du vernaculaire au sein du débat sur la ville depuis la Révolution industrielle	6
2.1.2. Reconnaissance du vernaculaire comme un élément du processus culturel de la forme urbaine	11
2.1.3. Vers un milieu vernaculaire dynamique et intégré	15
<b>2.2. La prise en compte du milieu vernaculaire par le design urbain.</b>	<b>15</b>
2.2.1. Pour une analyse sensible de l'espace.	17
2.2.2. Analyse du contexte	20
<b>2.3. Vernacularisation : problématique</b>	<b>23</b>
<b>3. CHAPITRE II : CADRE THÉORIQUE ET APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE</b>	<b>26</b>
<b>3.1. Analyse de la ville selon la dynamique urbaine</b>	<b>27</b>
<b>3.2. L'appropriation de l'espace comme facteur d'analyse du processus de formation du milieu vernaculaire</b>	<b>30</b>
3.2.1. L'acte de bâtir	31
3.2.2. Le local et l'identité culturelle	32
<b>3.3. Étude de cas : le quartier portugais de Montréal</b>	<b>36</b>
3.3.1. Justification du choix du cas	36
3.3.2. Une cartographie du quartier portugais de Montréal.	38
<b>3.4. La méthode d'enquête</b>	<b>47</b>
3.4.1. Les récits de vie	47
3.4.2. L'échantillonnage	49
<b>4. CHAPITRE III : ANALYSE DE L'ÉTAT EXISTANT</b>	<b>52</b>
<b>4.1. Cadre historique de l'appropriation du quartier par les portugais</b>	<b>52</b>
4.1.1. L'après-guerre et la rénovation urbaine (1950-1973)	52
4.1.2. Effet de la Révolution tranquille et éveil de l'identité culturelle par le patrimoine (1973-1990)	56
<b>4.2. Cadre typomorphologique du quartier avant l'insertion de la communauté portugaise</b>	<b>59</b>
4.2.1. Le village 1792-1845	59
4.2.2. Le faubourg 1845-1860	61
4.2.3. Le faubourg-paroisse 1872-1910	63
4.2.4. Le quartier de la ville d'aujourd'hui	63
<b>5. CHAPITRE IV : L'APPROPRIATION DE L'ESPACE URBAIN PAR LA COMMUNAUTÉ PORTUGAISE</b>	<b>66</b>
<b>5.1. Appropriation de l'espace privé</b>	<b>66</b>
5.1.1. Perception du type duplex et stratégie familiale	67
5.1.2. Perception du type duplex, comparaison avec le walk-up	69
5.1.3. Façonnage de l'espace privé du duplex	74
<b>5.2. Appropriation de l'espace limitrophe</b>	<b>80</b>
5.2.1. Polychromie et identité :	80
5.2.2. La façade et la rue	87
5.2.3. Le jardin et prolongation de la ruralité en ville	90

<b>5.3. Appropriation de l'espace public</b>	<b>92</b>
5.3.1. Perception de la centralité : le marché comme figure urbaine	92
5.3.2. La "Main" des portugais	98
5.3.3. La "Main" comme figure vernaculaire de Montréal	101
<b>6. CHAPITRE V : DISCUSSION SUR LE DESIGN URBAIN</b>	<b>104</b>
<b>6.1. Signification des pratiques vernaculaires pour le règlement d'urbanisme de la Ville de Montréal</b>	<b>105</b>
<b>6.2. Signification du parc du Portugal dans le quartier portugais</b>	<b>107</b>
6.2.1. Le processus d'aménagement du parc du Portugal	107
6.2.2. Façonnage du parc du Portugal par la ville de Montréal	115
6.2.3. Perception du parc du Portugal par les usagers et la communauté portugaise	118
<b>6.3. Discussion à partir des entrevues faites auprès de trois designers urbains montréalais.</b>	<b>123</b>
6.3.1. Espace public et politique multiculturelle de la ville de Montréal	123
6.3.2. Retour sur la problématique	124
6.3.3. Thématique comparative du discours des professionnels	125
<b>7. CONCLUSION</b>	<b>134</b>

## LISTE DES TABLEAUX

Tableau no. I : Récapitulatif de l'analyse historique comparée	54
Tableau no. II : Résumé des valeurs ayant contribué aux transformations de l'espace urbain et à la mise en valeur de l'identité portugaise dans le quartier Saint-Louis.	103
Tableau no. III: Comparaison des valeurs respectives de la ville traditionnelle et de la prise en compte des usages vernaculaires d'une communauté	133
Tableau no. IV : Premier niveau de la dynamique d'appropriation : phase installation.	138
Tableau no. V: Deuxième niveau de la dynamique d'appropriation : phase symbolisation	139
Tableau no. VI : Classification des espaces vernaculaires en fonction d'une appropriation possible	142
Tableau no.VII: Portrait du quartier portugais selon la langue	XIV
Tableau no.VIII: Portrait selon l'origine ethnique	XV
Tableau no.IX : Portrait selon le taux de scolarité et l'activité	XVI
Tableau no.X: Portrait selon l'état des logement et l'année de construction	XVII



## LISTE DES FIGURES

Figure no. 1 : Dynamique entre l'habitant et milieu	29
Figure no 2. : Plan de localisation du quartier portugais	39
Figure no 3 : Répartition des Lusophones sur le territoire montréalais, (Drouilly, 1996)	41
Figure no 4. : Répartition spatiale des Lusophones, arrondissement Plateau Mont-Royal / Centre-Sud, Montréal	42
Figure no 5. : Grille urbaine du quartier St-Louis	44
Figure no 6. : Plan d'affectation su sol du quartier Saint-Louis	46
Figure no 7. : Plan de ville de Montréal et ses Faubourgs / J. Adams, 1825	60
Figure no 8. : Détail d'une carte de l'île de Montréal établie / J.Rielle, 1890	60
Figure no 9. : Carte typomorphologique Plateau Mont-royal / Centre-Sud	62
Figure no 10. : Rue Laval	65
Figure no 11. : Rue Clark	65
Figure no 12 : Rue Henri Julien	65
Figure no 13. : São Bràs de Alportel	72
Figure no 14. : Typologie Algarve centrale	72
Figure no 15. : Maison Conçalves, rue Clark	73
Figure no 16. : Rue Clark	75
Figure no 17. : Maison Conçalves	75
Figure no.18. : Maison Valente	76
Figure no.19. : Maison Moutinho	77
Figure no 20. : Suite de duplex peints de couleurs, rue Hôtel-de-Ville	82
Figure no 21. : Rue Hôtel-de-Ville	82
Figure no 22. : Rue Hôtel-de-Ville	82
Figure no 23. : Rue De Bullion	83
Figure no 24. : Îlot type, rue De Bullion	83
Figure no 25. : Rue Garnier	84
Figure no 26. : Jardin potager, coin de l'avenue Des Pins et De Bullion	91
Figure no 27. : Jardin potager de façade, rue Saint-Urbain	91
Figure no 28. : Jardin potager, vignes, ruelle de l'îlot entre Hôtel-de-Ville et rue Laval, entre les rue Duluth et Rachel	91

Figure no 29. : Emplacement de l'ancien Faubourg St-Laurent	94
Figure no 30. : Place du Commerce à Lisbonne	96
Figure no 31. : Tronçon du bld. St-Laurent du quartier portugais	97
Figure no 32 : <i>Figure ground</i> du parc du Portugal	109
Figure no 33. : Stèle du parc du Portugal	112
Figure no 34. : Parc du Portugal avant le réaménagement	112
Figure no 35. : Plan présenté par le <i>Comité du jour du Portugal</i>	113
Figure no 36. : Plan du Service des parcs de la Ville de Montréal	113
Figure no 37: Images du parc du Portugal après le réaménagement	114
Figure no 38. : Images d'espaces publics portugais	117
Figure no 39 : Plan présenté par le <i>Comité du jour du Portugal</i>	122

*À mon père et à ma mère*

## 1. INTRODUCTION

Outre l'intérêt proprement anthropologique de l'étude du vernaculaire, c'est sa prise en compte dans la production de l'espace par le design urbain qui nous intéresse ici. D'après P. Merlin,

L'étude de l'architecture vernaculaire est un outil précieux pour la connaissance de l'histoire des sociétés. Plus, on s'aperçoit aujourd'hui que cette étude offre des perspectives d'avenir, en révélant aux architectes de demain des modalités subtiles entre homme et sa maison, la société et le milieu, (Choay, Merlin, et al. 1988 : 62).

En effet, l'autonomie de la production du milieu vernaculaire a fasciné plus d'un planificateur. Chez le designer urbain, pour qui la pratique de l'urbanisme fait le lien entre l'architecture et la planification urbaine, (Cardinal, 1990), l'intérêt pour le *vernaculaire* s'insère tout d'abord dans l'histoire de la conservation du patrimoine et, plus récemment, porte sur la revitalisation des milieux urbains dans un sens élargi. On s'accordera à dire que l'intérêt de l'étude du "milieu vernaculaire" réside, aujourd'hui, dans le fait qu'il tient compte non seulement de la préservation des artefacts d'ordre mineur, mais aussi de *l'habiter* où les habitants sont des acteurs de la qualité du milieu.

En réaction à la rénovation urbaine et à l'urbanisme de zonage des années cinquante et soixante, les designers urbains proposent de renouer avec la tradition de *l'Art urbain*, (Duveau, 1994 : 18) et avec *l'urbanisme de projet*, (Devilliers, 1983 : 4), afin de se préoccuper de la qualité du milieu. Refusant l'approche purement programmatique, le designer urbain s'intéresse à la ville traditionnelle, au tissu urbain ainsi qu'au contexte afin de respecter les caractéristiques locales.

Que cela soit pour la reconstitution des centres historiques ou l'intégration d'éléments nouveaux dans le tissu ancien, la part de l'innovation et de conservation dans l'intention architecturale pose le problème de la "vernacularisation" du milieu. Si le processus autonome de formation de l'espace contient sa propre logique en continuité avec la tradition, l'intervention professionnelle ne peut qu'en dénaturer le sens. L'image alors produite correspond à un objet fabriqué prêt à être consommé. Un paradoxe réside

donc dans l'artifice de l'intention de création du caractère vernaculaire et local. La question est de savoir comment les designers urbains, qui s'attachent aujourd'hui à la forme de la ville traditionnelle pour l'amélioration de la qualité des centres urbains, peuvent tenir compte - et le font-ils? - de la signification et du processus de formation du milieu vernaculaire?

Nous utiliserons, dans ce mémoire, la référence au milieu vernaculaire comme résultat d'un processus dynamique de la forme urbaine dans lequel l'habitant est acteur. Afin d'élargir le champ d'analyse du vernaculaire, nous nous inspirons des études ethnographiques menées, entre autres, par des architectes et des sociologues qui se sont intéressés à l'*habiter* comme l'acte vivant de bâtir le milieu. L'étude de P. Boudon sur l'appropriation de l'architecture de Pessac (Boudon, 1969), l'analyse critique de la *Cité radieuse* par J. Castex, (Castex, 1977), l'analyse des types d'*habitat et d'habiter* de la ville marocaine de F. Navez-Bouchanine, (Navez-Bouchanine, 1997) et le travail de l'équipe menée par De Certeau sur les *manières d'habiter* les quartiers, (De Certeau, 1994), sont autant d'études qui élucident les pratiques culturelles et la compétence de l'habitant d'agir sur son milieu. Ces professionnels se sont aussi posés la question de l'adéquation entre l'usage et de la forme : non pas en parlant de *l'Art urbain* avec un grand a, mais en mettant de l'avant les pratiques d'*usages vernaculaires*, (Lacaze, 1989 :36).

Pour fins analytiques, nous assumerons, que la variable appropriation, que nous définirons dans le mémoire, se réfère aux pratiques des habitants et aux *valeurs d'usages vernaculaires* (Lacaze, 1989 : 36) dans le façonnage de leur espace de vie et qu'elle constitue un facteur du processus de transformation du milieu en un milieu vernaculaire.

L'objectif de ce mémoire est de mieux comprendre le processus de production d'un milieu vernaculaire dans le contexte montréalais et de connaître quels sont les paramètres de la ville traditionnelle retenus par quelques designers urbains, plus particulièrement dans leur contribution au caractère local du milieu. Du point de vue méthodologique, nous confronterons les observations faites sur un *milieu vernaculaire* au discours de trois théoriciens et praticiens montréalais choisis.

Premièrement, nous nous intéresserons au vernaculaire, au processus de formation et à la signification du milieu dans le quartier Saint-Louis à Montréal, où la communauté portugaise s'est installée depuis plus de 30 ans. Nous porterons un regard analytique sur le contexte urbain et historique d'intégration de cette communauté ethnique dans l'espace urbain de Montréal. Ceci nous permettra d'atteindre le premier point de l'objectif proposé, c'est-à-dire de «faire connaître les modifications de l'espace bâti qui sont le fruit d'une dynamique interculturelle, [et d'] analyser les processus qui les font apparaître et leurs effets sur le tissu urbain»,(Germain, 1990 : 21 )

Nous espérons ainsi qu'une bonne compréhension des paramètres de la variable appropriation, une fois analysée, donnera quelques points d'arrimage au design urbain; l'analyse des *valeurs d'usages vernaculaires* formant la base de notre discussion sur les conditions d'exercice de création du professionnel.

Deuxièmement, nous nous intéresserons à trois designers urbains, comme intervenants dans le milieu, pour qui «l'action repose sur une démarche séquentielle impliquant la participation à différents niveaux d'une multitude d'acteurs du développement»,(GIUM, 1989 : 13); définition que nous retenons dans ce mémoire. Cette analyse nous permettra de modérer notre critique à l'égard de l'action du designer urbain tout en prenant conscience de ses limites dans le marquage du territoire.

## 2. CHAPITRE I : CONCEPTS ET PROBLÉMATIQUE

À travers une revue rapide de l'évolution de la prise en compte du *vernaculaire* par l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme, nous examinerons les différentes perspectives du concept. Nous présenterons aussi les diverses attitudes des urbanistes et architectes vis-à-vis le vernaculaire depuis la Révolution industrielle. Cette revue de littérature n'est pas exhaustive mais sert à situer le questionnement qui a soutenu la recherche de ce mémoire : quel rôle donne-t-on au vernaculaire dans les interventions de design urbain d'aujourd'hui? Dans quelles mesures le design urbain ne fait-il pas preuve de vernacularisme?

Nous verrons qu'au sein de l'évolution de la profession, l'attitude d'aujourd'hui conduit à donner plus d'importance à l'image et à l'ambiance de l'espace public de la ville plutôt qu'à l'usage de l'habitant, donnant parfois lieu à un artifice, un décalage entre l'espace projeté et l'espace vécu. Car nous sommes d'opinion que l'intentionnalité dans la création de l'atmosphère d'un milieu vernaculaire ne peut se détourner de la part dynamique que l'appropriation de l'habitant apporte.

### 2.1. *Vernaculaire et urbanisme*

En urbanisme, le mot *vernaculaire* se réfère à des objets architecturaux ou même au paysage, (Jackson, J.B., 1984, Hough, M., 1984), comportant certaines caractéristiques et contenant une certaine image. Or, vouloir définir un concept comme celui de *vernaculaire* est une tâche qui est bien hasardeuse pour qui veut le rattacher à l'urbanisme. En effet, utilisé comme qualificatif, *architecture vernaculaire* ou comme substantif, le *vernaculaire*, le sens du mot *vernaculaire* en architecture et en urbanisme emprunte à la linguistique et à la botanique. D'après le dictionnaire Larousse vernaculaire veut dire :

1- Adjectif, (du latin *vernaculus*, indigène) : *langue vernaculaire* ou *vernaculaire* ; Nom masculin : langue parlée seulement à l'intérieur d'une communauté, (par opposition à *langue véhiculaire*). 2- Nom *vernaculaire* : nom usuel d'une espèce animale ou végétale dans son pays d'origine.

En dehors des définitions données par le dictionnaire, qui ne se réfèrent ni à l'architecture, ni à l'urbanisme, il est difficile de trouver dans la littérature de ces disciplines une réponse unique au concept. La référence à ce qui est vernaculaire a évolué avec l'histoire de l'urbanisme. C'est pourquoi, dans la littérature, la terminologie est diverse et de nombreux termes sont employés comme synonymes de *vernaculaire* : *architecture populaire*, "*folk architecture*" en anglais, *architecture traditionnelle*, *architecture mineure*, *architecture domestique*, *architecture indigène*, *auto-construction*, forment autant de contrastes et de divergences dans les approches.

Des termes différents pour dire la même chose? Des termes synonymes pour expliquer des contextes différents? Nous nous entendrons ici que ces termes sont tous porteurs d'une idée commune : celle d'une architecture construite par l'habitant pour lui-même et par lui-même. C'est la définition la plus simple que nous puissions apporter. Mais cette définition ne dit pas encore par quel processus le *design vernaculaire*, (Rapoport, 1980) se forme; nous en parlerons plus loin.

Cependant, beaucoup de fausses idées sont véhiculées autour du terme *vernaculaire*, (Stea, 1990). Par analogie avec la dichotomie de la définition donnée plus haut par le Larousse, comme dans tous les arts, la distinction entre le *classique* et le *vernaculaire* comme style peut être faite. Par exemple, en musique, la dichotomie se fait entre la musique ethnique et classique. Or, lorsqu'on s'interroge sur la fabrication et l'inspiration de la musique, surtout aujourd'hui alors que les imbrications des cultures, les métissages donnent à entendre des musiques riches en surprises, une telle classification est rendue obsolète. En urbanisme et en architecture la distinction entre *classique* et *vernaculaire* semble tout aussi peu évidente.

On a aussi fait véhiculer le mythe d'une *architecture sans architecte*, une architecture spontanée, inconsciente et non spécialisée, (Rudofsky, 1977). Or, il faut bien se rendre compte que, par exemple, les expressions *architecture sans architecte*, (Rudofsky, 1977). et *architectes des favelas* revendiquent un certain regard sur l'établissement humain et sont porteuses du contexte qui les a créées. La première idée véhicule un regard esthétique, une certaine reconnaissance de l'art mineur dans le contexte



moderniste des années soixante. La seconde expression exprime l'idée de démocratie, du droit à l'espace urbain qui s'affirme dans les années soixante-dix contre les politiques de déguerpissement aux périphéries des villes des pays en voie de développement.

On a trop facilement associé le terme vernaculaire à l'architecture rurale, rustique et anonyme, plutôt qu'urbaine, (Highlands, 1990 : 32). On pense que son mode de production traditionnel n'accepte aucune ou peu d'innovation. Le mythe de l'anonymat dissimule le dynamisme de production architecturale à l'intérieur d'un même groupe culturel en omettant les apports d'une culture à une autre et restreignant le concept à une simple adaptation pragmatique aux climats et aux matériaux disponibles sur place. Quant à la séparation entre le domaine du rural et de l'urbain, cette attitude omet toute une facette de l'évolution de la forme urbaine.

Nous ne sommes pas d'accord avec ces conceptions et nous en exposerons les raisons. Au paravant, nous ferons un retour sur l'histoire pour rappeler l'importance de l'évolution de la ville dans la propre évolution du concept de *vernaculaire*.

### 2.1.1. *Le statut du vernaculaire au sein du débat sur la ville depuis la Révolution industrielle*

L'évolution du concept de *vernaculaire* relève du même parcours que l'évolution de la prise en compte du patrimoine, la sauvegarde de ce qui est important et significatif pour le futur, (Choay, F., 1992). Ce parcours, nous le scindons en trois périodes : un réveil pour le vernaculaire avec la Révolution industrielle, une perte de sa prise en compte au début du siècle et un retour sur une vision plus élargie avec l'après-guerre de 1939-45.

Le rapport entre l'architecture vernaculaire et «l'identité personnelle, locale, nationale, humaine», (Choay, 1992 : 140), est né en réaction de la Révolution industrielle. En effet, en Angleterre, au milieu du 19<sup>e</sup>. siècle, J. Ruskin, ardent défenseur du modèle culturaliste du pré-urbanisme, (Choay, 1965°:24) a associé *l'architecture vernaculaire* à l'identité et à la tradition de la production. Par analogie à la définition de *langue vernaculaire* donnée plus haut par le Larousse, *l'architecture vernaculaire* est alors considérée comme un objet propre au pays et ancré dans le paysage, en opposition

avec l'architecture de la ville industrielle standardisée qui s'impose comme structure étrangère à la culture régionale.

Cette approche attribue, par contre, une valeur patrimoniale à la vie quotidienne, aux coutumes ainsi qu'à l'architecture banale, considérant celles-ci à la base de la culture nationale digne d'être conservée. En effet, J. Ruskin, ardent défenseur de la maison et du terroir, fait l'éloge du savoir-faire de l'homme: sur un ton moraliste, il dénonce le manque de respect porté par la ville industrielle à la *maison paternelle* qu'il présente comme un *temple intouchable*, (Ruskin, 1880 :179).

La mise en pratique des idées de J. Ruskin ira plus loin avec son disciple W. Morris qui défend la destruction des villages européens anciens, porteurs d'un certain mode de vie où l'art populaire et l'architecture vernaculaire sont dignes d'être conservés comme *figure mémoriale*, (Choay, 1992 : 139). Dans la mesure du possible, W. Morris se détache du débat sur la beauté de l'Art (et de l'Architecture) qui isole l'usage de sa forme, en déclarant que «l'architecture signifie la prise en considération de tout l'environnement physique qui entoure la vie humaine; [...]», (Benevolo, 1978 : 194). D'après L. Benevolo, W. Morris contribue ainsi fortement à l'urbanisme par une vision synthétique du milieu et de l'architecture. Quant à F. Choay, elle est d'opinion qu'en voulant sauvegarder la ville préindustrielle, W. Morris autant que J. Ruskin, refusent de «composer avec la transformation de l'espace urbain en cours d'accomplissement», (Choay, 1992 : 140).

Pour sa part, dans le souci de saisir les principes tridimensionnels de la ville préindustrielle, C. Sitte, fondateur du modèle culturaliste de l'urbanisme, (Choay, 1965 : 42), qui a contribué à la théorie du design urbain par une étude sur les villes médiévales du monde germanique à partir d'exemples vernaculaires, promulgue des recommandations quant à l'Art de dessiner la ville dans le contexte plus moderne de l'époque, (Sitte, 1980). Il considère l'espace urbain de la ville traditionnelle comme un tissu, c'est-à-dire un ensemble comprenant également l'architecture monumentale publique et l'architecture mineure, domestique. L'approche de C. Sitte «créateur de la morphologie urbaine», (Choay, 1992 :143), diffère cependant de celle de J. Ruskin en insistant sur le rôle *propédeutique*, (Choay, 1992 :141), de la ville préindustrielle. C'est-à-dire que l'étude des tissus anciens permet de tirer des principes des espaces publics anciens tout en répondant à une création contemporaine.

Dans une perspective plus actuelle, G. Giovannoni donne un rôle au tissu urbain ancien en lui attribuant à la fois une *valeur muséale* et une valeur d'usage plus moderne pouvant servir à l'invention de nouvelles formes que le changement d'échelle de la ville industrielle impose, (Choay, 1992 : 153). En mettant l'accent sur la ville du mouvement et de la communication, G. Giovannoni propose d'allier l'ingénierie des voiries au problème esthétique soulevé par C. Sitte. Sa doctrine qui est résumée par F. Choay, repose sur trois principes : l'intégration du *fragment urbain* dans un plan d'aménagement, la considération de l'architecture monumentale et de ces abords pour la conservation de l'ambiance de l'espace urbain, le respect des rapports d'échelle et de la morphologie dans les procédures de restauration et de conservation. Pour F. Choay, G. Giovannoni est le premier à mettre le doigt sur la problématique de la conservation du tissu urbain par la double préoccupation du maintien du caractère social de l'habitat et la prise en compte d'une nouvelle articulation des formes urbaines, (Choay, 1992 : 151, 155).

Cette quête de l'identité locale et cette recherche sur la forme du tissu urbain en réaction à l'urbanisation et à la production de masse de la Révolution industrielle n'influenceront pas du tout l'urbanisme fonctionnaliste du début du 20<sup>ème</sup>. siècle et l'architecture moderne que ce mouvement promulgue. Bien au contraire, avec la ville fonctionnelle, la définition de l'architecture domestique ou populaire perd son sens identitaire pour se figer dans l'idéologie de la maison comme *machine à habiter* (Le Corbusier, 1958). Par le même fait, naît un urbanisme de contrôle de l'ordre de la ville qui laisse de côté les préoccupations sur la signification du milieu traditionnel.

L'exemple en est donné par la *Cité radieuse*, projet par lequel Le Corbusier refuse la ville comme espace organique dans lequel la maison est en lien étroit avec son milieu. En effet, avec le refus du régionalisme, les prouesses technologiques du béton armé, découvert au début du 20<sup>ème</sup>. siècle, et la standardisation de la production architecturale sont internationalisées. Mais, surtout, cette situation va lancer toute la pensée de l'urbanisme sur la route de la *tabula rasa*, (Castex, 1977 :140), et du zonage. En 1925, le *Plan voisin* de Le Corbusier pointe du doigt l'incompatibilité de la forme urbaine préindustrielle avec l'idéologie de la ville fonctionnelle. D'une part, l'architecture

domestique du tissu urbain est éventuellement conservée non pas pour le lien qui unit l'habitant à son milieu, mais pour fin de mise en scène aux monuments nationaux<sup>1</sup>. D'autre part, alors que l'accent est mis sur la fluidité des circulations, la séparation entre les fonctions d'habiter, de travailler et de se déplacer, «l'habitant, dénommé usager, est un nomade dont la pratique est réduite à des gestes fonctionnels et calibrés» (Castex, 1977 : 140).

Il faudra attendre la scission au sein du Congrès International de l'Architecture Moderne, (1953), et les interventions suite aux grandes destructions de la Seconde Guerre mondiale, pour que l'architecture vernaculaire reprenne son statut en relation au tissu urbain de la ville traditionnelle. L'expérience la plus percutante dans l'idée de conservation du tissu urbain et de l'architecture mineure dans son ensemble sera celle de Bologne en Italie. En 1945, le centre historique de Bologne est fortement détruit. Au début des années 60, l'administration municipale communiste, constatant que ce triste fait ne porte pas seulement atteinte au patrimoine architectural mais aussi au réceptacle d'une forme de vie particulière, opte pour une reconstitution du tissu et pour la réinsertion de sa population, (Bénévolo, 1988).

Cette nouvelle forme d'intervention, promulguée par l'École italienne fait «rupture avec la logique du marché traditionnel», (Bénévolo, 1988 : 104). Par le maintien de la population en place, cet urbanisme de réhabilitation appréhende le tissu urbain comme un système dialectique entre l'architecture monumentale et l'architecture mineure, les habitants et leur milieu. L'analyse typomorphologique de la forme urbaine qui est privilégiée dans les études d'analyse permet comprendre la complexité de la structure de la ville et l'évolution du type bâti en fonction des permanences et des changements sociaux. Ces recherches intègrent l'architecture mineure aux différentes composantes de la ville, dans une analyse historique évolutive de la forme urbaine.

---

<sup>1</sup> En 1931, la Conférence d'Athènes reconnaît que le patrimoine bâti ne se limite pas au monument et l'étend à son voisinage que lorsqu'il est le faire-valoir de sa monumentalité, (Le Corbusier, 1957).

Cependant, en Amérique comme en Europe, la rénovation urbaine de l'Après-guerre de 1939-45 reprendra les préceptes de l'urbanisme fonctionnaliste et fera fi de l'expérience de Bologne. En effet, le parcellaire disparaît de la conception de la ville. On assiste à une destructuration de l'espace urbain traditionnel des îlots et des rues-corridors au profit des *barres* architecturales, (Castex, 1977 : 143). Les grands travaux de modernisation s'acharnent sur la destruction des tissus et le déplacement vers les périphéries des populations des centres urbains<sup>2</sup>.

Pendant cette période, la réflexion sur l'architecture vernaculaire comme objet identitaire et formant le tissu de la ville continue cependant à faire son chemin. On retourne aux valeurs de la ville traditionnelle, aux valeurs esthétiques, sociales et psychologiques de la forme ancienne. Par exemple, avec l'idée de la ville comme dépôt de la mémoire, (Rossi, 1990) A. Rossi reprend l'attitude de G. Giovannoni sur la conservation du tissu urbain.

Alors que R. Krier avec sa typologie de la ville traditionnelle, (Krier, 1979), rappelle le travail de C. Sitte, quelques cent ans plus tôt, mais dans une prospective plus passéiste. Ces auteurs se réfèrent à l'urbanisme préconisé par Le Corbusier et le Congrès International de l'Architecture Moderne en dénonçant l'érosion de la ville que le mouvement moderne a engendré.

Voyons maintenant, plus en détail, le sens de l'*architecture vernaculaire* et du rôle qu'il lui est attribué dans la production de l'espace après la Deuxième Guerre mondiale.

---

<sup>2</sup> Dans le Montréal de l'Après-guerre, l'impact de cette attitude sera important sur le tissu urbain qui n'a pas encore de valeur patrimoniale. À cet effet, nous verrons plus particulièrement, au chapitre III, comment la rénovation urbaine des années cinquante a influencé la forme urbaine à Montréal et, plus particulièrement, dans le quartier que nous nous proposons d'étudier.

### 2.1.2. Reconnaissance du vernaculaire comme un élément du processus culturel de la forme urbaine

Il est vrai que l'étude du *vernaculaire* a beaucoup à nous apprendre sur la relation de l'homme avec son milieu, (Choay, Merlin, et al. 1988 : 62)<sup>3</sup>. En effet, l'architecture vernaculaire explicite non seulement le rapport d'adaptation au micro environnement dans le plus haut respect des contraintes de la nature - que cela soit le climat, la topographie ou encore les matériaux disponibles sur place - mais exprime aussi le savoir-faire de l'habitant qui réside autant dans l'art de l'assemblage des éléments architectoniques, que dans l'art de l'implantation sur le site. Dans cette perspective, l'architecture vernaculaire représente, pour nous ici, la relation qui existe entre l'usage des matériaux et leur adaptation culturelle,(Rapoport, 1972).

Quand en 1964, en signe de contestation contre le mouvement qui a porté l'architecte comme seul garant du savoir-faire, B. Rudofsky attribue l'adjectif *vernaculaire* à ce qu'il appelle *Architecture Without Architect*<sup>4</sup>, (Rudofsky, 1977), il dénonce le pouvoir des architectes modernistes sur la vie des habitants et démontre la capacité de ceux-ci à faire de l'architecture. Il place ainsi l'architecture vernaculaire comme l'acte de bâtir idéal qui fait parler le milieu de façon pure et innocente et comme le seul résultat inconscient du pragmatisme et de l'empirisme de l'homme par rapport à la matière, en opposition avec l'architecture classique, dont l'intention dans le projet proviendrait d'une pensée plus consciente.

En fait, en promulguant que l'architecture vernaculaire n'est pas un style, ni un genre, qu'elle dépasse les modes, B. Rudofsky désamorce, sans le savoir, le discours sur la ville fonctionnelle par l'introduction de l'habitant comme acteur du façonnage de la forme bâtie, (Rudofsky, 1977). Mais sa réflexion demeure au niveau de la dénonciation et ne

---

<sup>3</sup> Les anthropologues et ethnologues se sont intéressés à *l'architecture vernaculaire* pour étudier les sociétés dites primitives. En effet, dans cette forme de l'habitat, on peut trouver trace des habitudes de vie et de certains aspects de la culture, ainsi que de l'organisation sociale. (Nold, 1997, Malinowski, 1968).

<sup>4</sup> Titre de l'exposition sur l'architecture vernaculaire au Musée d'Art Moderne de New York en 1964.

propose pas de solutions permettant d'intégrer la capacité de l'homme de s'approprier le milieu dans le processus de formation de la ville. Au mieux, il oriente le regard sur l'esthétique de l'objet vernaculaire, sur l'architecture indigène, comme l'ont fait tant d'autres architectes et urbanistes modernistes<sup>5</sup>.

La lecture de la description de la ville du Moyen âge faite par L. Mumford, (Mumford, 1964), nous éclaire sur le processus informel de la genèse de la ville et sur l'adaptation culturelle du milieu aux besoins pragmatiques. En effet, le tissu est formé autour du château et de l'église par l'adaptation à la topographie; le site étant choisi sur des promontoires à des fins défensives. L'idée de la formation spontanée de la ville médiévale est cependant démentie par l'auteur. En effet, celui-ci parle plutôt d'un projet commun de la ville médiévale tant pour son fonctionnement que pour son esthétique. Il parle aussi de la formation organique de la ville comme d'une série de décisions individuelles concourant au consensus commun de goût et de savoir-faire.

Une planification organique ne comporte pas de plan préconçu : elle s'adapte aux besoins et aux circonstances, par une progression continue qui devient sans cesse plus cohérente et consciente de ses buts ; il en résulte finalement un ensemble complexe dont les parties ne sont pas moins liées et dépendantes que les divers secteurs d'un plan géométrique. Nous voyons dans la ville de Sienne un parfait exemple de ce processus de formation. La forme accomplie n'est pas prévue dès l'origine comme dans le cas de la planification rationnelle, mais on ne saurait en déduire que l'exécution de chacun des détails n'a pas été mûrement réfléchi et que l'ensemble ne forme pas un tout harmonieux. [...]

Les citoyens étaient alors si profondément d'accord sur les buts de leur existence que tous les détails d'exécution ne font que préciser ce caractère général et commun, (Mumford, 1964 : 384).

Ce sens communautaire est renforcé par le mur qui enclôt la ville, par les quartiers aux activités artisanales où la vie privée et la vie publique ne connaissent pas les frontières d'aujourd'hui. La caractéristique architecturale de la ville médiévale, telle que présentée par L. Mumford et comme en témoignent encore aujourd'hui certaines villes citadelles

---

<sup>5</sup> Et ce, même s'il utilise la citation : «Pietro Belluschi defined architecture as a communal art, not produced by a few intellectuals or specialists but by the spontaneous and continuing activity of a whole people with a common heritage, acting under a community of experience» (Rudofsky, 1964).

d'Europe<sup>6</sup>, repose sur l'unité de la forme bâtie. Celle-ci est l'expression du savoir-faire bien gardé et de la rigueur de l'enseignement des métiers auquel veillaient quelques maîtres-artisans, (Mumford, 1964).

Nous pouvons ainsi dire que le vernaculaire, n'étant pas l'œuvre d'une seule signature, forme et structure le milieu de manière consensuelle par adaptation au milieu. Celui-ci devient, à son tour, le "palimpseste" du savoir-faire vernaculaire.

Les principes du savoir-faire seront explicités par le sociologue P. Bourdieu par le concept d'*habitus*, (Bourdieu, 1980). À travers une étude sur la structure socioculturelle des Kabyles, l'auteur confirme l'existence d'un modèle culturel d'action sur l'espace, modèle qui prend racine dans l'histoire, (le temps), et sur les pratiques individuelles et collectives, (l'action) :

Les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des *habitus*, systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement "réglées" et "régulières" sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre (Bourdieu, 1980 : 88).

P. Bourdieu ne parle pas de déterminisme spontanéiste des pratiques, mais fait référence à un ensemble de conditions et de règles qui orientent la structure du modèle culturel d'habiter concentré dans le type.

Quand on étudie la typomorphologie, elle montre que le tissu vernaculaire est plus que le produit d'une genèse naturelle, mais qu'il serait plutôt l'œuvre d'un lent changement des usages sociaux, (Devilliers, 1974). Aussi, pour A. Rapoport, loin d'une conception purement pragmatique de l'adaptation du type aux contraintes du milieu, le type vernaculaire est produit par répétition en prenant modèle d'un type consacré afin de contribuer à l'identité du milieu:

---

<sup>6</sup> La ville de Montseraz au Portugal, construite sur un promontoire de la province de l'Alentejo, est un exemple intouché de l'urbanisme du Moyen âge.



Concentrating on the process, the important point is not that it is created directly by the users, without architects, but rather, that vernacular design is achieved through the application of a system of shared rules. This is much more significant. In effect, vernacular design is best defined as being based on the use of a model with variations and differing from primitive design in the extent of the variations. The model is not questioned and is self-evident for any given group. It is accepted and adjusted to specific requirements and this makes it very specific to its context and place, (Rapoport, 1980 : 286).

Le mode de production par répétition et adaptation du prototype idéal aux besoins particuliers de l'habitant offre néanmoins de multiples variations, formant ainsi une grammaire, un lexique et non une accumulation de symboles idiosyncratiques.

À ce titre, une comparaison intéressante de l'architecture vernaculaire avec la langue vernaculaire, du quotidien comme structure non projetée, est celle que donne G. Caniggia, (Caniggia, 1997). En effet, au même titre que la langue qui se transforme selon certains particularismes locaux, la maison est transformée par l'expérience de l'habitant et ses besoins nouveaux.

Cependant, cette mutation qui se fait sur les expériences antécédentes, (le palimpseste), apporte des «innovations limitées ou des variantes caractéristiques des paroles du simple constructeur dans sa participation à l'évolution commune de la "langue"», (Caniggia, 1997). Ce qui fait dire que dans les sociétés traditionnelles l'évolution de la forme est lente.

L'identité construite dans les règles de la communauté n'exclut pas non plus l'inspiration des modèles classiques qu'apportent les monuments. Les églises de la mer Égée existeraient-elles sans Sainte-Sophie? Au même titre que pour la production de la langue vernaculaire, G. Caniggia commente la relation qui existe entre l'architecture vernaculaire et l'architecture classique comme étant d'une riche interpénétration des sens et de la grammaire, (Caniggia, 1997). Ce constat rend difficile la création d'une limite étroite entre la forme vernaculaire et monumentale<sup>7</sup>.

---

<sup>7</sup> Dans le même ordre d'idée, le débat sur le style et l'origine des formes a été jusqu'à dire que le classique est vernaculaire et inversement. Cette réflexion tautologique sur l'architecture fait tout de même penser à ses composantes et surtout au processus d'assimilation de l'une à l'autre, (Colquhoun, 1987).

### 2.1.3. *Vers un milieu vernaculaire dynamique et intégré*

La description du processus de production du vernaculaire, donnée ci-haut, a montré l'importance de l'impact de la communauté dans le façonnage de son environnement et la relation qui existe entre l'habitant et la construction de son appartenance au lieu. Afin d'ouvrir la notion d'architecture vernaculaire sur celle de milieu<sup>8</sup> vernaculaire, référons-nous aux propriétés du vernaculaire que D. Stea lui attribue : «vernacular architecture is dynamic and incorporative rather than static and dichotomous», (Stea, 1990 :29).

D'une part, nous retenons, en effet, que les conditions de production dynamique du milieu vernaculaire —une communauté active, un consensus dans les besoins et le savoir-faire, un lieu et un temps— assurent une évolution organique et lente de l'environnement. D'autre part, il nous semble important de considérer le milieu vernaculaire comme une réponse culturelle de l'adaptation aux conditions du milieu dans son état de départ. L'identité et le caractère local du milieu seraient donc en forte relation dans le milieu vernaculaire. Voilà pourquoi de notre point de vue, c'est à dire de celui du design urbain, il nous intéresse de comprendre comment appréhender le milieu vernaculaire dans la partie analytique du projet.

### 2.2. *La prise en compte du milieu vernaculaire par le design urbain.*

Le design urbain tel que pratiqué aujourd'hui en Amérique du Nord et tel que défini par A. Cardinal —«une pratique de l'urbanisme qui fait le lien entre l'architecture et la planification urbaine», (Cardinal, 1990)— réagit à l'urbanisme de zonage et fonctionnel de manière à renouer avec la ville traditionnelle pour rendre la ville d'aujourd'hui plus conviviale, (Sokoloff, 1888). En effet, ce qui différencie cette pratique de l'urbanisme traditionnel de planification se retrouve en force dans la recherche de ce qui caractérise l'espace urbain physique et la communauté qui l'habite. Que cela soit pour le New Urbanism ou le Contextualisme, le principe selon lequel l'identité de la communauté est établie en relation avec son environnement physique sert de prémisse de la réflexion et

---

<sup>8</sup> Si nous prenons en compte la définition de *milieu* : «un ensemble cohérent d'éléments qui agissent les uns sur les autres», (Choay, Merlin et al., 1996 : 303), nous préférons parler de "milieu vernaculaire" plutôt que "d'architecture vernaculaire".

de l'intervention en design. Nous y retrouvons, non seulement les principes chers aux urbanistes du modèle culturel du siècle dernier, (Choay, 1965) - le retour à l'esthétique de la ville, l'importance de la création d'une ambiance, d'un cadre formel et significatif stimulant la convivialité - mais aussi la préoccupation d'une ville fonctionnelle, accessible et sécuritaire.

Le *retour de l'espace* urbain, (Sokoloff, 1988), se traduit par une prise en compte de l'espace public comme une réalité malléable tout comme l'espace construit. L'espace urbain est étudié sur le modèle de la ville traditionnelle pour

sa sociabilité, qui s'exerce dans le côtoiement quotidien de personnes appartenant aux diverses couches sociales, dans des lieux urbains qui vont du centre-ville aux quartiers et aux unités de voisinage, (Sokoloff, 1988 : 133).

B. Sokoloff est d'avis qu' en collaborant à la mise en forme des activités et de la population dans l'espace, le designer urbain participe au sens de l'urbanité relié au sentiment d'appartenance au milieu. Nous pensons que c'est beaucoup espérer de l'intervention du designer urbain puisque l'urbanité est, en soit, un concept difficile à saisir et relatif à la sensibilité et la culture de chacun, (Rapoport, 1977, 1980). D'autant plus, qu'aujourd'hui, ce n'est pas le designer qui oriente directement les interventions dans l'espace de la ville, mais le politicien, (Sokoloff, 1988 : 135). En effet, d'après B. Sokoloff, du côté du processus de design, le designer urbain ne peut que recommander d'intervenir de façon équitable. Nous anticipons déjà, ici, notre position dans ce mémoire. Mais avant de présenter la problématique, nous devons tout de même montrer les efforts que le design urbain porte vers une analyse sensible de l'espace. Son travail de design étant une étape subséquente à la prise de décision politique, contient néanmoins une grande part d'analyse de l'espace physique et vécu. Comment oriente-t-il cette partie de son travail?

### 2.2.1. Pour une analyse sensible de l'espace.

Le design urbain aborde l'analyse de l'espace par deux approches complémentaires. La première approche cognitive et esthétique se base sur le principe que l'appréhension du *beau* et de *l'harmonie* des lieux relève de leurs perception. La deuxième approche historique rationnelle étudie la forme urbaine par ses caractéristiques architecturales. La première approche observe plus l'homme en relation à l'espace, tandis que la deuxième, insiste sur la forme comme objet.

En Amérique du Nord, la première approche analytique du design urbain trouve ses fondements dans la recherche en psychologie comportementale. En effet, forte de la conviction d'un déterminisme de la forme sur le comportement, (Rapoport, 1972 : 22, 1980), la première génération de designers urbains de l'Après-guerre de 1939-45, abordera le lien étroit qui existe entre le comportement et l'espace de la ville.

Par exemple, le journaliste américain et consultant en planification, W. White, orientera l'analyse de la relation personne/milieu en observant les gens dans les espaces publics corporatifs de la ville, (White, 1988). Ces observations déboucheront sur une définition programmatique de l'espace urbain en se basant sur les besoins psychologiques, sécurité, confort, accessibilité, orientation et lisibilité.

De manière pragmatique, on cherchera à établir une forme universelle pour les communautés et on adoptera l'idée d'espaces types accueillant des activités précises. Un exemple de cette typologie se retrouve bien explicitée dans le livre de C. Alexander, *A Pattern Language*, (Alexander, 1977). Les typologies qui y sont développées sont perçues comme des outils nécessaires à la production d'une "bonne" place publique, d'un "bon" espace de réunion et d'une "bonne" chambre...

Ces éléments programmatiques dont on a prétendu savoir mesurer l'usage, sont pourtant relatifs à chaque culture. E. T. Hall en a fait la démonstration avec sa *Dimension cachée*, (Hall, 1978). En effet, pour E.T.Hall, la notion de *proxémie* montre que les distances relatives entre les gens et l'espace ne correspondent pas aux mêmes significations culturelles. En effet, la question de l'espace n'est pas qu'une affaire de géométrie mais se mesure par la signification accordée dans l'hierarchie entre les

domaines publics et privés. L'auteur démontre qu'une analyse des différences culturelles et des besoins en terme d'espace est difficile à suivre sans porter une attention particulière à la manière d'appropriation de l'espace par des communautés différentes, comme celles des villes de l'Amérique du Nord.

D'après A. Rapoport, cette hiérarchie est exprimée, par exemple, en fonction du *seuil*, cet espace entre deux mondes, point dont il faut reconnaître la signification pour comprendre des concepts tels que le marquage du territoire, les mécanismes de défense, le rapport de la maison à l'agglomération, (Rapoport, 1972 :112-113). C'est donc sur la base de l'observation du comportement de l'habitant en rapport à l'espace que les études en éthologie, menées par les sociologues, ont fait comprendre au designer urbain que le milieu exerce une pression à laquelle une des réponses se trouve dans des manières différentes d'adaptation à (de) l'architecture et à (de) la forme urbaine.

Pour les designers urbains, le sentiment de communauté, (*sense of place*), est renforcé par l'harmonie que procure l'espace tridimensionnel, (*sense of space*), (Bacon, 1974, Hedman, Jaszewski, 1984, Lynch, 1976, Rapoport, 1980). L'espace, lui, se mesure par la sensibilité de l'observateur. À ce titre, les exemples et les expériences de la ville ancienne qui ont "fait leur preuve" par le passage du temps, servent de précédents et d'images archétypes au design urbain. Ils identifient, en effet, des solutions génériques aux problèmes de l'organisation spatiale d'aujourd'hui, (Clark, Pause, 1985). E. Bacon est parmi les premiers à modéliser l'analyse de l'expérience de l'espace, par les concepts de clarté, lisibilité, dynamique de l'expérience de l'espace. Cependant, l'analyse de E. Bacon est faite selon une classification historique des éléments urbains dessinés par un seul homme. En effet, la Rome baroque de Sixte Quint, les boulevards de Haussman, le plan de Regent Street de J. Nash sont autant d'exemples examinés comme formes organisatrices et significatives de la vie du citoyen, servant de base aux leçons de composition, (Bacon, 1974).

K. Lynch avec *L'Image de la cité*, (Lynch, 1976), oriente le discours cognitif sur la ville de manière plus holistique en insistant sur l'importance de l'image mentale du citoyen dans son orientation et son identification à la ville. À partir d'une enquête réalisée auprès de la

population dans la ville de Boston, K. Lynch propose un deuxième modèle d'analyse cognitive, un véritable lexique analytique de la lisibilité et de l'orientation de la ville. L'auteur aborde la notion de signification de la forme à partir de l'image de la ville qui se communique par cinq types éléments urbains : *les voies, les limites, les quartiers, les nœuds, le point de repère*, (Lynch, 1976 : 54-97). Ces éléments d'analyse de l'image mentale de la ville sont aussi relatifs à la position de l'observateur. Le piéton et l'automobiliste n'ont pas, en effet, la même expérience de l'espace/temps. Par contre, l'auteur affirme que «ces catégories semblent stables pour un observateur donné opérant à un niveau donné», (Lynch, 1976 : 56). En conséquence de ces observations, le modèle de design proposé par K. Lynch tient compte de la clarté et la lisibilité de l'espace en relation avec le besoin d'orientation et d'identité, (Lynch, 1976 : 111-138).

Au même titre que E. Bacon, Ch. Norberg-Schultz convient de dire que la perception de la forme est dépendante de la vision du monde. Dans son ouvrage *Genius Loci*, (Norberg-Schultz, 1981), Ch. Norberg-Schultz introduit dans le travail du designer urbain, la notion d'*espace existentiel* englobant cette relativité de la perception et de l'expérience de l'espace. En se basant sur des exemples d'environnements vernaculaires, l'auteur définit l'existence du lieu à travers les paramètres qui «démontre [nt] la capacité de symboliser des significations», (Norberg-Schultz, 1981 :50). En effet, la structure du *lieu artificiel* incarne la manière de ressentir le *milieu naturel*, à travers les *permanences* de l'acte de bâtir —l'idée de l'expression des forces élémentaires, l'idée de la caverne, l'idée du jardin fermé—définies aujourd'hui de façon plus abstraite.

Pour Ch. Norberg-Schultz, l'identité de l'habitant se retrouve dans le *paysage culturel*:

Un paysage culturel se fonde sur la culture, il doit contenir des parcours et des domaines qui concrétisent la connaissance que possède l'homme de son milieu, (Schultz, 1981 : 52).

et

Le lieu représente cette part de vérité qui appartient à l'architecture : il est la manifestation concrète du fait d'habiter propre à l'homme, et l'identité de l'homme dépend de l'appartenance aux lieux, (Schultz, 1981 : 6)

A. Rapoport, qui nous a aussi convaincu que le milieu vernaculaire est issu des règles culturelles communes, (Rapoport, 1972), suppose que le rapport identitaire entre l'environnement et l'homme existe de manière plus forte dans un environnement vernaculaire, (Rapoport, 1980). Il estime, en effet, que les quatre éléments du design - le sens, l'espace, le temps et la communication - forment un système cognitif supérieur, dans le design vernaculaire, que dans le design d'un professionnel. Que la communication non verbale des éléments bâtis est plus claire dans le cas de l'environnement vernaculaire, est expliqué par la grande congruence entre le schéma mental du groupe et l'environnement vernaculaire produit ainsi que entre l'espace conceptuel et l'espace physique réel.

Son approche anthropologique, basée sur une analyse d'environnements divers, lui a permis d'affirmer que l'interaction environnement/personne doit être amplifiée dans l'espace moderne par une redondance d'informations spatiales afin de *communiquer* de manière plus efficace les comportements à adopter, (Rapoport, 1977). À partir de l'exemple donné sur le besoin de privacité exprimé à travers des éléments non fixes dans l'espace, l'analyse de la différence entre les espaces vernaculaires étudiés l'aide à découvrir les fonctions *latentes* dont il faut tenir compte dans le design urbain, (Rapoport, 1980). C'est une leçon qu'il donne au design urbain et développe en parlant de *open-ended design*, (Rapoport, 1977).

### 2.2.2. Analyse du contexte

Suite aux recherches sur la cognition, les designers urbains de la deuxième génération d'Amérique du Nord s'attardent sur l'analyse des éléments physiques du contexte tout en tenant compte des effets comportementaux. En termes de modèle de design, des règles ou lignes directrices, *guidelines*, (Hedman et Jaszewski, 1984) sont alors mises en place afin d'assurer l'unité de l'ensemble à construire tout en respectant le caractère du contexte existant, qu'il s'agisse d'un projet d'intégration dans un tissu urbain existant ou d'un projet de développement en terrain vierge.

Forts d'un discours (né en Italie) sur le tissu urbain comme réceptacle de la mémoire et de l'identité<sup>9</sup>, les designers urbains d'Amérique du Nord<sup>10</sup>, appuyés par les architectes du mouvement postmoderniste, adoptent résolument un discours sensible aux significations de l'architecture et de la forme urbaine dans la vie de ses habitants.

While Modernist urban renewal bulldozed and replaced much of what was old and familiar with inarticulate, anonymous buildings, the new approach to downtown urban design reflects the late 1980's Postmodern design ethic of respect for historic and vernacular architecture, for surrounding buildings and open space, for the street wall, pedestrian activity, and human scale, (Shane, 1990 : 41).

C'est dans cet esprit que les designers urbains ont milité auprès des défenseurs du patrimoine pour la sauvegarde des quartiers anciens menacés et la préservation des tissus urbains comme milieu de vie<sup>11</sup>. En effet, avec le mouvement contextualiste les valeurs de l'urbanisme fonctionnaliste se renversent pour donner plus d'importance au milieu et aux savoir-faire locaux, (Krier, 1993). Pour Marsan, les mouvements contextualiste et culturaliste relèvent des mêmes principes et s'inscrivent en continuité avec la production vernaculaire du milieu :

Dans le mouvement culturaliste, les critères d'appréciation valorisent toutes autres qualités, qui sont à l'opposé du mouvement progressiste. Ce qui est privilégié, ce n'est pas la pièce architecturale ou le concept urbanistique exclusif qui distingue, mais la production courante qui caractérise et avec laquelle une communauté s'identifie. Cette pièce ou ce concept sera d'autant plus culturel qu'il soutiendra un mode de vie propre, qu'il transmettra un savoir-faire éprouvé, qu'il s'intégrera

---

<sup>9</sup> L'Europe fournit des écoles de pensées aux approches différentes. Le contexte n'étant pas le même, la guerre ayant ravagé des villes entières, le design urbain prend une toute autre avenue. Comme nous l'avons déjà exposé à propos de Bologne, les théoriciens et les aménageurs se posent la question sur le sort des villes centres comme milieu d'habitat et comme dépôt de la mémoire, (Rossi, 1990).

<sup>10</sup> Au Québec, soulignons toutefois que les apports théoriques et les expériences provenant à la fois d'Europe et des États-Unis font école commune. On s'inspire également des manières de faire plus prescriptibles propres aux américains. En effet, avec l'avènement du gratte-ciel, les designers urbains du Québec s'inspirent des précédents des villes américaines utilisant les règles d'insertion et d'amélioration de la qualité de la rue et de l'espace public en fonction de cette nouvelle réalité, (Hedman et Jaszewski, 1984).

<sup>11</sup> Face à la rénovation urbaine progressiste, on a dit du design urbain de la deuxième génération, qu'il se réclame du «Contextualisme du conservationisme et de l'architecture urbaine» (GIUM 1989 : 12).



dans le milieu par son adaptation au climat et l'utilisation des ressources existantes tant matérielles qu'humaines, (Marsan, 1990 : 65)

Aujourd'hui, le designer urbain doit composer, entre autre, avec des sites en friche, des abords d'infrastructure de l'époque industrielle, des anciens quartiers détruits aux abords des centres des affaires, afin de les réintégrer dans la ville. L'emphase est mise sur la qualité de l'espace plutôt que sur la fonction de l'espace propre à l'urbanisme progressiste. Dans cet esprit le design s'attarde à l'espace public comme espace identitaire d'une communauté :

L'Urban Design a pour fin spécifique de fournir les moyens d'orienter et de trouver un sens dans l'espace public, assumant que la ville est inintelligible sans articulation spatiale délibérée du domaine public, (Choay, Merlin et al, 1996 : 814)

L'insistance sera mise sur la lisibilité de l'espace public à la manière de K. Lynch. Aussi donnera-t-on de l'importance à la modénature des façades et aux matériaux utilisés, (Krier, 1983). La rue-corridor, dénigrée par les modernistes, est considérée à nouveau comme un espace identitaire qu'il faut remodeler en fonction du piéton, (Bacon, 1974, Krier, 1993, Beauregard, 1981), un espace social qui permet sécurité et convivialité. Le tableau de J. Castex sur la différence entre la forme urbaine de la ville traditionnelle et de la ville moderniste reste toujours valable dans sa comparaison entre les deux mouvements moderniste et contextualiste, (Castex, 1977: 143).

La référence aux formes de la ville ancienne est plus littérale quand elle est transposée telle-quelle, comme le fait R.Krier qui a mis en place tout un lexique de la ville traditionnelle dans l'intention des designers, (Krier, 1979). Cependant, l'étude de l'histoire des formes urbaines est une prémisses à la formation du designer. Dans une telle optique, nous acceptons que le travail du *design urbain* consiste en un « processus de conception et de réalisation d'arrangements physiques permettant de maîtriser l'organisation formelle de la croissance urbaine à travers les permanences et changements », (Choay, Merlin et al, 1996 : 813).

### 2.3. Vernacularisation : problématique

Le renforcement, voir la création, de la qualité du lieu comme solution à la perte du sens de la ville du mouvement moderne est donc aujourd'hui au centre des préoccupations du design urbain, (Choay, 1998, Trancik, 1986, Norberg-Schulz, 1981). En effet, face à l'espace décharné, vidé de signifiants, hérité des grandes vagues de rénovation urbaine des années 60, le design urbain propose de recomposer l'espace de la ville et de renforcer son caractère urbain et convivial par la théorie du lieu :

Place theory represents the third category of urban design theories. The essence of place theory in special design lies in understanding the cultural and human characteristics of physical space. If in abstract physical terms, space is a bonded or purposeful void with the potential of physically linking things, it only becomes place when it is given a contextual meaning derived from cultural or regional content, (Trancik, 1986 : 112)

La recherche de la qualité du lieu, dans la production de l'espace, *place making*, (Trancik, 1986) —que cela soit dans la récupération des centres urbains ou dans la production de nouvelles communautés—est une préoccupation qui force parfois à l'emploi de certains artifices formels, non prégnants d'une véritable appropriation locale. Nous faisons référence, au Québec par exemple, à toutes les formes néotraditionnelles de l'architecture utilisées comme éléments de promotion immobilière pour fin touristique (Beudet, 1997,1998), aux formes de muséification des centres historiques et enfin, à toute forme d'espace figé dans une image projetée sans être réellement vécue et habitée.

Nous appellerons "vernacularisante" cette pratique artificielle qui fait référence à la ville comme objet de représentation symbolique, historique et patrimoniale, où la citation prime sur le contenu d'usage aux valeurs évolutives. Par extension, on qualifiera de pratique "vernacularisante"<sup>12</sup>, toute pratique qui fait du milieu physique un objet figé dans le temps et dans l'espace en l'isolant du processus d'appropriation qui permet de caractériser un objet vernaculaire<sup>13</sup>.

<sup>12</sup> Cette expression est utilisée ici dans le sens de *kitsch* c'est-à-dire faux et inauthentique. Pour certains théoriciens, le *kitsch* est à l'opposé de culture commune, *it is both abstraction and false appearance...* [The use and abuse of architecture], (Krier, 1992 ).

<sup>13</sup> Cette idée d'appropriation sera la variable d'analyse de l'objet vernaculaire, concept développé au chapitre II.

On pourrait être d'accord avec R. Trancik qui affirme aussi que le but du designer urbain est de produire l'espace par un processus globalisant qui relève d'une approche organique du design, où la forme est étroitement reliée à l'usage vernaculaire, (Trancik, 1986). Or cette approche ne semble pas avoir fait entièrement sa marque dans la profession du design urbain au Québec. En effet, combien d'auteurs décrivent une attitude non intégrée de la planification. Certains affirment que malgré l'élargissement de la notion de patrimoine et les connaissances acquises sur l'évolution de la forme de la ville, cette dernière est encore, dans bien des cas, appréhendée comme un objet figé. Le façadisme au service d'une économie de marché est chose courante dans la manière de faire des intervenants pour lesquels le discours sur le patrimoine "s'atomise" sans savoir comment le gérer, (Beaudet, 1998). D'autres sont d'accord pour affirmer que la pratique du design urbain au Québec mise surtout sur l'embellissement de la ville (Piché, 1991).

Dans une telle perspective, nous supposons donc que malgré la tentative de joindre la forme au facteur humain, la pratique des designers urbains contextualistes est parfois vernacularisante, par manque de prise en compte des réelles *pratiques d'usage vernaculaire* de la ville, (Lacaze, 1989 : 36). Il y aurait deux raisons possibles à une telle attitude : d'une part, le regard figé au niveau de l'analyse du milieu dans l'espace et le temps —analyse trop succincte du rapport entre la forme et *l'usage vernaculaire* de l'espace— d'autre part, la position traditionnelle du designer urbain dans la dynamique de production de l'espace, position qui, nous le verrons, varie selon le type de pratique : le cabinet d'étude privé, le service d'une municipalité ou l'université.

Si Contextualisme veut non seulement dire continuité avec le passé, mais aussi une architecture qui répond à son temps; comment le praticien intègre-t-il les valeurs de l'un dans l'autre? Pour répondre en partie à la question, nous nous intéresserons plus particulièrement à la manière dont le design urbain appréhende la ville traditionnelle. Il s'agit de comprendre quelle importance les intervenants dans le milieu donnent au vernaculaire et quelles leçons ils en tirent dans la perspective d'un projet. En d'autres termes, la question essentielle sera : existe-t-il vraiment un paradigme vernaculaire intégré à l'intervention dite contextualiste du design urbain ? Si oui, comment se manifeste-t-il dans le processus de projets ?

A priori, nous sommes tentée de penser que les intervenants sur le milieu physique urbain n'intègrent que partiellement les valeurs intrinsèques du vernaculaire. Plus particulièrement, à la Ville de Montréal, la manière de faire en design urbain relève plutôt d'un formalisme et de la volonté de créer une "signature politique", plutôt qu'une intégration organique des valeurs des usages vernaculaires. Cette manière de faire relèverait plutôt d'une certaine ambiguïté dans les projets entre l'image projetée et sa signification réelle formant alors un espace que nous nommons vernacularisant.

### **3. CHAPITRE II : CADRE THÉORIQUE ET APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE**

Au chapitre précédant, nous avons exposé la problématique de ce mémoire : si un milieu vernaculaire se forme à partir de l'habitant, il devient alors contradictoire, pour le designer urbain, de vouloir créer ce milieu de toute pièce. Nous avons déjà exposé l'importance du paramètre culturel dans la formation du milieu vernaculaire. Nous avons aussi vu que le travail d'analyse du design urbain considère aujourd'hui le rapport forme/usage non seulement à partir de l'aspect programmatique mais culturel de l'espace, c'est-à-dire les valeurs, le mode de vie, les systèmes d'activités, les symboles, et autres variables propres à la culture d'un groupe social.

Avant de procéder à l'enquête auprès des designers urbains, nous présenterons comment nous prétendons d'abord analyser la relation entre un milieu vernaculaire et la dynamique de la formation de la ville. Nous emprunterons des éléments d'analyse dans la théorie de la forme urbaine de G. Ritchot. Nous référons à D. Pinson, à H. Raymond et à F. Navez Bouchanine, sociologues qui se sont penchés sur la relation entre l'usage et la forme, pour l'usage de la variable appropriation de l'espace, comme indice de pratique vernaculaire.

Nous présenterons, aussi dans ce chapitre, le quartier et la communauté choisis comme étude de cas, ainsi que la méthodologie découlant de la problématique de recherche. Nous nous référons aux études de H. Gans sur le vécu de la communauté italienne à Boston ainsi que sur les études de l'équipe de M. De Certeau sur la quotidienneté dans des quartiers de Lyon, pour les définitions de quartiers qui y sont données ainsi que pour leur méthode d'enquête.

### 3.1. Analyse de la ville selon la dynamique urbaine

Selon G. Ritchot, la lecture de la ville ne doit pas être uniquement faite en fonction des artefacts classés en dehors d'une analyse structurelle de la forme urbaine. Elle doit tenir compte des mouvements conditionnés par la valorisation ou la dévalorisation de la forme, de la position géographique et de la signification des éléments du tissu urbain, (Ritchot, 1977).

Dans le document *SOS Montréal*, l'équipe de G. Ritchot explique que la production d'un milieu vernaculaire — ce qu'elle appelle *paysage urbain* — ne peut résulter du simple déterminisme de la matière naturelle, mais est formé par des «appropriations politiques [ce que nous avons appelé consensus] de positions dont le sens est converti,[...], en formes d'aménagement ouvertes / fermées», (Ritchot, SOS Montréal). S'inspirant de l'analyse de Kevin Lynch, G. Ritchot catégorise les formes urbaines par ouvertes / fermées, suivant qu'elles sont *closes* ou qu'elles sont des *trajectoires* de mouvement, (Ritchot, 1991 : 232).

L'équipe met l'accent sur une analyse globale de la ville et de ses quartiers, en tenant compte des mouvements de valorisation de ceux-ci. Il y aurait une explication conjoncturelle sur l'existence et la position du quartier de notre étude c'est-à-dire un contexte politique et géographique spécifique permettant une appropriation. En effet, la question de l'appropriation, quand il s'agit d'une communauté ethnique, est délicate car elle fait appel aux problèmes de ségrégation de l'espace urbain et à ceux reliés aux différences culturelles. Or, vouloir s'attarder à une explication déterministe de la différence culturelle de l'appropriation de l'espace urbain consisterait, d'après l'équipe de G. Ritchot, en l'occultation d'une analyse plus objective de la forme urbaine.

Nous nous intéresserons, ici, seulement à la compréhension du mécanisme de production du milieu vernaculaire à l'échelle locale, en nous attardant au phénomène d'appropriation sous l'angle de l'aménagement et de l'architecture. Autrement dit, si nous nous référons au schéma d'analyse proposé par l'équipe Ritchot, (SOS Montréal : planche : 2), nous analyserons *l'habiter* en nous concentrant uniquement sur la logique de valorisation d'un milieu par l'esthétique, le discours et la

parole qui mobilisent les forces et valorisent les formes urbaines. D'un autre côté, nous analyserons le rôle du pouvoir, pouvoir qui a aussi des visées aménagistes, notamment dans la valorisation des formes et sa signification sur la mobilisation des forces.

L'approche analytique de la théorie de la forme urbaine est positive car elle ne fige pas dans le temps la qualité de l'espace. En effet, elle tient compte des changements et permanences de la signification de la forme urbaine. Nous pouvons résumer ainsi le point de vue de G. Ritchot : la forme résulte d'une force mise en jeu par des acteurs percevant le milieu et agissant sur ce dernier à travers le filtre de leurs propres valeurs culturelles et de leur pouvoir politique. Cette forme cyclique de l'analyse se schématise par un aller-retour entre force et forme qui se trouve à la base de la théorie de la forme urbaine,(Lavigne et Ritchot, 1991, SOS Montréal).

Cependant, cette approche n'est pas très explicite sur la relation entre le caractère du milieu et l'habitant qui s'y identifie et s'y positionne. En effet, délimiter un espace pour fin d'analyse est en soit poser un regard sur la signification ontologique de l'*habiter* dans cet espace. Quelle identité cet espace projette-t-il? Quelle est la signification de cet espace sur le vécu de l'habitant? Pour reprendre G. Bachelard sur la signification de "lieu", celui-ci considère l'aspect physique avec une contemplation plus ouverte : l'espace habité transcende l'espace géométrique. «L'espace saisi par l'imagination ne peut rester l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion du géomètre», (Bachelard, 1964 :17).

L'analyse sémiologique, qui permet de comprendre la relation de la forme architecturale et de sa signification culturelle, est plus difficile à appliquer dans le cas d'un quartier et son espace public. Si l'urbaniste a sa propre expérience de l'espace, comment peut-il alors saisir la signification de l'appropriation de toute une communauté? Comme nous l'avons vu au premier chapitre, Kevin Lynch a donné une réponse à cette question en optant pour l'image de la ville à travers cinq éléments : *limites, nœuds, chemins, secteurs* et *point de repère*,(Lynch, 1976). Ces cinq éléments servent de référents à l'idée d'un ensemble urbain "enclos" par des limites, traversé et relié aux autres secteurs de la ville par des chemins. Le secteur étant bien clos, quand il s'agit d'en décrire les limites, le regard repose non seulement sur les éléments physiques mais aussi sur le sentiment d'appartenance à ce lieu.

Identité et sentiment d'appartenance seraient donc dépendants du vécu individuel qui influence la perception de la forme et sa valorisation. À cet effet, l'analyse phénoménologique du *lieu*, insiste sur la *perception* et l'*expérience de l'espace* comme premier niveau de l'*habiter*, (Norbet-Schultz, 1981). La psychologie de l'espace nous a enseigné que "l'habitant" acquiert un certain affect par la mémoire de l'espace auquel il attribue une signification et une identité. La perception est associée à la mémoire dans le sens qu' « il reste toujours des résidus de notre perception passée et cette expérience marque la perception future », (Bally, 1977 : 70). La perception est alors reliée à la notion de familiarité avec le milieu créé par l'habitude dans un rapport dialectique avec les expériences futures.

Dans le sens phénoménologique, l'habitant fait porter par le milieu la définition de son "être" dans l'espace et dans le temps. Cette *perception* agit directement sur l'imaginaire et sur la satisfaction de "l'être". C'est par cette double action que l'habitant décide de transformer — ou de former à nouveau — le milieu qui ne correspond plus à ses *aspirations*. Le milieu est à la fois une "ressource" au sens de Pinson, (Pinson, 1993), un *support*, un objet de signification et de transformation. Il se *façonne* selon la logique d'une *appropriation* possible. La mutation du regard sur le "paysage" à travers la *captation* d'une nouvelle signification du milieu opère à son tour une influence sur la perception de l'habitant.

On peut alors assumer que cette boucle se renouvelle dans l'espace et dans le temps de manière plus ou moins constante.

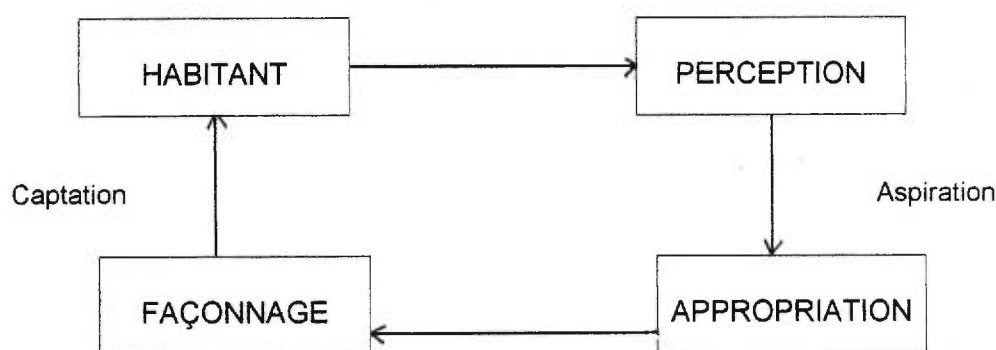


Figure no.1 : Dynamique entre habitant et milieu



### **3.2. *L'appropriation de l'espace comme facteur d'analyse du processus de formation du milieu vernaculaire***

Nous considérons le concept d'appropriation à l'origine de "l'habiter", comme un processus de transformation, plus ou moins permanente, d'une structure spatiale donnée comme un *état de départ*, au sens de Daniel Pinson ; état de départ ou matériau qui sera transformé par les habitus et pratiques d'une communauté.

L'appropriation suggère un état de départ : des matériaux offerts à l'homme, des ressources comme il est dit en écologie, dans leur nature brute, la terre pour la production de sa maison par le paysan de nombre de pays du sud, par exemple ou des matériaux de récupération pour le "bidonvillois" des franges urbaines des mégapoles du Tiers Monde ou encore un produit logement " prêt à l'emploi" pour l'ouvrier européen des années 60. L'appropriation est alors une lutte contre la nature, mais aussi contre la société pour satisfaire des exigences vitales, pour manifester dans les techniques de construction et le mode d'organisation, l'inscription d'éléments symboliques, l'expression et l'autonomie d'une culture, d'une existence, d'un refus de l'écrasement... Au fond ce qui est au centre du concept d'appropriation, c'est aussi la liberté, l'autonomie dont dispose l'individu ou le groupe dans la maîtrise de son espace de vie, (Pinson, 1993 : 154).

Il y a plusieurs dimensions à cet énoncé qui justifient l'appropriation comme facteur de formation du milieu vernaculaire.

Première dimension : l'énoncé pose comme condition à l'appropriation l'expression de la *liberté* dans le matériau, (manifestée *dans les techniques de construction et le mode d'organisation*). Cette expression de la liberté comporte elle-même deux paramètres. Le premier réside dans la définition de l'architecture et dans la signification de la ville comme réceptacle de pratiques culturelles. Le deuxième paramètre réside dans l'organisation sociale, c'est-à-dire la capacité d'affirmer l'identité de la communauté.

Seconde dimension : L'énoncé reconnaît l'importance d'une appropriation légère où l'expression de la liberté se conjugue avec *l'inscription d'éléments symboliques* à des degrés différents.

Troisième dimension : L'énoncé suppose l'appropriation comme un acte politique.

L'auteur fait mention d'une "contre-culture" s'exprimant de façon autonome grâce à la capacité de l'habitant d'inventer son espace de vie.

D'après D. Pinson, peu importe le degré de permanence ou de visibilité de l'appropriation, celle-ci implique toujours une mise en rapport de l'habitant, comme acteur, avec le milieu, comme ressource. Nous transposons alors son énoncé à la ville en affirmant qu'au même titre qu'un matériau brut, le milieu se présente dans un contexte bien précis avec ses contraintes et ses potentiels. Le milieu, comme état de départ, peut devenir un espace vernaculaire par appropriation. L'appropriation de l'espace n'étant pas seulement une transformation plastique ou esthétique, mais pouvant aussi signifier le détournement de l'usage désigné, étroitement lié au sentiment d'appartenance et d'identité d'une communauté. Nous en illustrerons le cas dans notre étude.

### 3.2.1. *L'acte de bâtir*

Au sens de M. Heidegger, l'acte de bâtir est la signification première de *l'habiter*, (Heidegger, 1958). Il se donne à lire dans les manières d'assembler les matériaux qui peuvent être plus ou moins malléables, l'architecture étant le témoignage de l'habileté d'apprivoiser la matière. L'expérience de Pessac de Le Corbusier, relatée par Philippe Boudon, montre comment malgré une structure de béton rigide, les habitants ne se sont pas empêchés d'aménager individuellement de "vraies" fenêtres dans les bandes horizontales, d'ajouter une pièce à la maison en fermant les terrasses ou de transformer le jardin sous la terrasse en garage.

Dans ce cas, la matière est formée par le contexte avec ses potentiels, (par exemple le plan libre permettant le réaménagement intérieur), et ses contraintes, (par exemple le béton dans lequel il est difficile d'agrandir une fenêtre). L'acte de bâtir témoigne ici d'un besoin d'identité et de signification qui va au-delà du simple abri comme résultat de la programmation architecturale. En effet, certains habitants ont repris les modèles traditionnels avec couloirs et séparations hiérarchiques entre les pièces. Avec ce cas, l'appropriation serait le témoignage de l'habileté d'adapter la matière aux besoins culturels individuels (Boudon, 1969).

Mais appropriation ne veut pas toujours dire expression dans la matière ou habileté d'adapter la matière aux besoins culturels. F. Navez-Bouchanine nous révèle que l'on peut habiter une forme sans en changer la typologie tout en gardant un type de mode de vie différent que ce que suggère la forme. L'appropriation s'opère alors par détournement de l'ordre établi par la typologie. L'acte de bâtir est alors inexistant. Ce qui ne rend pas néanmoins l'occupant son propre inventeur d'espace, (Navez-Bouchanine, 1997).

Dans un sens moins architectural, on peut faire aussi référence aux appropriations légales et illégales mais non moins révélatrices d'une réalité sociale en déséquilibre. Les édifices industriels abandonnés, les friches urbaines, les interstices oubliées ou dévalorisées de la structure urbaine, dans les villes industrielles ou les franges des villes en voie de développement sont autant d'espaces où les traces de l'appropriation ne sont pas toujours permanentes.

Dans le cas d'une communauté et d'un quartier, l'analyse de l'habiter est toujours valable quand elle se penche sur l'appropriation de l'espace privé et limitrophe. Mais elle est plus difficile pour l'espace public, car le projet de bâtir s'adresse à la pluralité et demande donc non pas un acte individuel, mais collectif. Comment s'exprime alors l'acte collectif de l'habiter ?

### 3.2.2. *Le local et l'identité culturelle*

G. Di Méo explique la double réalité du local à la fois par un besoin de survie relié à l'économique et par un besoin d'identité relié à ce qu'il appelle la *socialité*, une expression qu'il emprunte à Maffesoli :

L'affect qui lie au territoire est une manière de vivre au présent. Les menus gestes de la vie quotidienne [...] tous ces "petits riens" qui matérialisent l'existence et qui l'inscrivent dans un lieu sont en fait des facteurs de socialités, [...], (Maffesoli, 1998 : 81)

Partisan de l'apport théorique de la phénoménologie, G. Di Méo s'inspire d'exemples urbains et villageois pour affirmer que :

la part du politique comme une idéologie, comprise comme l'ensemble des croyances, des idées et des représentations propres à une formation sociale, contribuent à forger des territoires qui constituent autant d'enracinements géographiques pour l'individu, (Di Méo, 1991 : 286).

L'auteur soutient ce point de vue à partir de trois groupes d'éléments fondamentaux à la formation de territorialité locale. Premièrement, Di Méo insiste sur la simultanéité de l'exercice du pouvoir politique organisateur et régulateur et sur l'activité économique. Deuxièmement, il fait référence à l'ancienne paroisse qui organise la vie autour de l'exploitation agricole et qui joue un rôle essentiel en tant que *symbole de la territorialité* que l'on retrouve sous une autre forme dans la ville. Troisièmement, il aborde l'importance de la culture et du langage dans la cohésion de la communauté et dans la formation de particularismes locaux contribuant fortement à l'identité. Il remarque que « la culture contribue plus ou moins à construire, y compris à l'échelle locale, la différence », (Di Méo, 1991 : 292).

Nous pouvons aussi appréhender la ville à partir de ses *petites patries* comme le dit J.C. Marsan, à propos de Montréal, (Marsan, 1990). Nous verrons que Montréal contient en effet trace des villages anciens qui forment les noyaux de ses quartiers d'aujourd'hui; quartiers dont l'identité respective dépend non seulement de la morphologie mais aussi de la population qui les habite. Montréal, au même titre que d'autres villes d'Amérique du Nord dont le développement démographique et spatial a été conditionné par l'immigration, présente à la fois une lecture diverse et homogène de l'espace : diverse dans la pluralité des ses espaces ethniques<sup>14</sup>, homogène dans l'affirmation de identité ethnique de chacune de *ces petites patries*.

---

<sup>14</sup> Pour Montréal, à titre d'exemple, Petite Italie, Hamstead, Saint-Léonard, Ville-Saint-Laurent, (Drouilly, 1996, Marsan, 1994) sont autant de quartiers ethniques dont la formation correspond à des vagues d'immigrations successives ainsi qu'à des déplacements de groupes ethniques à l'intérieur même de la ville comme nous le verrons en détail plus loin dans ce mémoire à propos du quartier portugais.

Nous prétendons considérer la transformation d'un espace urbain ethnique à partir de la réalité culturelle propre au phénomène d'immigration et d'insertion en milieu urbain. Nous nous référons, d'une part, à ce qui fut observé de manière générale dans les villes d'Amérique du Nord et spécifiquement explicité dans l'étude sur le West-End de Boston, (Gans, 1964), que la culture d'un groupe d'immigrant se transforme naturellement au frottement de la culture du pays d'accueil pour mener à l'assimilation ou parfois à l'acculturation des générations suivant la génération pionnière et, d'autre part, nous nous référons au fait qu'à ce phénomène de transformation culturelle correspond un espace urbain. À partir de la concentration et du rassemblement des immigrants de la première génération, l'assimilation de la troisième génération correspond, en effet, au dispersement des membres du groupe ethnique, (Gans, 1964, Lavigne, 1987).

H. Gans explique plus particulièrement que la deuxième génération est entre deux cultures. En effet, dans l'exemple qu'il donne, les Italiens de la deuxième génération sont de culture américaine pour certaines choses et restent italiens pour d'autres. Pour ce qui est qui reste de la culture d'origine, un nombre de *patterns* culturels de la première génération est maintenu dans la seconde au niveau de l'alimentation, de l'habillement et de la langue parlée<sup>15</sup>. Ces éléments persistants sont des facteurs de cohésion sociale où la famille occupe un rôle important dans la structure du groupe ethnique :

The durability of the ethnic tradition with respect to food is probably due to the close connection of food with family and group life. Indeed, food patterns are retained longer than others because they hold the group together with a minimum of strain, (Gans, 1964 : 33)

Cependant, le lien entre la spécificité culturelle, ethnicité et regroupement dans l'espace urbain ne va pas de soi. Définir le quartier ethnique, ne s'arrête pas à la simple variable du caractère ethnique. Encore faut-il que d'autres facteurs —d'ordre économiques et politiques— concourent à sa formation et soutendent son organisation en communauté. Nous voyons à cet effet qu'une deuxième variable qui est celle de l'institution conditionne la formation d'un quartier ethnique. H. Gans affirme à ce propos :

---

<sup>15</sup> La plupart des Italiens de la seconde génération parlent leur langue ou le patois de la région d'origine de leurs parents, puisque c'est avec eux qu'ils parlent à la maison, (Gans, 1964).

Sociologists generally use the term "community" in a combined social and spatial sense, referring to an aggregate of people who occupy a common and bounded territory within which they establish and participate in common institutions, (Gans, 1964 : 104).

Par l'utilisation des mots *participation* et *institution*, cet énoncé tend vers une autre vision de la définition du quartier. Ceci confirme les deux premiers points de Di Méo selon lequel l'économique et le politique participent également à la transformation du paysage.

Citons Lavigne pour compléter ce propos :

La concentration statistique d'individus, ethniquement catégorisés dans ce cas, désignerait des espaces ethniques (ou raciaux). Ceux-ci ne pourront être reconnus comme quartiers ethniques que si existent, dans ces lieux, des institutions à caractère ethnique, révélatrices d'une organisation communautaire à tout le moins perceptible dans le paysage. En corollaire il s'ensuit la possibilité qu'existent des communautés ethniques sans quartier, des espaces ethniques sans communauté, mais aussi l'impossibilité qu'un quartier ethnique existe sans communauté, (Lavigne, 1987 : 64).

L'idée de territoire organiquement défini, se retrouve également chez, O. Gentile, disciple de Ph. Chombart de Lawe, comme *réalité territoriale organisée* en opposition avec une division administrative du territoire,

devenant ainsi le signe explicite d'une distinction organisationnelle, non proprement politico-administrative, au travers d'aires correspondant à des peuplements et représentant des lieux, des institutions et des autorités, (Oreste Gentile, 1976 : 51).

Les trois définitions de *communauté organisée* mentionnées plus haut contiennent le mot institution : institution comme lieu de participation, institution comme élément représentatif de la communauté et comme le "centre" du territoire. L'institution peut être une extension de la structure familiale, comme dans le cas des *Peers Groups* observés par H. Gans pour les Italiens du West-End de Boston et dont les activités trouvent leur correspondance dans l'espace urbain, (Gans, 1964). L'institution est le symbole de la communauté et se retrouve dans les tous ces *petits riens* du quotidien dont nous parle Maffesoli, (Maffesoli, 1998). L'institution est reconnue par la communauté et peut aussi

bien être exprimée par un savoir-faire ou un rituel, un *comportement organisé* au sens de B. Malinowski. Même si B. Malinowski insiste sur une analyse fonctionnelle de la culture, nous retenons ce qui suit pour l'analyse du quartier : « Nous disons hautement que l'institution est le véritable isolat de l'analyse culturelle [...] », (Malinowski, 1968 : 50).

### **3.3. Étude de cas : le quartier portugais de Montréal**

Nous nous accordons, comme nous l'avons dit, de nous intéresser à l'analyse d'un milieu vernaculaire selon la dynamique urbaine, en occurrence un quartier ethnique de Montréal, à partir de la variable appropriation. À la lumière de ce qui a été dit sur la définition d'un quartier comme entité urbaine et comme lieu d'identité nous justifions ici le choix de notre cas d'étude. Nous procéderons à une brève description historique du quartier portugais sans rentrer ici dans le détail, puisque nous consacrons cette étude au prochain chapitre. Nous présenterons une cartographie du quartier mettant en valeur la répartition de la population d'immigrants d'origine portugaise à partir des statistiques de la langue parlée à la maison.

Nous exposerons ensuite l'échantillonnage de la population observée et interrogée. Nous expliquerons la méthode d'enquête semi-dirigée ayant servi à la saisie du discours sur la perception, l'appropriation et le façonnage du quartier.

#### *3.3.1. Justification du choix du cas*

Plusieurs raisons ont justifié le choix de la communauté portugaise et du quartier portugais comme cas d'étude du processus d'appropriation d'un milieu vernaculaire dans le cadre de ce mémoire.

— Premièrement, les études existantes sur le quartier, provenant de plusieurs sources, font la preuve de l'intérêt collectif porté sur ce quartier comme lieu d'insertion urbaine des différentes vagues d'immigrants depuis le début du siècle, (Marsan, 1994, Gubbay, 1989).

— Deuxièmement, le caractère morphologique du quartier qui témoigne en soit des différentes forces importantes de l'évolution de la forme urbaine de Montréal et dont il faut tenir compte dans notre analyse de l'appropriation.

— Troisièmement, l'intérêt et le discours patrimonial portés par les instances publiques

sur le Plateau Mont-Royal—quartier situé aux confins du centre des affaires de Montréal et dans lequel se situe le quartier portugais— qui, depuis le début des années 80, a contribué à la revalorisation du milieu, ainsi qu'à la spécificité de son identité.

— Quatrièmement, l'attention politique municipale portée ces dernières années sur les communautés culturelles de la ville. Cette attention politique a mené, entre autres, à la production d'espaces publics dits *ethniques*, symbolisation de la présence ethnique dans l'espace urbain.

— Cinquièmement, l'affinité personnelle avec la communauté portugaise qui ne doit pas être mise de côté, compte tenu du choix de la méthode qualitative d'enquête semi-dirigée.

Les quatre premiers éléments concourent tous à nous donner matière à réflexion par rapport à la politique aménagiste dans laquelle le designer urbain se situe. En effet, référons-nous au prix Orange accordé au début des années quatre-vingt, par la Société d'Architecture de Montréal<sup>16</sup> à la communauté portugaise pour avoir sauvé le quartier des pics des démolisseurs de l'époque de la rénovation urbaine. Chose intrigante que ce prix! Pourquoi les Portugais, plus que les autres communautés ethniques ayant aussi passé dans le même quartier? En quoi ce prix a-t-il contribué à l'appropriation du quartier?

Référons-nous aussi à la nomination et la transformation du parc du Portugal par la Ville de Montréal en hommage à la communauté portugaise. Cela nous amène à nous poser d'autres questions tout aussi intrigantes. En quoi une telle politique urbaine influence-t-elle la perception et l'appropriation du quartier par la communauté portugaise visée? La communauté portugaise a-t-elle participé au processus de design du parc? Quelle est la signification du parc ainsi remodelé pour la communauté?

---

<sup>16</sup> La Société d'Architecture de Montréal était, au début des années 80, formée d'un groupe de professionnels qui s'intéressaient à la sauvegarde des quartiers urbains centraux. Cet organisme n'a pas survécu, mais le mouvement s'est perpétué au sein de l'organisme Héritage Montréal dont les actions continuent à faire route aujourd'hui pour la sauvegarde du patrimoine.



### 3.3.2. Une cartographie du quartier portugais de Montréal.

Comme le montrent les études de C. Terxeira, L. Fernandez et de G. Lavigne, les premiers immigrants portugais étaient essentiellement des hommes recrutés dans leur village d'origine, surtout des Açores, au début des années cinquante. Tout d'abord venus prêter main-forte à l'économie d'après-guerre de 1939-45 dans l'agriculture et la foresterie, leur installation à Montréal s'est opérée dans un second temps, comme pour d'autres immigrants, avec la possibilité de travailler dans la construction du chemin de fer Canadian Pacific et au débardage dans le port de Montréal. Comme G. Lavigne le montre, les phases de "rassemblement" et de "concentration" ont fait suite à une première phase de "dispersion" dans la province, (Fernandez, 1978, Lavigne, 1987, Terxeira, 1986).

En effet, les hommes ainsi recrutés par le gouvernement canadien se retrouvaient sans leur famille, (Lavigne, 1987). G. Lavigne explique que cette situation familiale initiale n'a pas contribué à la formation immédiate d'un quartier. Pour cela, il fallait attendre la venue des familles. Comme l'explique Lavigne, le jeu du parrainage est le deuxième paramètre, après la politique d'immigration qui a favorisé la formation du quartier ethnique. Si le facteur culturel ethnique est une condition au rassemblement, G. Lavigne n'en donne pas moins une explication complète sur l'appropriation du quartier.

Le quartier ethnique, comme nous l'avons défini plus haut, qui porte le nom consacré de *quartier portugais*, est situé au centre de la Ville de Montréal, à même le flanc de la Montagne du Mont-Royal et à quelques blocs de la rue Sainte-Catherine et du centre des affaires, (fig. 2).

Au même titre que d'autres quartiers ethniques de Montréal — le quartier portugais fait partie de la réalité multi-culturelle montréalaise plus large<sup>17</sup> — le quartier portugais est

---

<sup>17</sup> En effet, les populations d'origine ethnique tendent à se diversifier et à se répartir sur le territoire de la ville. Selon les données de la Ville de Montréal, dont les statistiques regroupaient le recensement de 1991 au moment de notre étude, Montréal comptait 1 017 665 habitants. La population d'origine française y était la première en importance (59 %); la population d'origine italienne, la deuxième (8 %), suivie de la population d'origine britannique (5 %). La proportion de citoyens d'origine autre que française et britannique à Montréal était de 36 %.

concentré dans un lieu spécifique de la ville : autour du boulevard Saint-Laurent, corridor traditionnel d'intégration des immigrants de Montréal, (Gubbay, 1989). Ce quartier ne concentre pas cependant toute la population d'origine portugaise de Montréal. Celle-ci étant dispersée sur l'île et en banlieue, (Drouilly, 1996).

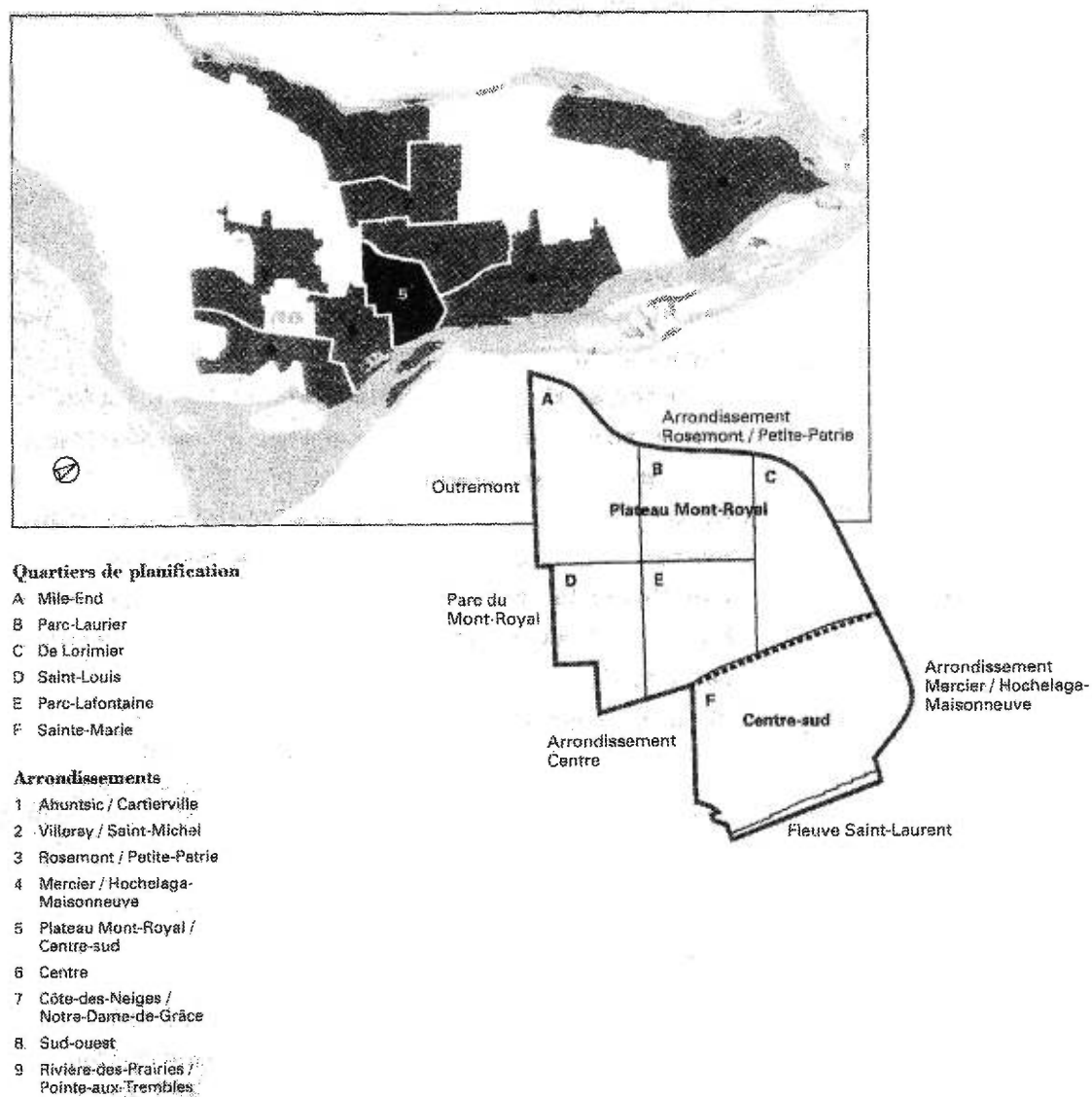


Figure no. 2 : Plan de localisation du quartier portugais

Les communautés culturelles se retrouvaient dans tous les arrondissements de Montréal, mais à des degrés divers. Les arrondissements de Villeray, Saint-Michel, Parc-Extension et Côte-des-Neiges, Notre-Dame-de-Grâce étaient en 1991 les plus multi-ethniques (respectivement 54 % et 63 %). Toutefois, dans certains quartiers, cette proportion atteignait plus de 90 % (Parc-Extension). Ces arrondissements accueillait la majorité des nouveaux arrivants. (Ville de Montréal, [http : //www. Ville.montreal.qc.ca/diversite /diversite.htm](http://www.Ville.montreal.qc.ca/diversite/diversite.htm))

Le quartier portugais est inclus dans les limites administratives du quartier Saint-Louis et de l'arrondissement du Plateau Mont-Royal. (Ville de Montréal, 1990 : 4). Mais vouloir cartographier le quartier portugais par les simples limites administratives ne nous semble pas suffisant pour en révéler la réalité.

C'est pourquoi nous avons défini le périmètre du quartier à partir de la variable de la langue parlée comme étant un fait culturel.

La langue, expression vivante de la culture d'une communauté, au sens de B. Malinowski, (Malinowski, 1968), choisi comme élément de cartographie nous semble juste, puisqu'il indique l'appartenance à un groupe culturel. Cependant, ce choix comporte un biais puisque les personnes qui parle le portugais peuvent tout autant habiter en dehors du quartier. Comme le montrent les statistiques, la population lusophone est répartie dans tout le territoire montréalais, (Drouilly, 1996). La communauté portugaise est aussi concentrée dans d'autres noyaux comme Laval, Ste-Thérèse et Villeray, (Drouilly, 1996). Cependant, les cartes faites à partir des statistiques montrent que la plus forte concentration de lusophones à Montréal est située dans l'arrondissement du Plateau Mont-Royal, autour du boulevard Saint-Laurent, plus particulièrement dans les quartiers Saint-Louis et Mile-End, (Fig. 3).

Nous avons également analysé une carte plus précise, (Fig. 4), de la répartition de lusophone dans l'arrondissement Plateau Mont-Royal. Cette carte permet deux niveaux de lecture, suivant des degrés de concentration variant entre 0 et 37,5%. D'une manière plus large, on peut considérer les limites externes d'un quartier portugais diffus ou flou autour de l'axe Saint-Laurent, entre les rues Saint-Denis et Parc, Sherbrooke et le Chemin de fer du Canadian Pacific. Mais on peut également choisir des limites plus restreintes à partir d'un taux de lusophones plus élevé, soit de 31% à 37,4%.

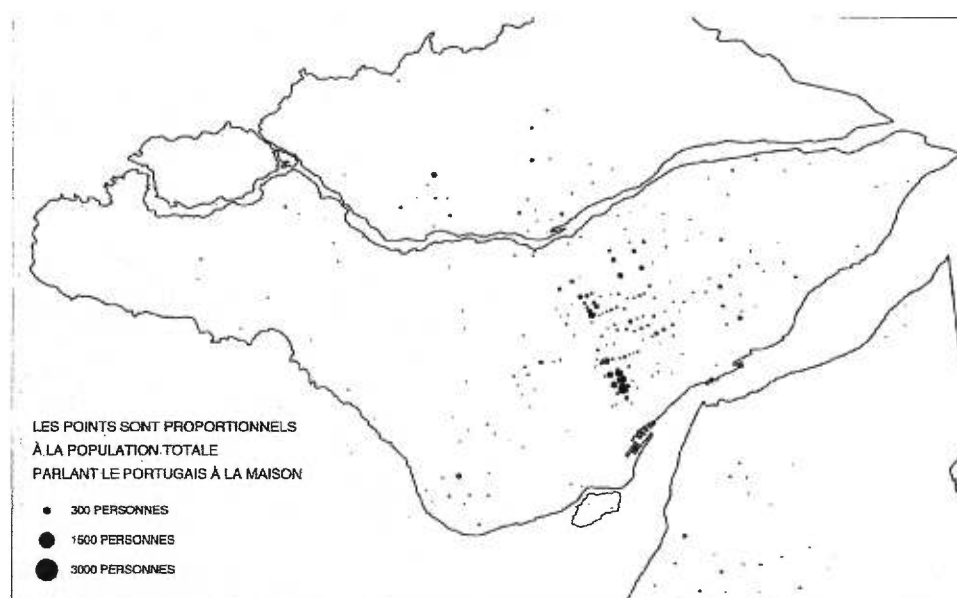


Figure no. 3 : Répartition des Lusophones sur le territoire de Montréal, (Drouilly, 1996).

Sources : Statistiques Canada, 1991.

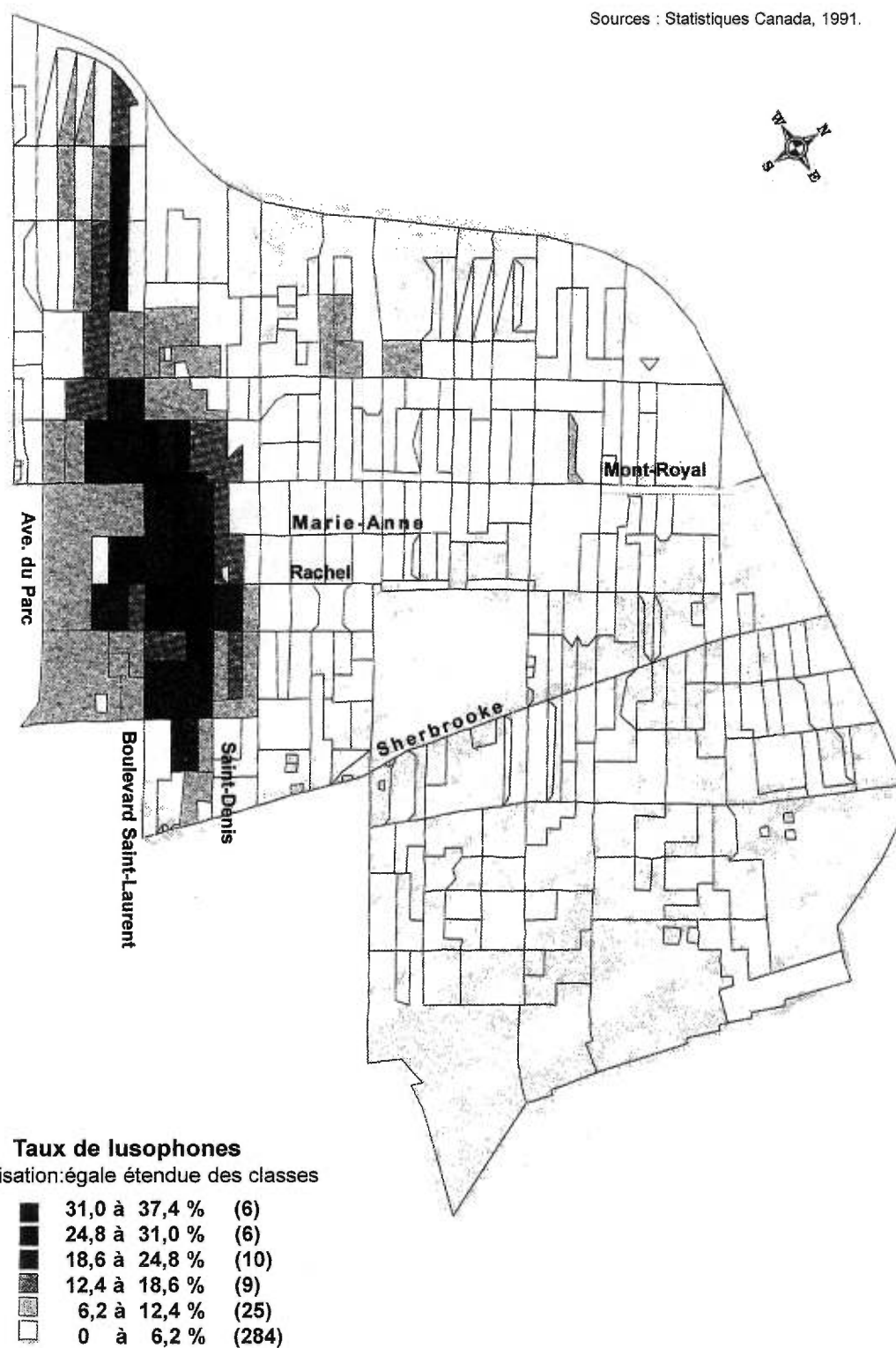


Figure no. 4 : Répartition spatiale des Lusophones dans l'arrondissement Plateau Mont-Royal/Centre-Sud, Montréal.

En considérant la deuxième option, on relève deux noyaux de concentration : un premier noyau, situé autour de la rue Duluth et un second, au nord de l'avenue du Mont-Royal et au sud de la rue Villeneuve.

La raison qui a guidé notre choix pour cette étude vers le quartier Saint-Louis plutôt que le Mile-End repose sur le fait qu'il illustre mieux le parcours historique de l'installation des portugais. Selon l'étude de C. Terxeira, le parcours s'est faite à partir du faubourg Saint-Laurent, au sud de la rue Sherbrooke pour monter vers le nord, au-dessus de la côte, puis plus au nord encore, au-dessus de l'avenue du Mont-Royal,(Terxeira, 1986). Il faut bien comprendre ici que cette démarcation cartographique du périmètre géographique ne sert qu'à visualiser la concentration des lusophones dans l'espace urbain. Car, prise de façon trop restrictive, cette démarche peut porter un biais d'interprétation sur la réalité sociale montréalaise. Soulignons bien que le quartier portugais n'est pas une enclave, ni un ghetto. En effet, l'analyse des statistiques montre que, d'un point de vue social, le quartier est mixte, ethniquement et socio-économiquement. En effet, même si la concentration de lusophones est forte, aujourd'hui la population est de diverses origines. L'annexe 2 donne un portrait socio-économique précis des secteurs de recensement étudiés.

L'analyse de la trame urbaine démontre que le quartier est facilement accessible et qu'il est en continuité avec les autres parties de la ville. D'une part, le quartier est relié au centre-ville par les grandes artères nord-sud de l'avenue du Parc et la rue Saint-Denis. Le quartier est aussi traversé par des artères à sens unique toutes aussi importantes : le boulevard Saint-Laurent vers le nord et reliant les deux rives de l'île, et son pendant, la rue Saint-Urbain vers le sud. D'autre part, les rues transversales est-ouest, de circulation secondaire comme l'avenue des Pins, la rue Rachel et l'avenue Mont-Royal assurent les liens entre les quartiers,(Fig. 5).



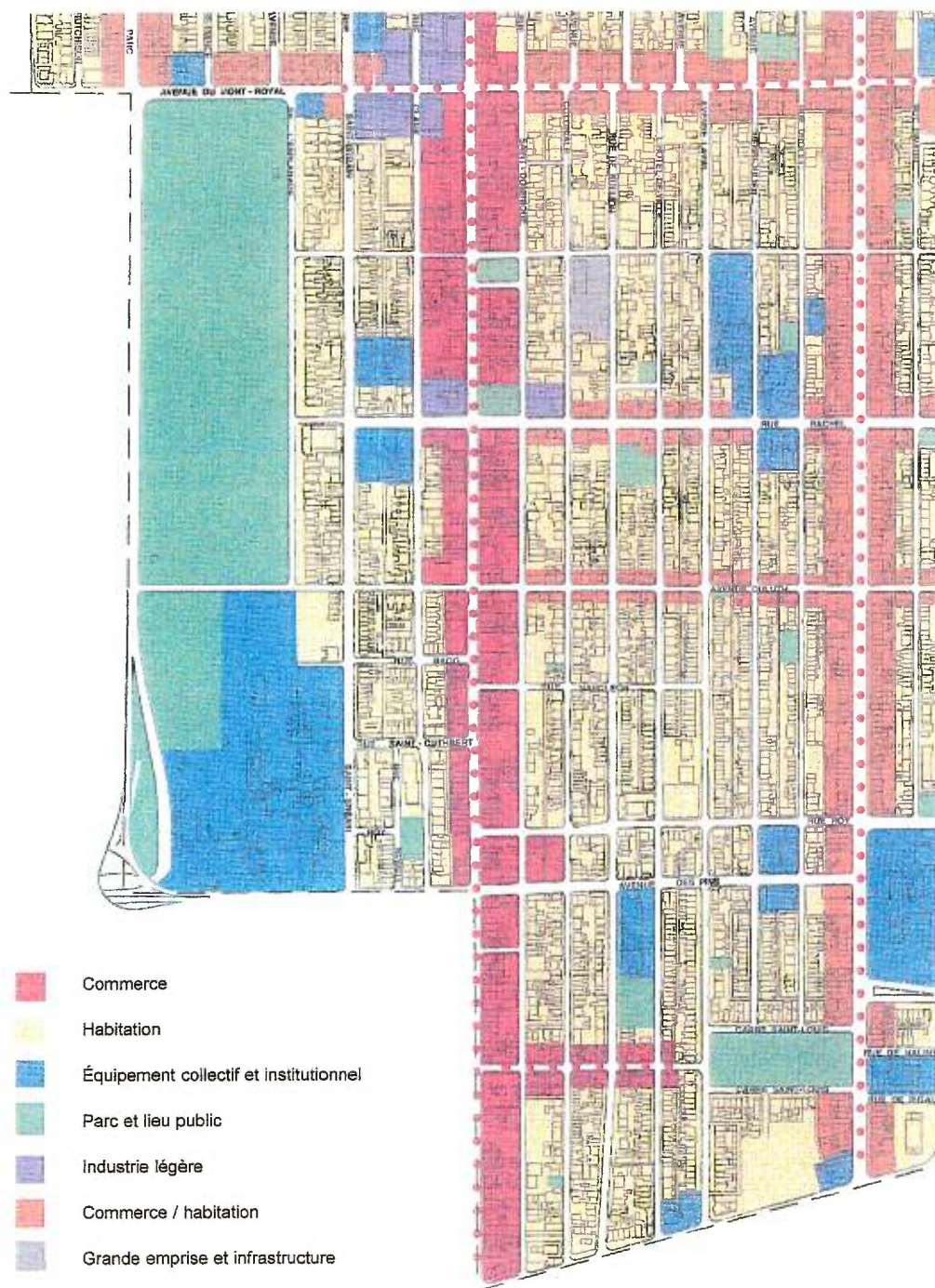
L'analyse de la carte d'affectation du sol et une simple observation du terrain montrent que les activités urbaines sont diversifiées, (Fig. 6). Bien que le quartier comporte une grande portion résidentielle, celle-ci est desservie par différents types de commerces au détail.

Le boulevard Saint-Laurent, au caractère commercial spécifique, mérite une attention particulière que nous aborderons au chapitre de l'appropriation. Cependant, les commerces de quartier se retrouvent autant sur le boulevard Saint-Laurent que sur les rues transversales comme Duluth, Rachel ainsi que les avenues des Pins et du Mont-Royal.

Deux nœuds d'activités d'industries légères ponctuent le quartier : le premier, au nord, à l'intersection de l'avenue du Mont-Royal et de la rue Clark; le second, autour du parc des Amériques au coin du boulevard Saint-Laurent et de la rue Rachel. C'est sur cette dernière que les principales institutions du quartier sont établies. On y retrouve le centre communautaire et l'église Santa Cruz sur la tête d'îlot entre les rues Clark et Saint-Urbain, et plus à l'est, l'église Saint-Jean Baptiste et deux écoles. À proximité, on retrouve le centre Jeunesse au Soleil, sur la rue Saint-Urbain. Un deuxième pôle institutionnel plus important est formé par l'hôpital Hôtel-Dieu sur l'avenue des Pins. Cette dernière est bordée par trois autres écoles, (Fig. 6).

Les habitants du quartier ont accès à de nombreux parcs dits "de poche" (*pocket parks*). Cependant, c'est le parc Jeanne-Mance, avec ses activités sportives et ses zones de pique-nique, qui offre à l'ensemble de la population du quartier un espace vert d'envergure. Finalement on doit signaler la proximité du parc du Mont-Royal comme espace vert récréatif à l'échelle métropolitaine, (Fig. 6).





Source : Ville de Montréal, 1990.

Figure no. : 6 : Plan d'affectation du sol du quartier Saint-Louis.

Pour la suite de l'analyse, il faut demeurer conscient que la cartographie du quartier portugais par l'indice de la langue parlée à la maison ne représente pas seule la réalité du quartier. Nous avons superposé à cette cartographie les résultats d'enquête d'une première recherche effectuée à partir de la méthode de K. Lynch. Notre enquête avait pour but de faire dessiner l'image du quartier aux usagers du parc du Portugal, espace public situé au centre des deux noyaux de concentration de lusophones observés. Deux dessins sur trois tracent les limites du quartier à l'avenue des Pins ou Prince-Arthur au sud, l'avenue du Mont-Royal au nord, la rue Saint-Denis à l'est et le Mont-Royal avec l'avenue du Parc à l'ouest. On remarquera que ces limites sont claires, sauf pour celle au sud, où la vie de quartier est compromise par les activités des bars, cinémas et restaurants du boulevard Saint-Laurent<sup>18</sup>.

### **3.4. La méthode d'enquête**

#### *3.4.1. Les récits de vie*

Le premier facteur présidant à la formation d'un quartier, mis de l'avant par G. Lavigne, s'appuie sur la théorie de la forme urbaine de Ritchot qui explique les vagues successives de formation des banlieues par le désir universel et individuel d'avoir sa propre maison, (Lavigne 1987, Ritchot, 1979). Compte tenu de la précarité économique de l'immigrant portugais de la première génération et comme ce désir ne peut pas toujours s'assouvir sans l'aide d'autrui, Lavigne explique l'importance du parrainage d'une petite bourgeoisie de la communauté comme deuxième facteur de formation du quartier; la politique d'immigration étant le premier facteur. Son analyse est faite à partir de plusieurs types d'appropriations foncières et met en relief le contrôle de cette petite bourgeoisie sur la mobilité des compatriotes.

Toutefois, Lavigne n'insiste pas sur les éléments de la transformation du quartier en

---

<sup>18</sup> En effet, le boulevard Saint-Laurent entre la rue Sherbrooke et l'Avenue des Pins est le lieu d'une mutation récente. Les petits commerces de quartier sont remplacés petit à petit depuis la fin des années quatre-vingt par des restaurants et de boîtes de nuits. Les journaux relatent que ce tronçon du Boulevard porte nuisance à la vie de quartier.

relation avec les valeurs culturelles propres aux Portugais qui expliqueraient le façonnage de l'espace urbain en quartier ethnique. La cohésion sociale et la création d'un réseau informel basé sur l'origine ethnique, qui sont à la base de la formation du quartier, sont occultées par sa thèse du contrôle de la mobilité par la bourgeoisie en place. La part importante de l'habileté de la communauté portugaise à façonner le paysage et à s'adapter au milieu, n'est pas non plus explicitée. L'explication donnée par Lavigne à propos de la forme urbaine reste toujours valable mais incomplète. Si nous y faisons référence, c'est parce que nous tenterons d'ajouter à la démonstration de l'appropriation de l'espace urbain, la part importante de la perception de la forme de la ville donnant lieu ou non à une pratique vernaculaire de l'espace urbain.

Comme notre premier objectif est de comprendre les pratiques vernaculaires de la communauté portugaise et leurs significations par rapport à l'espace urbain, la méthode de recherche suit directement l'objet recherché. Nous avons choisi de procéder par des entrevues semi-dirigées en insistant sur la liberté de la personne interrogée de répondre à son rythme et même de diverger du questionnaire. Nous nous sommes basée sur la méthode ethnographique du récit de vie utilisée par l'équipe de M. De Certeau pour ses recherches sur les quartiers de Lyon, (De Certeau, Giard, 1994).

En nous inspirant de cette étude, nous avons travaillé les relations entre la maison et le quartier, l'espace privé et l'espace public<sup>19</sup>. Nous avons organisé les entrevues semi-dirigées et nos observations en fonction des espaces privés, publics et limitrophes, dont le statut diffère selon l'activité et la signification, (Annexe 2). Pour chacun de ces niveaux d'appropriation, nous avons retenu, dans un premier temps, les variables reliées aux caractéristiques du milieu. Pour ce faire, nous avons questionné l'impact des types et de la morphologie du tissu urbain sur la perception des interlocuteurs. En second temps, nous avons retenu les variables socioculturelles reliées à la communauté portugaise. Pour ce faire, nous avons questionné l'impact des éléments culturels sur la perception, le façonnage et l'usage de l'espace urbain, (Annexe 2).

---

<sup>19</sup> Comme l'auteur le mentionne, il s'agit de travailler, «*le lien qui rattache l'espace privé à l'espace public : conditions de possibilité de la vie quotidienne dans l'espace urbain*», (De Certeau, 1994 :16).

### 3.4.2. L'échantillonnage

L'échantillonnage ne s'est pas fait par sélection représentative des statistiques du quartier (annexe :1). Par trop générales, celles-ci ne représentent qu'en partie la réalité vécue du quartier. De la même manière qu'H. Gans pour sa recherche dans le quartier italien du West-End de Boston, nous avons procédé par la méthode de boule de neige<sup>20</sup> (Gans, 1964). Ceci suppose que certains informateurs, (M.M.Moura, M.F.Valdes, le Révérent Père de l'église Santa-Cruz), désignent des personnes selon les critères que nous énonçons plus bas.

Il faut souligner qu'une grande part de participation-action dans le quartier (magasinage, cafés, fêtes, messes) nous a aussi dirigée vers des personnes de types différents. Comme B. Malinowski l'a si bien indiqué à propos de la recherche ethnographique, un attachement affectif avec les gens du quartier et leur vécu a commencé à envahir notre recherche, (Malinowski, 1963). Cependant, le recul nécessaire préconisé par l'ethnographe a été observé, puisque durant l'étude, nous n'habitons pas le quartier<sup>21</sup>. Il faut aussi souligner que l'enquête s'est faite en portugais, d'où la facilité avec laquelle ont répondu les personnes interrogées.

L'échantillonnage s'est fait avec vingt-quatre personnes. Comme premier critère de sélection, nous avons tenté rencontrer autant d'hommes (14) que de femmes (10). Car, à la lumière des études faites sur le quartier de Lyon par l'équipe de M. De Certeau, il s'est avéré que le vécu quotidien du quartier est en étroite relation avec la structure familiale et la vie privée dans la maison, le quartier étant vécu comme une extension de

---

<sup>20</sup> Au début de la recherche, nous présentions une lettre de référence de l'université de Montréal précisant les termes du projet d'étude. Mais bien vite, nous nous sommes rendue compte que cette manière de faire n'était bonne qu'au début. Après les premières semaines d'observations, les habitués du quartier nous reconnaissaient et nous suggéraient de prendre un café, de continuer la discussion de façon informelle, nous faisant découvrir ainsi d'autres points significatifs de l'usage vernaculaire de l'espace du quartier. Nous avons même participé à des événements à part entière, sans être reconnue comme chercheur. Nous avons adopté tour à tour les trois types d'attitudes préconisées par Herbert Gans, augmentant favorablement les conditions de travail, (Gans, 1964).

<sup>21</sup> À ce sujet, il faut préciser que nous avons déjà une bonne connaissance du quartier pour y avoir habité cinq ans, avant d'entreprendre l'étude.

l'espace privé<sup>22</sup> (De Certeau, Giard, 1994).

Comme deuxième critère, nous avons pris soin de demander si la personne demeurait dans le quartier, (13 personnes habitaient le quartier au moment de l'enquête). Aussi nous n'avons pas exclu les personnes qui habitent en dehors du quartier que si elles y ont déjà demeuré. Car celles-ci maintiennent encore des liens étroits avec leur quartier d'origine, soit par leur lieu de travail ou parce qu'elles fréquentent le quartier quotidiennement.

Un troisième critère important pour les répondants choisis était leur génération. À ce sujet, à la différence de la coutume dans la communauté portugaise, nous nous référons à la génération non pas en terme de vague d'immigration<sup>23</sup> mais en terme de génération biologique<sup>24</sup>. Nous assumions alors, au début de l'enquête, que la mémoire de "l'autre pays" dans l'appréhension du quartier est différente, selon les générations. En effet, comme l'exprime J.L. Ferrier en citant Greimas au sujet de la perception du lieu par l'habitant, « un lieu quelconque ne peut être saisi qu'en le fixant par rapport à un lieu autre », (Ferrier, 1979 : 12).

Un quatrième critère a impliqué la recherche d'une diversité dans les niveaux d'éducation des répondants. Sur les vingt-quatre personnes interrogées, deux personnes de la première génération détiennent un diplôme universitaire et neuf personnes de la première génération détiennent un diplôme au niveau collégial. Huit

---

<sup>22</sup> Nous nous référons particulièrement à la discussion de Luce Giard sur *faire la cuisine* qui révèle que cette activité est purement féminine, (De Certeau et Giard, 1994). Au même titre que l'auteur, nous ne voulons pas exercer un préjugé sur le rôle féminin dans la famille, surtout qu'aujourd'hui nous assistons à un grand remaniement de ces rôles. Cependant, des études américaines sur le rôle de la femme par rapport à son environnement ont montré que l'appréhension du monde chez la femme se fait à partir de l'aire privée. Tandis que pour l'homme, elle se fait à partir de l'aire publique. La *micro perspective*, de l'une, et la *macro perspective*, de l'autre, conditionnent le contrôle des différentes échelles de proxémie et en orientent les pratiques, (Peterson, Wekerle, Morley, 1980).

<sup>23</sup> Il n'y a pas de date officielle de la première vague d'immigration des Portugais. Mais on se réfère à juin 1953, comme la première date d'arrivée des *pionniers* ; aussi c'est en 1953 que le gouvernement canadien a commencé le recrutement des hommes aux Açores, (Fernandez, 1977).

<sup>24</sup> C'est dire que nous faisons la différence entre une personne née au Portugal, ayant pris la décision d'immigrer ici, et ses enfants nés au Portugal ayant suivi leurs parents ici. La famille fait partie de la première vague d'immigration, mais elle contient deux générations différentes. La troisième génération est constituée d'enfants et de jeunes adultes qui sont nés ici.

personnes de la première génération ne sont pas diplômées. Une personne de la deuxième génération ne détient aucun diplôme tandis que deux personnes de la deuxième génération détiennent un diplôme universitaire. Les deux personnes appartenant à la troisième génération sont encore aux études collégiales.

Nous avons jugé qu'en ce qui concerne la sélection des maisons pour l'analyse de l'appropriation dans l'espace privé, celle-ci ne pouvait pas se faire au préalable à partir d'un choix systématique d'îlots et de maisons. Car nous avons jugé que le porte à porte que cette méthode impliquait, ne pouvait pas permettre la collaboration nécessaire du propriétaire pour nous laisser rentrer dans sa maison. La méthode choisie, par boule de neige, nous introduisait donc avec beaucoup plus de confiance dans les maisons. La grille urbaine de l'aire d'étude indique les parcelles étudiées, (Fig. 5).

#### **4. CHAPITRE III : ANALYSE DE L'ÉTAT EXISTANT**

Au chapitre précédant, nous avons présenté le cadre théorique et l'approche méthodologique de l'analyse d'un milieu vernaculaire. Lors de la justification de notre étude de cas, nous avons mentionné que nous rentrerons en détail dans la description historique et typomorphologique du cadre urbain du quartier choisi. C'est ce que nous prétendons faire maintenant, avant d'exposer les résultats de notre enquête auprès de la communauté portugaise.

Comme nous avons vu, au chapitre précédant, que la ville se développe de façon dynamique en fonction des valeurs et des forces agissantes sur l'espace. Pour illustrer ceci, dans un premier temps, nous donnerons une description du cadre historique, c'est-à-dire de la politique de rénovation urbaine en rapport avec le quartier Saint-Louis, à l'époque de l'installation de la communauté portugaise. Dans un deuxième temps, nous ferons part du cadre typomorphologique du quartier Saint-Louis.

##### ***4.1. Cadre historique de l'appropriation du quartier par les portugais***

###### ***4.1.1. L'après-guerre et la rénovation urbaine (1950-1973)***

De manière plus générale, depuis la dernière grande vague d'urbanisation du début du 20<sup>ème</sup>. siècle, le tissu urbain de Montréal est resté intact. En effet, la carte de la ville de 1949 montre un tissu bien serré, contenant tous ses quartiers, notamment ce qui reste des ravages de l'incendie qui toucha les anciens faubourgs Saint-Laurent, Sainte-Marie et des Récollets. Mais ceci ne sera pas le cas, quelques années plus tard, lorsque les grands bouleversements sociaux et économiques marqueront le centre-ville de cicatrices et de vides encore visibles aujourd'hui. Quatre facteurs ont contribué à cette transformation : la destruction du tissu urbain pour l'implantation de logements bon marchés en grande quantité, la naissance du centre-ville, la construction des voies rapides et la naissance de nouvelles banlieues en troisième couronne (Rumilly, 1974).

Deux volets contradictoires au débat sur la modernisation du logement prennent place dans les années cinquante. D'une part, le rôle de la Ville et des instances publiques dans la construction de logements à loyer modique qui, selon Michel Barcelo, n'était nulle autre chose qu'un projet répondant au nettoyage des taudis. En effet, l'Acte national de l'habitation du Canada stipulait que la destruction des taudis devait être suivie par la construction de logements, pour le maintien sur place de la population<sup>25</sup>.

D'autre part, dans les efforts de l'administration Drapeau d'étendre le Centre des affaires vers l'est, la politique favorisait plutôt le déplacement de la population en périphérie du centre :

The commercial trust which is going on the Sherbrooke street tends to stretch to the East, in a most natural way. The area between Saint-Denis and Papineau would form a good commercial centre, but this would be spoiled by the area which would be kept for housing (Drapeau, cité par Barcelo, 1988).

Or, simultanément, le mouvement d'expansion de la ville vers les banlieues dortoirs exprime la division des activités résidentielles et de travail. En effet, l'expansion urbaine s'opère par des investissements publics et privés dans les villes champignons qui ne cessent de grandir sur la Rive Sud et vers le nord, sur des anciens lieux de villégiature, de part et d'autre des cœurs de village, (Rumilly, 1974).

Au début des années cinquante, la Commission de transport de Montréal remplace les tramways par des autobus. La métropole est aux prises avec des problèmes de circulation et de transport en commun. On fait pression pour la construction du métro.

---

<sup>25</sup> Le débat qui entoure les Habitations Jeanne-Mance, premier projet de rénovation urbaine dans l'optique de nettoyage des taudis, sous le premier mandat du maire Drapeau (1954-57), «illustre l'émergence des politiques futures du maire Drapeau après sa réélection en octobre 1960», (Barcelo, 1988).



Plusieurs idées sont émises pour améliorer la circulation : l'élargissement des rues Dorchester et Sherbrooke favorisant le transit des voitures d'est en ouest; la construction d'un tunnel sur la rue Berri facilitant le transit du centre vers les quartiers au nord. La construction du métropolitain et d'une autoroute sont étudiées. L'idée de la construction d'une voie suspendue émerge. Il s'agit de séparer les voies de circulation en hauteur sur la rue Dorchester. Ceci prendra réellement forme avec la construction du Métropolitain dans le nord de la ville et avec les autoroutes Ville-Marie et Décarie.

Dans l'optique de modernisation du centre des affaires, on assiste au début des années 60, à la construction de la Place-Ville-Marie,(1958-62) et l'agrandissement de la Gare Centrale. La Ville se rallie aux intérêts des promoteurs du secteur privé et du Canadien National pour le plan d'un complexe commercial et de bureaux qui deviendra le paradigme architectural de la modernité montréalaise<sup>26</sup>. En effet, le complexe de la Place-Ville-Marie a agi comme pôle d'attraction à la construction des gratte-ciel du nouveau centre-ville formant, avec la montagne Mont-Royal, le profil du Montréal d'aujourd'hui<sup>27</sup>.

Dans l'optique du positionnement dans l'espace de la ville du pouvoir canadien français par l'expansion vers l'est du centre des affaires, on a construit la Maison de Radio-Canada, le Complexe Desjardins avec une autre partie de la ville souterraine qui relie la Place-des-Arts, le Complexe Guy-Favreau et le Palais des Congrès. Chacune de ces structures s'est imposée sur le tissu urbain des quartiers centraux et illustre la politique d'expansion du centre vers l'est.

---

<sup>26</sup> D'après Marsan, la Place-Ville-Marie est le premier projet à rompre avec la façon traditionnelle de s'implanter à Montréal : «un terrain une fonction dominante, comme on peut l'observer dans la rue Saint-Jacques [...]» (Marsan, 1994 : 341). La nouvelle conception étant «la variété et l'imbrication des fonctions dans un même complexe [où] se trouvent concentrés sous une même enveloppe des activités de bureau, de service, de commerce au détail, d'hôtellerie, de culture, de loisir, etc.» (Marsan, 1994 : 342). Ce complexe, véritable ville dans la ville, répond à certains des préceptes de l'architecture internationale : la ségrégation des voies de circulation sur le plan vertical, l'implantation de la tour sur un socle au milieu de l'îlot ne continuant pas la rue traditionnelle. Ceci est renforcé par la standardisation des procédés de construction, la répétition et l'absence d'ornementation de la paroi extérieure qui contribuent, non sans élégance, à l'affirmation d'une ère moderne.

<sup>27</sup> Dans le même objectif de modernisation, d'autres tours et complexes ont vu le jour : la Tour de la Bourse, la Place Bonaventure, Alexis Nihon, Westmount Square.

Pour illustrer par un autre projet la vision progressiste de la Ville, prenons comme exemple le projet d'habitations Cité Concordia construit au début des années soixante-dix dans le secteur Milton-Parc. Ce complexe d'habitations, dont les tours sont reliées par une galerie souterraine, est implanté sur le terrain où se trouvaient 255 habitations et de 20 commerces, (Marsan, 1994, Krohn et Fleming, 1977). Le tissu urbain de ce quartier limitrophe au boulevard Saint-Laurent et au quartier Saint-Louis, est formé de duplex et triplex en rangée, bien construits, aux façades de pierre grise ainsi que d'immeubles *walk-up* avec petits appartements. À l'époque, le quartier est habité par des familles, des étudiants, des jeunes professionnels et des nouveaux immigrants, bien heureux de trouver là un milieu de vie proche du centre-ville et de l'Université McGill, (Krohn et Fleming, 1977) (Fig.2).

En raison d'un règlement de zonage permissif<sup>28</sup> et d'une politique de taxation basée sur une surévaluation des propriétés<sup>29</sup>, le quartier subit une spéculation qui occasionne un grand roulement dans la location des appartements. Pour la première phase du projet de la Cité, les maisons sont acquises, une à une, par les promoteurs du projet, *Concordia Estate Holdings Ltd.* Une zone plus grande aurait subi le même sort, si ce n'avait été de l'opposition des résidents organisés en Comité de citoyens pour mettre un terme au projet<sup>30</sup>, (Marsan, 1994, Krohn et Fleming, 1977).

Le problème en était un d'ordre social et d'urbanisme : l'expropriation et la spéculation des promoteurs devaient arrêter.

---

<sup>28</sup> R. Krohn fait mention d'un coefficient d'occupation du sol égal à 12, (Krohn et Fleming, 1977 : 106)

<sup>29</sup> R. Krohn fait mention que le prix de vente des propriétés était inférieur au prix d'évaluation entre 1968 et 1971, (Krohn et Fleming, 1977 : 115)

<sup>30</sup> Les 700 logements acquis par les mêmes promoteurs dans le quartier, ont été restitués aux résidents sous forme de coopératives, (Marsan, 1994). Face à l'inaction de la Ville, la spéculation à outrance est dénoncée par le Comité de citoyens qui négocie avec les instances publiques, (Société Canadienne d'Hypothèque et de Logement), pour le rachat et la remise des loyers aux mêmes prix qu'avant.

Or, à l'époque, aucun contrôle existait pour la démolition des édifices, la protection du patrimoine étant restreinte au monument et à son entourage immédiat<sup>31</sup>. Milton-Parc constitue un précédent qui amorce, en quelque sorte, un changement dans la politique urbaine. Il faudra attendre un certain renouveau, avec la Révolution tranquille, pour que les instances publiques remettent en question le problème du délabrement des petites propriétés considérées comme un *mal sérieux*, (Régner, 1972).<sup>32</sup>

#### 4.1.2. Effet de la Révolution tranquille et éveil de l'identité culturelle par le patrimoine (1973-1990)

Au début des années soixante-dix naît, au Québec, ce que M. Barcelo appelle les *années de réappropriation*, (Barcelo, 1988) ou ce que J.C. Marsan appelle une période de *rétrospection et de transition*, (Marsan, 1990). La mentalité de cette époque, qui s'oppose à l'idéologie progressiste des années précédentes, se traduit par le retour à des valeurs auparavant délaissées : l'intérêt pour les quartiers centraux, la redécouverte de la ville traditionnelle, la prise de conscience de la nécessité d'un équilibre écologique et social au niveau local, (Marsan, 1994). Depuis les années soixante, le Québec vit ce qui est appelé la *révolution tranquille*; la quête de l'identité et des valeurs sociales constituent un mouvement collectif. Très vite on réalise les coûts sociaux et humains imputables à la rénovation urbaine :

Rapidement l'enthousiasme a cédé la place au ressentiment : le coût humain de ces nouveaux modèles, démolitions — déplacements forcés, perte de services, destruction de symboles familiers, changements dans le style de vie et autres agressions multiples — apparu trop élevé pour les avantages qu'on pouvait en escompter. La résistance organisée conjointement par les comités de citoyens et des organismes tels "Espaces verts", "Sauvons Montréal" et "Héritage Montréal," les luttes urbaines des années soixante-dix et la réappropriation des milieux sont à cet égard éloquentes, (Marsan, 1990).

<sup>31</sup> Une partie du quartier Saint-Louis sera désignée comme secteur significatif au règlement d'urbanisme de la Ville de Montréal qu'en 1998.

<sup>32</sup> Propos de M. Ansel, chargé de planification à la Ville de Montréal, recueillis par le cinéaste M. Régner en 1972.

J. C. Marsan attribue ce retournement de situation au ralentissement économique et démographique des années soixante-dix. L'incertitude aurait occasionné, à Montréal, comme dans bien des villes, un repli sur les valeurs du passé, notamment un retour vers l'héritage patrimonial architectural. Le débat est difficile, mais on peut dire que le repli sur le patrimoine a fait naître un engouement pour l'architecture rurale canadienne française.

Plus tard, l'architecture victorienne traditionnelle<sup>33</sup> est reconnue pour ce qu'elle représente comme production architecturale urbaine. Des intellectuels approfondissent les études sur la genèse des tissus urbains et sur l'origine identitaire des typologies vernaculaires dont l'habitat traditionnel caractérisé par le triplex et le duplex montréalais<sup>34</sup>. Par exemple, M. Charney qualifie ce renouveau en écrivant :

Si l'on veut retracer l'évolution d'une authentique architecture moderne au Québec au cours de la seconde partie du siècle et de la première moitié du 20e siècle, c'est dans les rues qu'il faut la chercher, (Charney, 1971 : 23).

Ce regain d'intérêt se manifeste par différentes pratiques de rénovation et de recyclage initiées à cette époque. La solution de rechange à la *rénovation urbaine* se retrouve dans la conservation, non plus de l'unique patrimoine architectural monumental, mais également du patrimoine vernaculaire et du tissu urbain et social dans son ensemble.

L'élargissement de la notion de *patrimoine*, qui touche aussi bien les édifices industriels que la production vernaculaire, incitera la Ville de Montréal à considérer les quartiers comme des *milieux de vie* à conserver tout en favorisant le développement, « comme si le patrimoine immobilier semblait vouloir se confondre avec l'urbanité et l'urbanisme », (Marsan, 1994 : 391). En effet, la mise en pratique de ces intentions, tel que le montrent le Plan d'urbanisme et ses documents préparatoires de 1994, misera sur la revitalisation des milieux plutôt que sur la simple conservation architecturale monumentale, (Ville de

---

<sup>33</sup> 1973, année de la démolition de la maison Van Horne, construite en 1889, est une année charnière dans le mouvement de conservation du patrimoine : « si la démolition de la maison Van Horne suscita un tel mouvement d'indignation, c'est surtout parce qu'elle fit prendre conscience aux citoyens que l'élégance traditionnelle du bâti montréalais pouvait être en tout temps la proie des convoitises de n'importe quel promoteur », (Marsan, 1994 : 385)

<sup>34</sup> En 1971, M. Charney précise en écrivant : « l'idée exprimée ici est que l'on retrouve la source de l'architecture contemporaine au Québec dans l'architecture populaire et la façon de bâtir qui a défini des rapports entre les gens et la forme de leur milieu construit », (Charney, 1971 : 17).

Montréal, 1981, 1990, 1992).

C'est donc dans une période de transition des mentalités propres à la pratique urbanistique que le quartier portugais s'est façonné au début des années cinquante et que les Portugais ont réussi à revitaliser le quartier de façon autonome. Les auteurs consultés s'accordent pour affirmer que l'appropriation en ce lieu et par cette communauté est en partie due à la conjoncture sociale et culturelle de l'époque.

En effet, G. Lavigne fait valoir le phénomène cyclique de la dynamique urbaine de dévalorisation qui occasionne la baisse des prix, (Lavigne, 1987). Alors que R. Krohn montre que le quartier Saint-Louis, *désormais dans l'orbite du centre-ville* (Marsan, 1994 : 393), était sous la pression de la spéculation, tout autant que Milton-Parc, (Krohn et Fleming, 1977).

Les Portugais sont attirés par les mêmes avantages que les autres immigrants venus auparavant : y "faire" à leur maison. En effet, G. Lavigne fait valoir le remplacement d'une ethnie par une autre qui aspire à l'insertion alors que la première aspire alors à la modernité et à l'assimilation traduite par le désir de la villa en banlieue, (Lavigne, 1987).

Le tableau suivant résume l'historique de l'installation de la communauté portugaise dans le quartier en comparaison avec la politique d'urbanisme de la Ville de Montréal.

Actions jalonnant la politique urbaine de Montréal	Étapes de l'installation de la communauté portugaise
1950-1960 - Remaniements économiques d'après-guerre. Débats sur les politiques de modernisation.	1954 1956 - Recrutement des travailleurs portugais et des Açores et continent. Dispersement dans la province.
Projet Jeanne-Mance	1956 - Début de l'immigration massive des Portugais et du rassemblement en communauté dans le quartier du faubourg Saint-Laurent.
1960-1971 - Rénovation urbaine et extension du Centre Ville. Destruction du faubourg Saint-Laurent avec l'implantation de l'autoroute Ville-Marie.	1960 1971 - Déplacement et extension du quartier portugais en haut de la côte de Sherbrooke dans les quartiers Saint-Jean Baptiste et Saint-Louis. Achat et récupération des maisons et des commerces aux propriétaires désireux de quitter le quartier pour la banlieue.
1971-90 - Les années de ré appropriation des quartiers centraux par la population.	1971-1990 - Exode des Portugais vers les banlieues et vers les quartiers Nord de la Ville.
1971 - Destruction de la Maison VanHorne, et lutte pour le droit d'habiter la ville.	1974 La Révolution des Œillets au Portugal début de la baisse de l'immigration portugaise.
1984 - Politique contre la discrimination raciale (Ville de Montréal, 1984)	
1985 - Prix de <i>Sauvons Montréal</i> pour la communauté portugaise	1985 Construction de l'église Santa-Cruz par la communauté portugaise.
1987 - Réaménagement du parc du Portugal	
1988 - Politique de développement culturel de Montréal, (Ville de Montréal, 1988)	

Tableau no.I: Récapitulatif de l'analyse historique comparée.

## **4.2. Cadre typomorphologique du quartier avant l'insertion de la communauté portugaise**

L'analyse typomorphologique démontre que le tissu urbain n'est pas uniforme. En effet, les marques de chaque époque du développement de la ville ont persisté jusqu'à aujourd'hui. La typologie parle d'elle-même et la lecture des cartes confirme que le quartier s'est formé en quatre temps : il a tout d'abord été un village, une extension de faubourg, un faubourg-paroisse annexé à la ville grandissante, pour devenir un quartier central d'une ville moderne.

### *4.2.1. Le village 1792-1845*

Le village de Saint-Jean-Baptiste figurait à la limite de la ville, qui s'arrêtait en 1792 à la rue Duluth, parmi d'autres villages le long de l'axe de croissance du chemin St-Laurent qui traversait l'île du bourg jusqu'au Sault aux Récollets sur la rivière des Prairies, (Fig.7,8 ).

Le paysage de campagne était alors formé de longues bandes de terres nord-sud, appartenant entre autres aux Hospitalières de Saint-Joseph, qui fonderont le futur Hôpital Hôtel-Dieu. Cette division du territoire est héritée des seigneuries qui structuraient l'espace de l'île de Montréal en côtes et rangs, (Marsan, 1994, Knight, 1995). Ça et là, dispersées, les maisons de campagne d'un étage, au toit en pente avec lucarnes, sont encore visibles dans le tissu urbain du quartier.

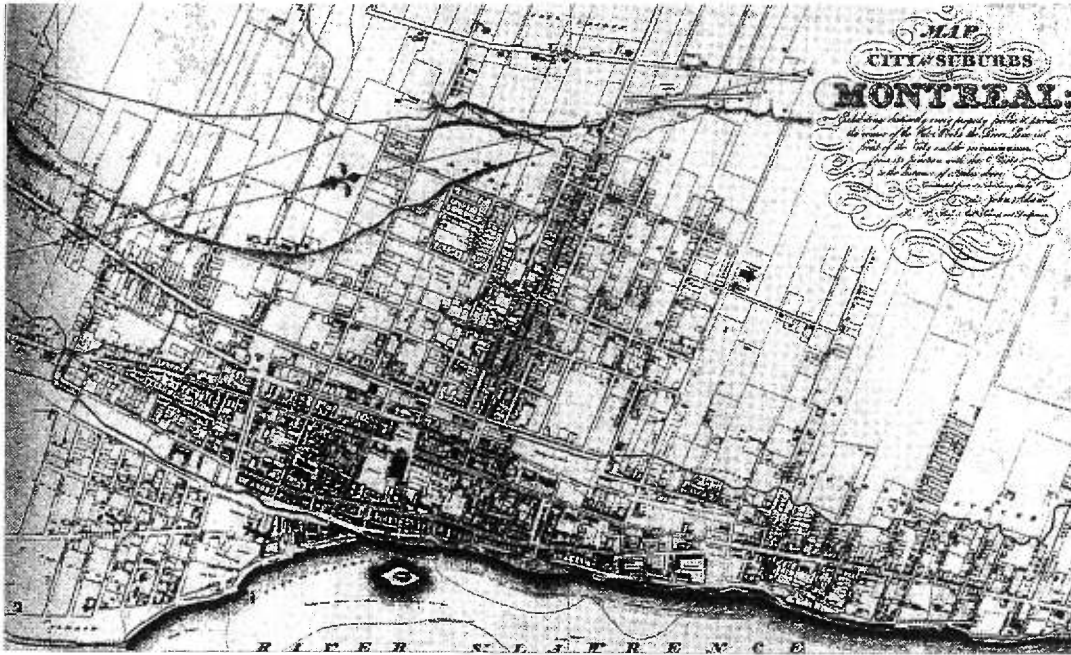


Figure no. 7: Plan de ville de Montréal et ses faubourgs, dessiné par J. Adams 1825, Source : Marsan, 1994.



Figure no. 8: Détail d'une carte de l'île de Montréal établie par J. Rielle en 1890, Source: Marsan, 1994.

#### 4.2.2. Le faubourg 1845-1860

Au milieu du 19<sup>ème</sup>. siècle, les grandes lignes du développement de la banlieue francophone de Montréal seront tracées par des *fronts d'urbanisation* (Ritchot, 1979) de la bourgeoisie cherchant, vers la haute terrasse de Sherbrooke, l'air pur et la verdure. Le village de Saint-Jean-Baptiste se densifie<sup>35</sup> avec l'expansion du faubourg Saint-Laurent vers le nord et le noyau du village se dote d'un marché au coin des rues Rachel et Saint-Dominique et du boulevard Saint-Laurent. En 1845, la terre de Courville est lotie pour y tracer les rues Coloniale, De Bullion et Hôtel-de-Ville, (Knight, 1995, Benoît et Gratton, 1991). Les îlots allongés avec ruelles sont dessinés en fonction d'une nouvelle typologie, le duplex et le triplex où vont s'installer les artisans et les ouvriers qui viennent habiter le faubourg, (Fig. 8, 9). La Ville installe un réservoir d'eau à l'actuel emplacement du carré Saint-Louis, pour alimenter le faubourg Saint-Laurent en bas de la côte à Baron. Avec une lecture attentive, certaines caractéristiques du faubourg persistent encore aujourd'hui, que ce soit par l'existence du bâti ou la permanence des tracés et leur importance dans la hiérarchie de la trame urbaine<sup>36</sup>.

---

<sup>35</sup> R. Legault donne une explication du processus d'appropriation de l'espace par *fragments* dont nous voyons encore les traces aujourd'hui. Cette prise de position dans l'espace se traduit aujourd'hui par une lecture différente des typologies. On retrouve effectivement des maisons plus cossues aux façades de pierre et décorées dans le style victorien. Parfois même, de véritables petits châteaux se juxtaposent se faisant compétition dans un chargement de décor extravagant. La rue Laval, les rues entourant le carré Saint-Louis, la rue de l'Esplanade devant le parc Jeanne-Mance, en sont des exemples dans notre aire d'étude. Une tentative plus modeste se retrouve autour du parc Vallier (l'actuel parc du Portugal).

<sup>36</sup> La structure du faubourg est caractérisée par la dualité continuité/discontinuité de l'imbrication de l'espace urbain à l'espace rural qui paraît anarchique mais qui possède une structure : «le faubourg naît d'un axe principal de circulation qui devient son ossature et sur lequel nous trouvons toujours des éléments urbains avec des transformations morphologiques plus rapides, tandis que les rues secondaires renferment des éléments ruraux étant donné leur éloignement des influences urbaines qui s'exercent sur les axes structurants. Tout l'agencement interne du faubourg repose sur le rapport entre les rues secondaires et les axes structurants», (Bourque, 1991).



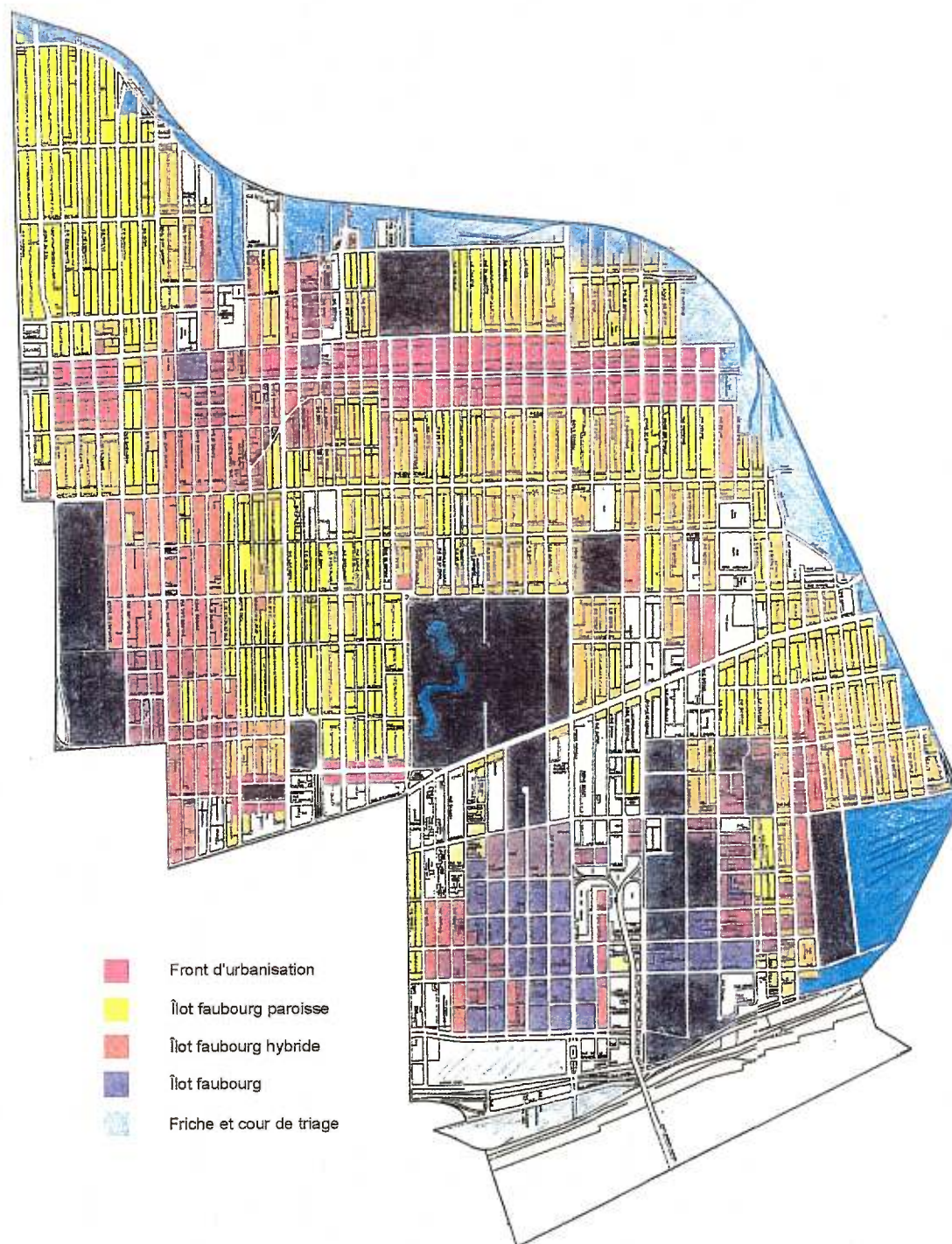


Figure no.9 : Carte typomorphologique de l'arrondissement Plateau Mont-Royal / Centre-Sud.

#### 4.2.3. *Le faubourg-paroisse, 1872-1910*

Au début du siècle, le faubourg de Saint-Jean-Baptiste s'urbanise rapidement et l'église paroissiale est construite, (Marsan, 1994). Les triplex et les duplex sont construits de façon à remplir le tissu urbain. La typologie est idéale pour recevoir les familles propriétaires qui louent les logements situés aux étages supérieurs à la classe laborieuse venue travailler en ville<sup>37</sup>, (Ritchot, 1979).

En 1907, la ville englobe le faubourg en poussant sa limite au chemin de la Tannerie, (l'actuelle avenue du Mont-Royal). C'est l'époque de l'exode rural et du début des vagues d'immigration. En effet, depuis la fin du siècle dernier, la paroisse reçoit des immigrants juifs, allemands et polonais qui s'installent et opèrent des petits commerces et des fabriques un peu plus au nord, autour du boulevard Saint-Laurent, (Gubbay, 1989, Benoît et Gratton, 1991). Le faubourg Saint-Jean-Baptiste se densifie à grande allure et le quartier Saint-Louis, tel que nous le connaissons aujourd'hui, est déjà pratiquement complété à cette époque.

---

<sup>37</sup> D'après G. Ritchot, ce type d'habitat formait à l'époque une banlieue isomorphe dont le processus d'appropriation se basait sur le système de crédit. Le pavillon surmonté de logements locatifs représente pour la petite bourgeoisie montante à la fois le rêve de la maison isolée et l'accessibilité à ce rêve qu'elle ne peut se payer sans la rente des étages supérieurs (Ritchot, 1979)

#### 4.2.4. *Le quartier de la ville d'aujourd'hui*

Pour l'ensemble, le tissu urbain du quartier est resté intact, mis à part certains bâtiments disparus comme le marché Saint-Jean-Baptiste et la présence de quelques *contreforts*, (Ritchot, 1979), et nouvelles institutions qui ont remplacé le tissu ancien ponctuellement, (Fig. no. 9). En effet, l'analyse typomorphologique montre que l'ensemble du quartier est composé de triplex et duplex datant de l'époque d'expansion de la ville par le faubourg-paroisse. Quelques exemples photographiques représentent l'aspect du quartier, (Fig.10,11,12).

L'effet de la spéculation et du laisser-aller de la Ville de Montréal des années soixante, n'ont touché que la rue Saint-Dominique, sorte de ruelle de service des commerces du boulevard Saint-Laurent. Cependant, à la limite ouest du quartier, l'échangeur Des Pins et l'avenue du Parc forment le cadre d'un paysage où la voiture est prioritaire sur le piéton, formant à cet endroit, une barrière entre la montagne du Mont-Royal et l'arrondissement Centre.



*Figure no. 10 : Rue Laval*



*Figure no. 11 : Rue Clark*



*Figure no. 12 : Rue Henri Julien*

## 5. CHAPITRE IV : L'APPROPRIATION DE L'ESPACE URBAIN PAR LA COMMUNAUTÉ PORTUGAISE

Le chapitre antérieur qui faisait état du contexte politique qui a accompagné l'installation de la communauté portugaise dans le quartier Sain-Louis, rendait compte de la marginalisation historique de la dynamique d'appropriation. Il rendait compte aussi du contexte physique d'inscription de la communauté dans l'espace urbain. Comment la communauté portugaise va-t-elle s'adapter au tissu urbain? A-t-elle des préférences d'habitat? Si oui, quelles-en-sont les significations? Quel rapport avec l'espace public, la communauté entretient-elle? Habiter les lieux signifie-t-il un passage? Dans quelles limites la communauté s'est-elle appropriée le quartier? Sont les questions auxquelles ce chapitre qui constitue la première partie de la portion empirique du mémoire, s'attarde à répondre. Nous rendrons compte des résultats des enquêtes semi-dirigées sur l'appropriation du quartier par la communauté portugaise, comme nous l'avons expliqué au chapitre de la méthodologie, par une classification des espaces selon trois degrés de proxémie : privé, limitrophe et public.

### 5.1. *Appropriation de l'espace privé*

D'un point de vue socio-économique, la typologie du triplex et du duplex caractérise l'expansion de la ville du début du siècle (1872-1910). Si cette typologie a rendu possible l'accès à la propriété avec tout ce que l'idée de la "villa" comporte, le triplex représente également une réponse à l'arrivée massive des ruraux ayant quitté la campagne pour la ville. Comme nous l'avons vu, le triplex permet, d'une part, de loger à loyer une grande masse de travailleurs, tout en répondant, d'autre part, au désir de capitalisation d'une population plus fortunée mais tout aussi captive des acteurs du développement.

Nous avons aussi exposé que le duplex construit autour de 1910, représente les mêmes caractéristiques. Cependant, l'échelle de rentabilisation est différente : plutôt que deux ou parfois quatre logements au-dessus du logement du propriétaire, on retrouve un ou deux logements au plus. L'investissement est plus humble mais, d'un

autre côté, la propriété est plus abordable.

Qu'en est-il de la relation entre la forme de ces typologies et la stratégie familiale d'accès à la propriété chez les Portugais de la première génération?

Comme C. Terxeira l'a expliqué, la maison représente pour les Portugais de la première génération, un besoin avant toute autre chose, une priorité de la stratégie familiale (Terxeira, 1986). Plusieurs personnes interrogées nous ont fait part des sacrifices que cet achat représentait à l'époque :

Toute la famille travaillait au complet pour ramasser les argents pour payer les dettes au Portugal et après pour acheter la maison. Pour acheter une maison, il fallait avoir un "rendement", c'est pour cela qu'ils achetaient une petite maison avec quatre, cinq appartements. C'était une question de sécurité, par peur de perdre leur travail. Par contre, une maison qui apporte de l'argent pouvait faire vivre sans payer le loyer, (M. F. Valdez).

Les conditions économiques précaires de l'immigrant décrites ci-haut, plus spécialement par rapport à la réalité des personnes des Açores, les ont poussé à capitaliser dans l'achat d'une maison qui devient un élément de sécurité. L'enquête confirme aussi que la location des appartements des étages supérieurs s'est faite prioritairement à des Portugais. G. Lavigne explique d'ailleurs la dynamique entre les premiers venus qui "savent" et les nouveaux arrivés dont la survie repose sur le réseau de la communauté, (Lavigne, 1987).

#### *5.1.1. Perception du type duplex et stratégie familiale*

Les témoignages indiquent qu'il était très difficile, à l'époque, d'obtenir un prêt hypothécaire de la banque. Dans la conjoncture historique et économique dont nous avons parlé au chapitre III<sup>38</sup>, aucune valeur n'était aussi accordée par les assurances à ces maisons considérées trop dangereuses pour le feu. En effet, le prix de l'immeuble était estimé à presque rien et seul le terrain avait une valeur spéculative. Les personnes interrogées affirment que les assurances offraient encore moins de garantie contre le

---

<sup>38</sup> Ces bâtisses, nous l'avons vu, étaient vouées au bélier des démolisseurs pour la renaissance urbaine sur le modèle des Habitations Jeanne-Mance.

feu. De plus, aucune mesure d'aide à la rénovation n'était encore mise en place par les instances publiques de l'époque.

Pour beaucoup d'acquéreurs, les duplex leur ont donc été vendus avec l'aide de leur propre propriétaire, canadiens français et Juifs, se déplaçant vers d'autres parties en développement de la ville. Ces derniers ont agi comme une banque, faisant un prêt hypothécaire aux portugais, initialement locataires chez eux. Pour les propriétaires désireux de s'installer ailleurs et de vendre une propriété en dévaluation, il s'agissait de capter la clientèle portugaise locataire en lui garantissant certaines facilités d'achat. La confiance des premiers envers leurs ex-locataires et l'empressement des seconds au remboursement, confèrent au mouvement un réel phénomène collectif en marge de toute organisation formelle :

La première maison que j'ai achetée, j'ai fait un dépôt au propriétaire, comme si c'était la banque, j'ai payé mes mensualités et l'emprunt en 3 ans,(Mme. Lourdes).

Pour les Portugais, c'était, sans aucun doute là, l'occasion de "faire leur maison" et prendre racine dans le pays d'accueil. Comme l'explique G. Lavigne, les propriétaires qui aspiraient à vivre en banlieue, Côte Saint-Luc par exemple, préféraient vendre à perte,(Lavigne, 1987).

D'autre part, R. Krohn confirme que la longue relation positive avec les propriétaires aurait été à la base du phénomène. Les entrevues relatent, en effet, que les locataires ont travaillé sur les réparations et remises en état des logements, avec ou sans l'aide financière des propriétaires.

Even when they were not related to the owners, the Portugues were reliable tenants. They supported owners interested in maintaining their properties and limited the ability of owners inclined to adopt high-risk and high-return strategies to attract tenants, (Krohn et Fleming, 1977:76).

Un film de l'ONF montre que les familles canadiennes françaises du quartier n'avaient pas la même attitude,(Régnier, 1972). En effet, le film dénonce un certain laisser-aller de la part des locataires canadiens français qui s'en remettent au propriétaire absent pour

l'entretien du logement. Khron relève que beaucoup ont quitté le quartier, ce qui a occasionné un taux de roulement de locataires très élevé, (Krohn et Fleming, 1977). La baisse de la qualité des logements qui en résulte a amené la Ville de Montréal à déclarer cette zone un "taudis", (Régner, 1972). Par contre, la venue des Portugais renverse la vapeur. Peut-on parler de contre culture que celle de l'immigrant relié par les liens de l'ethnie et aspirant à l'insertion urbaine? N'y a-t-il pas d'autres caractéristiques propres au milieu ayant incité si facilement l'appropriation de l'espace sans qu'il y ait reconstruction et changement morphologique comme la politique urbaine le proposait à l'époque?

L'attitude des locataires portugais dans la remise en état, sera poussée beaucoup plus loin lorsque les propriétaires portugais se lanceront dans la rénovation de leur propriété à l'écart des processus de contrôle de la Ville de Montréal<sup>39</sup>. Cette attitude indépendantiste peut être reliée à plusieurs facteurs. Krohn relève qu'elle dépend de l'habileté dans la construction, (Krohn, Fleming, 1977 : 65). Mais nos interlocuteurs "intellectuels" de la première génération associent cette attitude à un trait culturel proprement portugais qui est celui de l'individualisme. Si cette interprétation peut paraître un cliché, il en demeure pas moins que l'individualisme est reconnaissable dans toute l'attitude permettant l'appropriation de l'espace privé.

### *5.1.2. Perception du type duplex, comparaison avec le walk-up*

Nous avons fait état de la structure du quartier, originellement un village, devenu ensuite une partie de la ville. L'homogénéité des morceaux de ville issus du développement du faubourg-paroisse, confère au lieu d'insertion dans le pays d'accueil une échelle villageoise. Il y a eu, sans doute, de la part de nos interlocuteurs, reconnaissance du potentiel de ce lieu pour recomposer la structure villageoise du lieu d'origine. La petite maison duplex se rapproche en effet de celle que les Portugais avaient connu dans leur pays d'origine. Il faut se rappeler, en effet, les caractéristiques d'origine rurale de ces immigrants venus des Açores et des villes et villages du continent.

---

<sup>39</sup> Les personnes interrogées affirment ne pas avoir fait de demande de permis pour transformation à la Ville de Montréal.



Pour ma part, déjà, c'est presque comme au Portugal, non? Mais j'ai tenté de mettre la maison à la manière de l'Algarve. C'est comme une maison portugaise ici non? Vous voyez ici, j'ai fait venir des "azuleijos" [tuiles de céramique] du Portugal pour donner l'impression que nous y sommes. J'ai toujours été au Québec. Non? (M. Conçalves).

Pour cet homme qui vient d'une ville rurale de l'Algarve, São Bràs de Alportel, il est clair qu'il y a persistance du modèle d'habiter de la maison d'origine dans la typologie du duplex montréalais pourtant différente. Impression du modèle d'habiter qu'il veut renforcer avec quelques éléments décoratifs du pays. Le modèle dont nous parlons fait référence, dans ce cas, à la maison de village de l'Algarve,(Fig. 13). Le plan consiste en deux, quatre ou six pièces sans couloir. Parfois une entrée fait figure de hall de distribution sur trois pièces. La façade est directement implantée sur la rue et le volume de la maison est d'un étage. La maison y représente un instrument de travail<sup>40</sup> et le village, le lieu d'identité territoriale,(Fig. 14).

Considérant que le caractère d'origine rurale des premiers immigrants est important au niveau de leur perception du milieu d'insertion, nous avançons que le duplex, qui a servi à l'obtention d'une certaine forme d'autonomie et d'identité, est une forme adéquate de transition du milieu rural au milieu urbain.

Notons ici que l'insertion dans ce quartier qui se caractérise par la transition du milieu rural au milieu urbain rejoint la forme vernaculaire montréalaise du duplex qui, comme nous l'avons dit en nous référant à G. Ritchot, (Ritchot, 1979), est une forme hybride du pavillon de banlieu et de la maison de l'artisan du faubourg. Ajoutons aussi que de cette manière, l'insertion des Portugais suit celle des Canadiens français émigrants de la campagne vers la ville en expansion urbaine au début du 19ème siècle.

Référons-nous à ce que nous dit cette même personne en comparant le duplex au *walk-up* :

Ceci est une maison d'appartements. Je n'ai jamais désiré habiter une maison d'appartements. J'aime avoir ma clé de ma porte et être indépendant... parce qu'ici, il n'y a pas de mélange. Je n'aime pas

<sup>40</sup> Un instrument de travail car, dans la maison rurale, la ségrégation des espaces est rudimentaire. Aucun couloir ne sépare les espaces publics des espaces privés. La cuisine est attenante à l'entrepôt des récoltes et sert de salle commune à cause de la source de chaleur. Les animaux de la ferme sont abrités dans un volume de la maison recouvert par la même toiture.

d'une porte où tout le monde entre par la même. J'aime être libre comme les oiseaux. J'aime ma clé. J'aime mon intimité... parce que dans les appartements c'est les odeurs, on ne sait plus si c'est de la viande ou du poisson. Il y a des gens à qui on ne fait pas confiance [...]

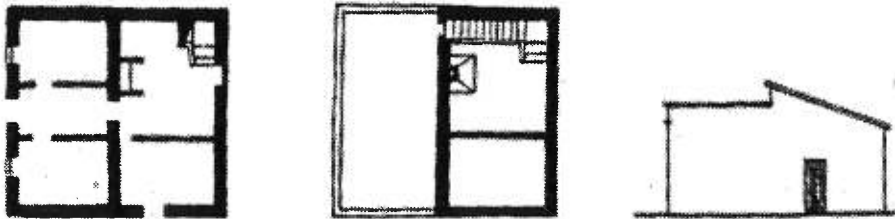
Pourquoi s'attirer des problèmes quand on peut vivre tranquille?  
C'est pour cela que j'ai acheté ma maison,(M. Conçalves)

L'aspiration à l'indépendance et l'autonomie propre aux ruraux nous renvoie à un besoin d'identité propre et à la diminution de la remise en question de sa propre identité dans le pays d'accueil par le biais du duplex. Chaque porte étant la porte d'entrée directe au logement, la porte individuelle permet une intimité, d'être maître chez-soi, tout en laissant la relation avec le voisinage possible, (Fig.15, 16). Ces deux éléments sont complémentaires et se renforcent l'un l'autre pour engendrer une urbanité particulière.



*Figure no. 13 : São Brás de Alportel, Algarve*

*Habitation du centre de l'Algarve ; partie de toiture en pente et partie plate utilisable. Maçonnerie de pierre et terre ; sol recouvert de dalle de terra cota, fenestration travaillée.*



Source : Association des architectes du Portugal, 1980.

*Figure no. 14 : Typologie rurale de l'Algarve centrale*



*Figure no. 15 : Maison duplex, propriétaire M. Conçalves.*



*Figure no. 16 : Rue Clark, maison duplex en rangée.*

### 5.1.3. Façonnage de l'espace privé du duplex

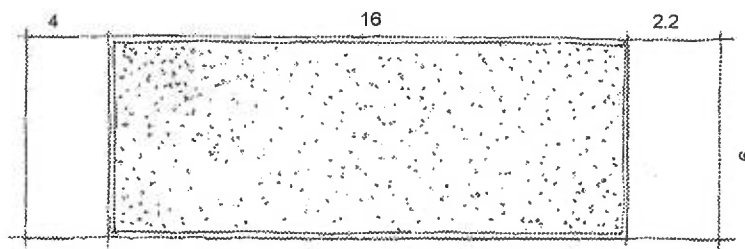
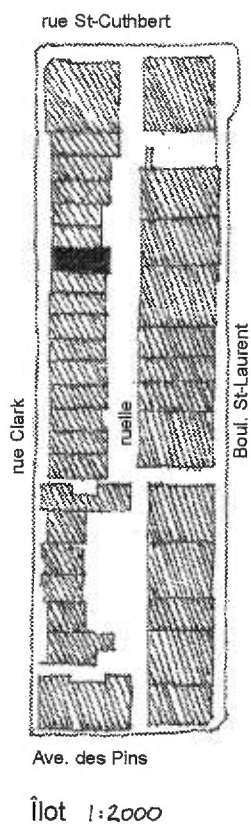
Peut-on penser que les propriétaires des duplex ont façonné leur espace privé en fonction de leur mode d'habiter d'origine? Si oui, quelles sont les transformations que nos interlocuteurs ont opérées sur la typologie existante et en quoi correspondent-elles à la culture rurale?

L'enquête confirme que la plupart des interventions faites par les locataires ont été mineures : de la remise en état des murs pouvant aller jusqu'au remplacement des appareils de plomberie de salle de bains et de cuisine ou du remplacement du parquet de bois par de la céramique. Pour les propriétaires, la plupart des remaniements sont plus importants : la consolidation des fondations et de la structure ainsi que la remise en état des murs, de l'électricité et de la plomberie. Les entrevues nous ont amené à visiter trois maisons de propriétaires portugais habitant le quartier. Tous trois ont opéré des interventions majeures qui témoignent de leur volonté d'enracinement et d'adaptation de la maison au mode d'habiter d'origine.

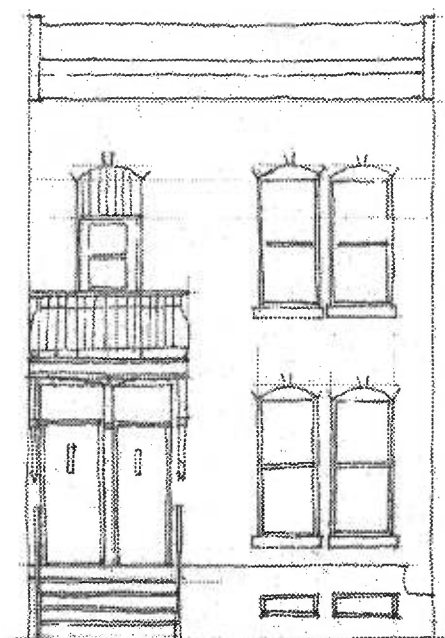
La première modification de la typologie consiste en l'abattement de la cloison centrale pour l'agrandissement de la cuisine afin d'y aménager une salle commune,(Fig. 17)<sup>41</sup>.

---

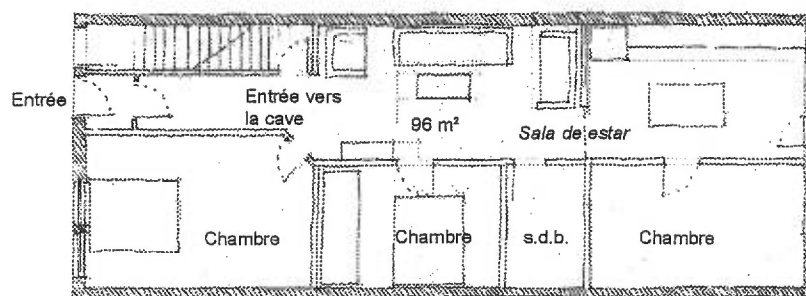
<sup>41</sup> La transformation de la cuisine a aussi demandé le réaménagement du hangar. Nous en parlerons dans la partie de l'appropriation de l'espace limitrophe.



Parcelle: 21.6m x 6m



Façade: rue Clark



Plan intérieur: 6m x 16m

Figure no.17 : Maison Conçaves, rue Clark.

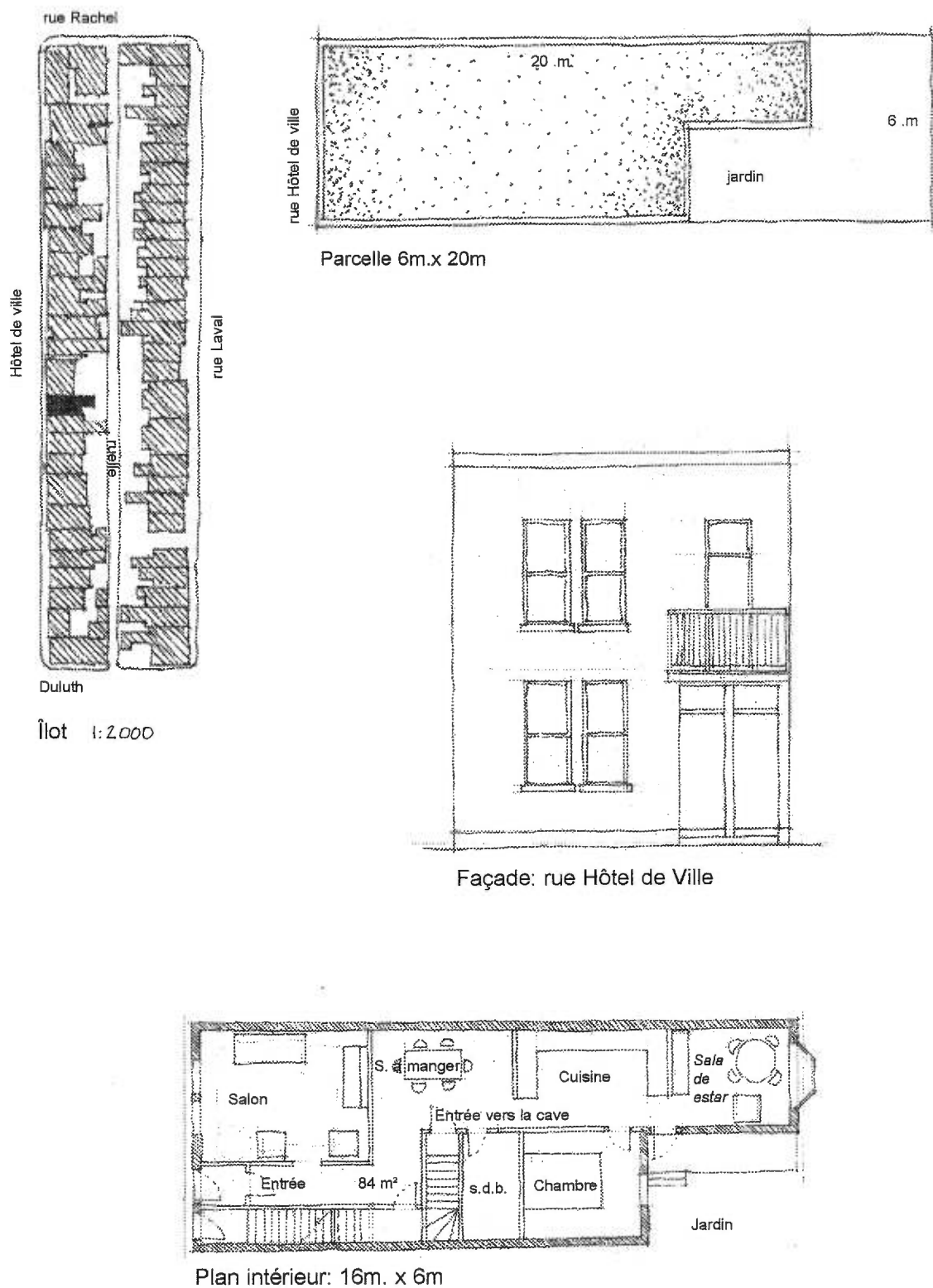


Figure no.18 : Maison Valente, rue Hôtel-de-Ville.

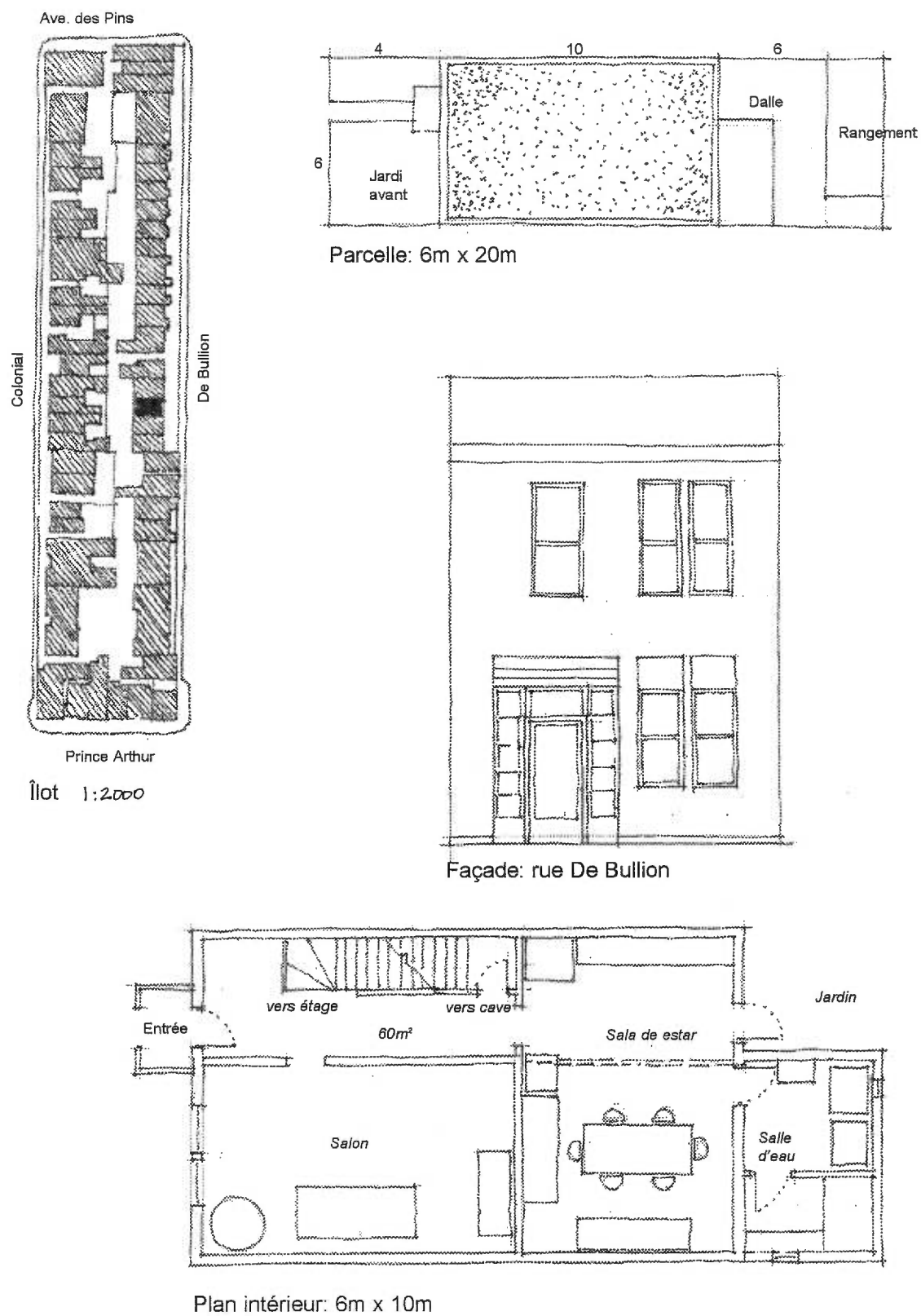


Figure no.19 : Maison Moutinho, rue De Bullion.



Cette intervention suppose un renforcement de la structure de bois. La logique constructive de cette dernière aurait permis cette modification par le percement et le déplacement de la cloison porteuse. Les personnes interrogées semblent ne pas avoir rencontré de problème majeur, le bois étant un matériau "malléable". La salle commune, *salla de estar*, ainsi gagnée sur les volumes étriqués du duplex a pour fonction de réunir la famille et la famille élargie autour du repas et de la télévision. Nous avons remarqué que, dans deux cas sur trois, (M.Moutinho, M. Valente), la salle des invités reste intacte et sert de "vitrine" à la famille où des meubles imposants et les bibelots exposés constituent non seulement des éléments de l'histoire de la famille mais correspondent également à l'idéal bourgeois de la maison et symbolise la réussite dans le pays d'accueil.

Une seconde modification consiste au creusage de la cave, (Fig.17,18,19). Cette transformation étonnante s'opère dans des conditions très difficiles. Le creusage étant réalisé à même la couche de roc qui, sur le Plateau Mont-Royal, est peu profonde. Des seaux de terre sont évacués de la cave, l'agrandissant petit à petit comme dans une opération minière, à la force des bras. « L'habitant passionné la creuse, la creuse encore, il rend active la profondeur », (Bachelard, 1964 : 35). Ce travail, fait en équipe, commande une grande prudence pour la stabilité du soutènement. Nous conviendrons qu'il faut une certaine dose de solidarité entre les travailleurs pour mener à bien une telle entreprise.

On a creusé la cave tout d'abord parce qu'on voulait renforcer les fondations et la structure. Mais la cave est un ajout primordial dans lequel s'étendent les activités de la famille. Il s'agit d'agrandir ces petites maisons et d'ajouter une pièce familiale multifonctionnelle ne faisant pas partie des espaces plus formels du duplex. La femme pourra y faire de la couture, un travail en surplus de celui qu'elle effectue déjà à la fabrique et qui aide à payer rapidement le prêt hypothécaire. La cave sert aussi de seconde cuisine pour la cuisson du poisson. Mais surtout, la présence du bar indique que cette pièce gagnée sur le roc sert de salle de fête pour les amis. Cette salle, comme une extension extérieure du volume habitable, est celle où s'exprime le mieux la liberté architecturale dans le choix des matériaux. Parfois, une seconde partie fait office de véritable laboratoire où se confectionne et s'entrepone le vin, activité rurale à l'image de

certaines régions du Portugal, comme pour M. Moutinho qui vient de la province Trás-os-Montes. Dans le cas de M. Gonçalves le vernaculaire d'origine ne peut pas être la justification du creusage de la cave. Nous parlons plutôt d'un mimétisme entre les gens de la communauté d'ici.

L'opération risquée du creusage de la cave témoigne de la volonté de trouver de l'espace fonctionnel au-delà de ce qui était à l'origine un espace de ventilation. Ce fait qui «aujourd'hui serait infaisable», (M. Gonçalves), témoigne également de la disposition du propriétaire à l'imaginaire onirique et symbolique de la cave dont nous parle Bachelard, (1964). Mais le plus important pour l'analyse du processus d'appropriation, c'est que cette opération témoigne du réseau de soutien et d'entraide fondée sur l'appartenance ethnique, peu importe l'origine régionale des individus de la communauté.

Le solarium, troisième élément de modification, confère à la maison un ajout à d'espace qui se prolonge dans le jardin, (Fig. 18). Cette modification, plus récente, a été réalisée dans l'esprit d'ajouter de la valeur à la maison. Cet ajout emprunte au savoir-faire canadien pour remédier aux longs hivers et confère à la salle commune, *salla de estar*, plus de lumière. Il faut relever que cet ajout n'a été possible, que grâce à l'élimination du hangar arrière du duplex.

Dans les trois cas relevés, ci-dessus, les murs mitoyens délimitent invariablement la forme de la maison. De plus, l'implantation au sol est plus dense que dans le cas des îlots plus profonds. En général, nous pouvons dire que l'adaptation du type duplex au mode d'habiter d'origine s'est faite partiellement et seulement pour certaines fonctions, la cuisine et la salle à manger, unies en une seule pièce, le creusage de la cave et la construction du solarium qui implique la destruction du hangar. Le type duplex ayant ses propres lois topologiques, constructives et typologique, forme une partie de la matrice d'adaptation culturelle limitant la transformation de l'espace, (Fig. 17, 18, 19).

Contrairement à ce qui aurait pu être pensé, les modifications au plan de l'étage ont été quasi inexistantes. Les personnes interrogées n'ont pas uni les deux étages pour obtenir une maison de ville, sauf pour le cas de M. Moutinho, (Fig. No.19) qui avait acheté la

maison avec le deuxième étage relié au rez de chaussé). L'idée étonne, surtout pour les Portugais de la première génération qui voient un avantage de garder l'espace supérieur pour la location. Par contre, nous avons vu que la cave étant une adaptation du type au mode de vie rurale transposée ici, son façonnage est un particularisme culturel éloquent de l'adaptation du duplex à l'*habiter* d'origine, de la solidarité dans la communauté et du besoin d'enracinement.

## **5.2. Appropriation de l'espace limitrophe**

Mentionnons tout d'abord que l'espace limitrophe s'avère le lieu privilégié d'observation des pratiques vernaculaires participant au spectacle de la rue et conférant au quartier un visage particulier. Quel rôle est-il donné à la façade chez les Portugais? Comment cette dernière agit-elle sur la perception de la différence entre l'espace public et privé?

Si la façade, comme "l'avant" en opposition avec "l'arrière", est le support principal des signes identitaires, nous tenterons d'en connaître les significations et l'impact sur la relation de l'habitant avec l'espace public et le territoire.

### **5.2.1. Polychromie et identité :**

Pour chacune des maisons colorées, comme pour la portion que l'on habite, la peinture sert efficacement l'identification de l'habitant. La couleur est appliquée sur les détails, les escaliers, les rampes, les balcons, les fenêtres et les portes. Elle sert également à faire ressortir des éléments architectoniques existants sur la façade, tels un chaînage de coin, une frise, la fondation du reste de la maison, ainsi qu'à ajouter du détail sur une façade dépourvue de modénature.

C'est par l'ajout des couleurs diverses qui confèrent à l'ensemble de la rue un aspect homogène et séduisant ou c'est par l'expression individuelle de la couleur des façades, que l'art populaire se manifeste de la manière la plus universelle dans la rue. Une simple comparaison du quartier Saint-Louis de Montréal avec les quartiers populaires de villes portugaises, tels *Ribeira* à Porto ou *Alfama* à Lisbonne, même s'il ne s'agit pas des mêmes typologies, révèle le caractère commun de l'ambiance polychromique de la rue.

Plusieurs artistes se sont inspiré de cette poésie de la rue<sup>42</sup> et c'est un fait que l'esprit du lieu se caractérise par sa différence polychromique avec le reste de la ville. Cette perception de la territorialité par la couleur trouve cependant une explication dans les usages vernaculaires portugais.

L'application de la peinture sur les façades du quartier signifie le nettoyage effectué en réaction à l'état délabré du quartier à l'époque où les Portugais ont commencé à acquérir les maisons. Aujourd'hui, le remplacement de la brique rouge d'argiles provenant de la région de Montréal et utilisée au 19<sup>ème</sup> siècle, en une brique de béton ou brique céramique de couleur plus pâle a le même effet. Mais c'est surtout la peinture de la brique avec des couleurs claires (jaune pâle, bleu, gris et blanc) qui marque les rues du quartier, (Fig. 21, 22, 23)

Je viens d'un pays où les maisons se peignent. Nous utilisons la peinture dans notre Portugal d'aujourd'hui. Il y a de la vie dans ces édifices. Il y a des couleurs qui brillent,(M. Valente).

L'explication donnée par cette personne interrogée nous paraît intéressante. En effet, l'expression « il y a de la vie » ne se résume pas seulement à une appréciation esthétique : elle appuie la comparaison avec une tradition provenant du pays d'origine et dont la signification se trouve dans le rapport forme/*habitus* au sens de Bourdieu,(1980).

D'un point de vue fonctionnel, la peinture à la chaux est une tradition qui se perpétue encore aujourd'hui dans les villages de l'*Algarve*, de l'*Alentejo* et des îles des *Açores*, ainsi que dans toutes les régions où la construction du mur de pierre et de terre, *Taipa*, l'exige. La chaux, à appliquer annuellement, agit comme une couche protectrice du mur contre le soleil, la pluie et les insectes. En général c'est à la femme que revient le rôle de peindre au torchis la maison. Mais ce travail fastidieux, bien que bénéfique à l'entretien des murs, trouve une seconde signification d'ordre symbolique. La peinture signifie la fierté, le respect de la rue et la relation de bon voisinage que cela engendre.

Il faut ajouter que, dans le contexte rural en mutation au Portugal,(Rosado, 1986), la chaux nouvellement appliquée sert de marquage de la présence humaine dans un paysage abandonné.

---

<sup>42</sup> Par exemple Héritage Montréal est propriétaire d'une collection de photographies intitulée *Monuments of Colors* montée par Sandra Hewton en 1976 qui a fait l'objet d'une subvention du Conseil Canadien des Arts.



Figure no. : 20 : Duplex en rangée, rue Hôtel-de-Ville, îlot entre les rues Marie-Anne et Rachel



Figure no. : 21 : Duplex en rangée, rue Hôtel-de-Ville, îlot entre les rues Rachel et Duluth



Figure no. : 22 : Duplex en rangée, rue Hôtel-de-Ville, îlot entre les rues Napoléon et Roy.

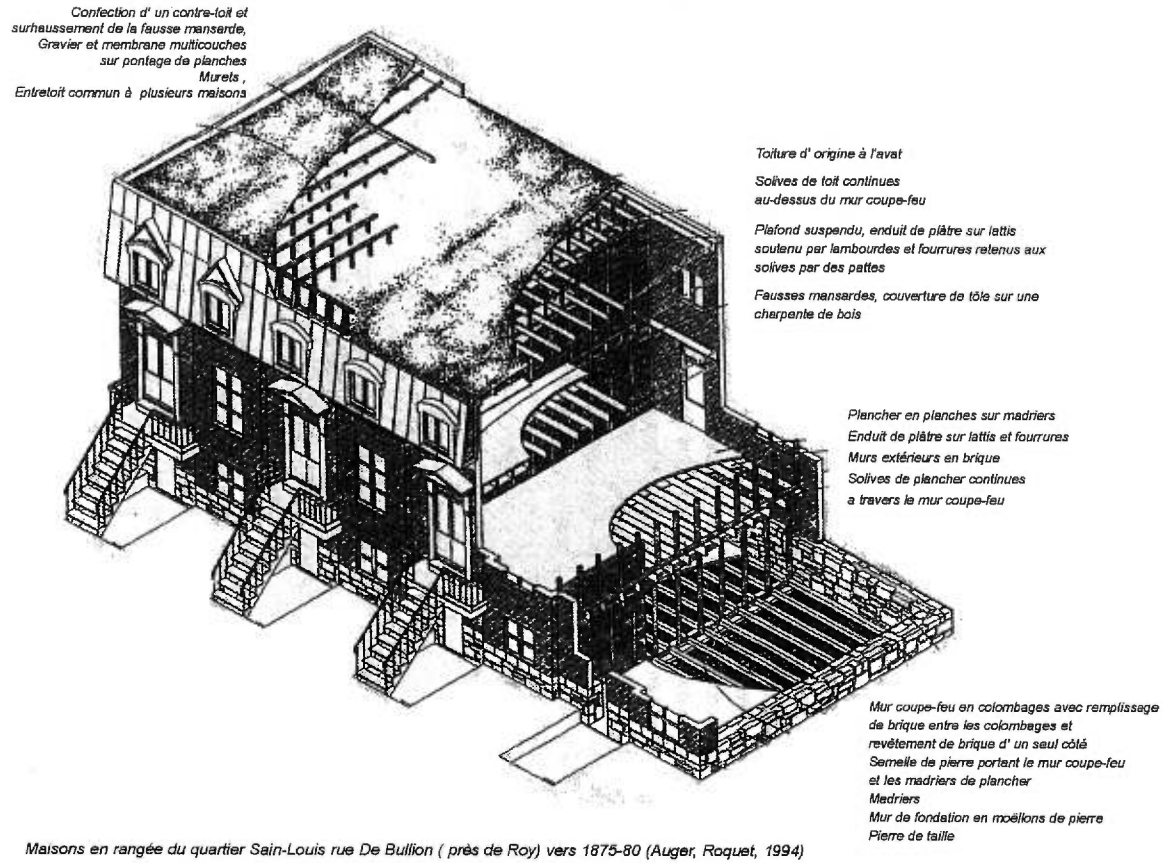


Figure no. 23 : Rue De Bullion

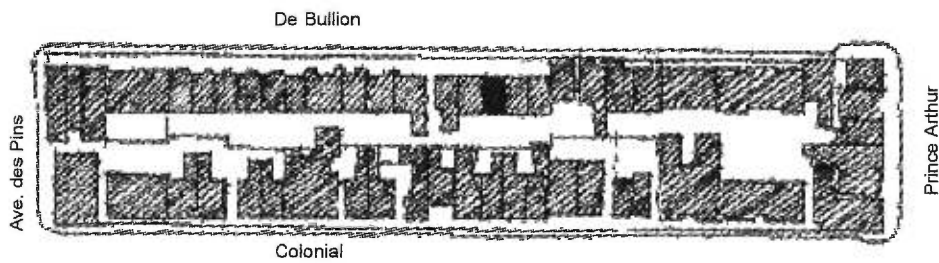
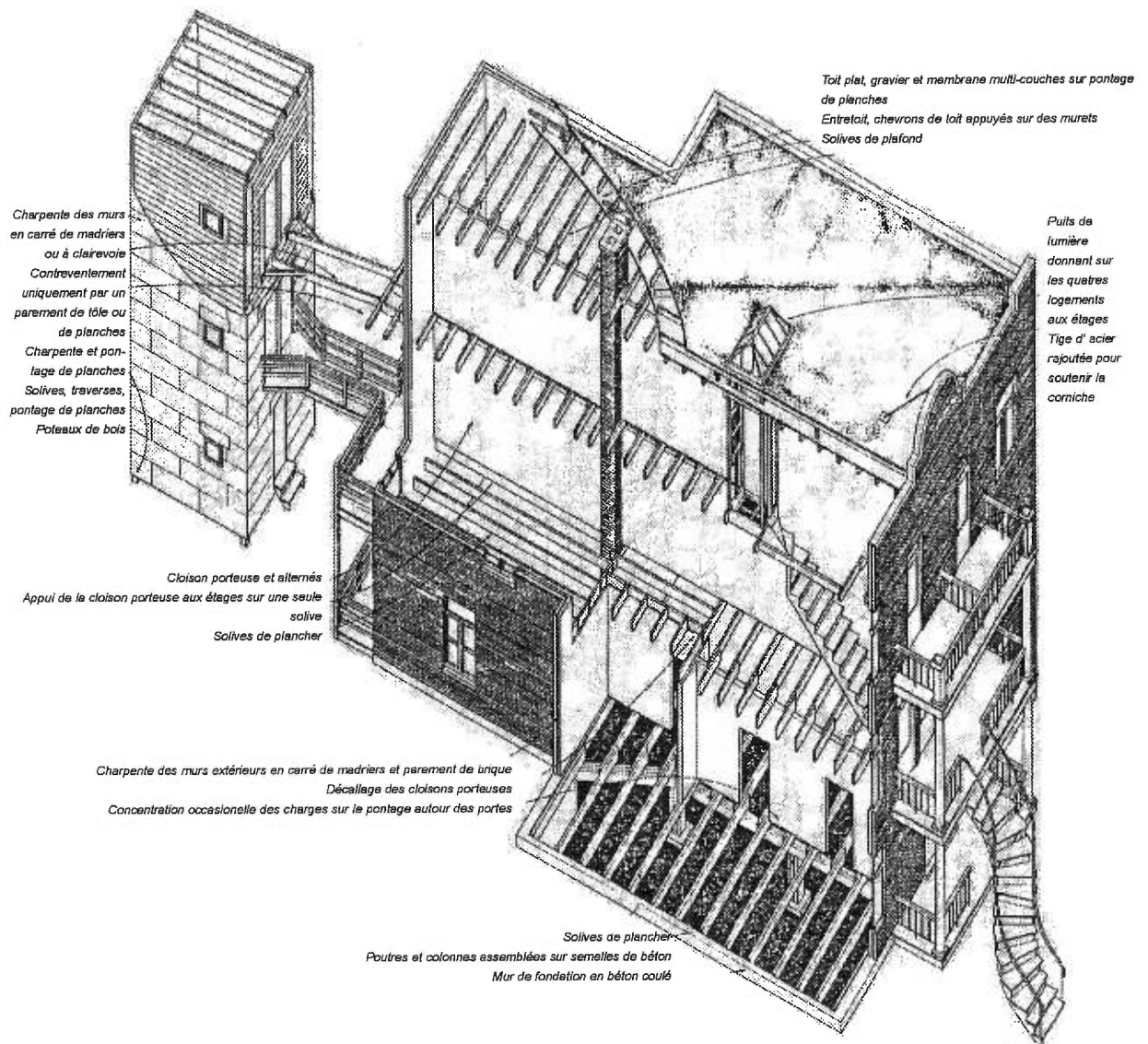


Figure no. 24 : îlot type, rue De Bullion, échelle 1: 2000



5-PLX typique des quartiers résidentiels ( Plateau Mont-Royal, Verdun, Hochelaga-Maisonneuve) 4704-12, rue garnier, vers 1910 (Auger, Roquet, 1994)

Figure no. 25 : Rue Garnier

Cependant, du point de vue pragmatique, si pour le mortier extérieur, l'application de la chaux est une action indispensable au sud du Portugal, il n'en va pas de même pour le mur extérieur de brique et de pierre du duplex montréalais. En effet, avec l'hiver de notre pays, l'application de la peinture n'est pas conseillée. Nous pouvons dire qu'avoir peint le mur extérieur relève d'un acte culturel hérité du pragmatisme vernaculaire du pays d'origine mais qui n'est pas du tout adapté aux conditions climatiques d'ici. L'application de la peinture y est une pratique vernaculaire dont la valeur symbolique est plus importante que la valeur d'usage.

D'un point de vue symbolique, à la lumière de ce qui se fait au Portugal, nous pensons que dans le contexte d'abandon et de dévalorisation du quartier, en plus de "nettoyer", la peinture avait pour rôle de marquer la présence portugaise dans le quartier. Ce marquage se lit dans la différence culturelle exprimée dans la seconde partie de la citation de monsieur Valente. Comme au Portugal, où peindre la maison est un signe d'appartenance régionale et confère une identité propre aux habitants et à la communauté, la couleur dans le quartier, a même valeur de territorialité.

Ici, cela ne se voyait pas et nous aimions cela. Anciennement, les rues avaient plus de couleurs (blanc, jaune, gris). Après, les Canadiens français ont commencé à acheter les maisons, à nettoyer la pierre parce qu'ils ne voulaient plus de ces couleurs,(M. Valente).

Rappelons-nous ici les années de réappropriation dont nous avons parlé au chapitre précédant. Par souci du patrimoine on retire la peinture de la façade comme on décape les meubles de campagne. Cette sorte de mise à nu du "vrai" matériau, exprime la recherche d'une qualité authentique de la matière et reflète la quête d'identité québécoise à travers l'idée de remise en surface d'une "valeur sûre" qu'on a qualifiée de patrimoniale. Dans le cas des rues appropriées par la communauté portugaise, la modification inconsciente de l'aspect de la rue s'est opérée comme un détournement de "l'espace conforme", au sens de D. Pinson,(Pinson,1993). Alors que la récupération des façades par les Canadiens s'inscrit en continuité avec la signification patrimoniale de la maison et de la ville dont nous avons parlé au chapitre III.

Comme le confirme M. Valente, les coloris utilisés par les Portugais ne sont ni en accord avec la tradition anglo-saxonne de l'époque et ni avec la nouvelle vague qui déferle peu



à peu dans le quartier. Ce qui suit confirme la perception de la différence qui est associée à un autre groupe culturel :

Avant, les portes étaient toutes peintes en vert, nous avons commencé à les vernir. Les Italiens qui commençaient à faire leur maison ici choisissaient aussi des portes vernies,(M. D. Reis).

Rénover les façades avec des éléments architectoniques préfabriqués correspond toujours à l'idée pragmatique de "nettoyage" et d'entretien facile. Comme il se faisait aussi dans les années soixante chez les canadiens français, les Portugais ont adopté certains matériaux préfabriqués pour retaper leur maison. Dans certains cas, on observe que le recouvrement métallique a vite fait de débarrasser le triplex et le duplex de leur corniche de bois tandis que les éléments préfabriqués d'aluminium, disponibles alors, ont rapidement remplacé les portes et les fenêtres en bois. Il est certain que ces transformations et remplacements ont privé la rue d'un certain charme, mais il faut dire, au crédit de ceux qui ont agi ainsi, qu'ils l'ont fait dans un esprit pragmatique véhiculé par l'esprit de modernité. Si le geste a été fait dans l'esprit de l'époque, certaines personnes d'origine portugaise interrogées sont aujourd'hui conscientes du manque de sensibilité de ce type d'intervention.

À la question de l'entrevue portant sur la comparaison entre les différents types, le duplex de la rue Laval, (Annexe 2, fig. 10), avec sa véranda et ses éléments architectoniques ouvragés, demeure la forme bâtie la plus appréciée. Pour l'un, elle représente l'architecture canadienne vernaculaire comme type consacré. Pour l'autre, les détails de la corniche représentent la "figure" de la maison, où « se lit l'histoire de la famille », (M. Conçalves). Dans les deux cas, les personnes interrogées n'étaient pas particulièrement éduquées. Et pourtant, la référence est faite au patrimoine comme élément d'identité et comme *dépôt de la mémoire* au sens de Rossi, (1990). La perception du travail bien fait dénote un certain respect des objets d'art et du savoir-faire vernaculaire, comme cela aurait pu être le cas dans le pays d'origine, au sens de Ruskin, (1989).

En observant une image de duplex-ouvrier type sur Henri Julien contenant moins d'éléments décoratifs,(Annexe 2, fig. 12), un des interlocuteurs s'exprime ainsi :

Ils ont enlevé la beauté de la maison, beaucoup [...] je ne suis pas en faveur qu'ils retirent... j'aime que la maison garde sa façade même si toute peinte et arrangée, mais qu'elle reste avec les mêmes caractéristiques. C'est comme ça que l'on garde la base historique de la vie des formes architecturales. C'est comme l'Algarve, ces maisons de chaux et cheminées [...] ils veulent faire un style américain, ça retire la beauté de l'Algarve [...] une province une ville est la manière typique des maisons, la culture du peuple et les traditions du peuple, (M. Conçalves).

Le discours de cet interlocuteur<sup>43</sup> ne peut pas s'appliquer à l'ensemble de la communauté, mais son intervention montre tout de même la relation significative entre l'objet architectural et l'identité du territoire. Dans ce cas, la valeur exprimée par le détail existe au niveau symbolique populaire<sup>44</sup>. L'admiration du travail de l'artisan forme le discours sur la conservation du savoir-faire vernaculaire comme une revendication populaire.

### 5.2.2. La façade et la rue

Pour la seconde génération des portugais résistant au mouvement général d'exode du quartier, le discours sur les éléments architectoniques se situe surtout au niveau de la qualité esthétique de la rue comme reflet de la vitalité du quartier. En effet, pour eux la façade est un élément important de l'aspect général de la rue, facteur qui influencera le choix du milieu de vie. La rue Hôtel-de-Ville, en particulier, semble laisser percevoir un aspect délabré par cette interlocutrice:

On a beaucoup de goût à avoir une belle façade, pour se distraire, faire le jardin, peindre la façade, travailler la maison. Ici ce n'est pas possible on perd le goût, (Mlle. Fujaco).

Parmi les raisons invoquées dans cette constatation, on retrouve le départ des portugais et l'intégration de la deuxième génération à la réalité québécoise.

<sup>43</sup> Nous devons dire que notre interlocuteur a du être sensibilisé au discours populaire par le biais du groupe politique *Action Démocratique Portugaise de Montréal*.

<sup>44</sup> Dans le cas du Portugal, il faut se rappeler la Révolution des Œillets de 1974 où les valeurs du peuple ont marqué la scène culturelle nationale. Au niveau de l'architecture, une seconde édition d'un livre d'architecture vernaculaire témoigne du regain d'intérêt dans l'authenticité de la culture populaire portugaise, (Association des Architectes du Portugal, 1980).

La perception de la diversité des ethnies du quartier et de leur stratégie familiale qui diffèrent de celle des portugais, incite à perdre le sentiment d'appartenance au milieu : « Peut-être qu'un des facteurs qui a incité mon père à vendre, maintenant c'est qu'il y a des nouvelles populations qui entrent dans sa rue! » et « sur Hôtel-de-Ville on a qu'un voisin portugais, ce n'est pas la même ambiance que sur De Bullion ». Le changement de population dans le quartier inciterait à rechercher une plus grande intimité, rendue possible par le duplex avec recul sur rue. Ceci est perçu par un interlocuteur de la deuxième génération dont l'intention est de demeurer dans le quartier :

Le fait de vivre dans un village, milieu fermé où tout le monde se connaît et s'accepte, n'oblige pas de se cacher des gens, et comme ici nous sommes de différentes origines, il est difficile de compter sur ces personnes et d'ouvrir les portes comme dans notre village au Portugal, c'est pour ça que je chercherais plus de privauté,(M. Seara).

Cette citation montre comment la cohésion sociale du "village" aide à l'appropriation, «parce qu'on n'a rien à cacher», lorsque les règles sont connues, acceptées et suivies par tous, associant ainsi l'identité au sentiment d'appartenance au sens du *commun* donné par Maffesoli,(Maffesoli, 1993).

Même si le quartier est encore apprécié, les changements de goût et de moyens poussent la seconde génération à rechercher un milieu moins populaire, et influence dans la décision de partir : « C'est la qualité de l'espace qu'on recherche, on en a assez du côté triste et délaissé de notre rue et du quartier ». La seconde génération, déjà plus intégrée, attribue à l'esthétique et à l'ambiance de la rue une valeur symbolique différente que pour la première génération. La notion de propreté est différente, la première génération est moins exigeante envers la municipalité, comme elle a toujours compté sur son autonomie d'action. Tandis que la deuxième génération est déjà plus critique et plus exigeante envers la municipalité en ce qui concerne l'entretien et les améliorations à apporter à la rue. La valeur esthétique attribuée à la rue dépasse le simple jugement de goût mais rejette, en fait, la typologie du duplex comme futur milieu de vie.

Comme nous l'avons vu dans l'analyse typomorphologique du chapitre précédant, les rues du quartier présentent des visages différents, tant au niveau des typologies que

dans l'entretien des propriétés. L'avenue Laval, avec ses maisons victoriennes aux éléments architectoniques riches en forme et en couleur, est fortement appréciée : « La beauté de la rue et le goût d'y vivre sont reliés, l'avenue Laval avec ses vieilles maisons et les grands espaces à l'arrière c'est beau! », (Mlle. Fujaco). Mais ces rues formées par les fronts d'urbanisation de l'époque du faubourg sont réservées à une certaine partie de la population plus fortunée : « Les rues qui correspondent à ce que je veux c'est trop cher », (Melle. Fujaco). Dans le quartier, la différence typologique provenant de la formation de la *ville par fragments*, (Legault, 1986) influence donc les valeurs immobilières d'une rue à l'autre. La plus value des maisons du quartier ayant énormément pris de valeur en trente ans<sup>45</sup>, rend l'acquisition dans le quartier pratiquement impossible pour la deuxième génération.

Le goût nouveau commande que la valeur d'usage des matériaux pratiques en terme d'entretien soit délaissée pour une valeur symbolique des matériaux nobles qui demandent par contre plus de travail. La deuxième génération, déjà plus intégrée à la réalité québécoise et nord-américaine, identifie le milieu de vie idéal en fonction des valeurs de confort des maisons aux standards plus élevés.

La deuxième génération "résistante", celle qui veut encore demeurer dans le quartier pour sa qualité de vie et la *socialité*, (Maffesoli, 1993), en "portugais", est donc aux prises avec le dilemme de partir vivre en banlieue et risquer de perdre le contact avec le quartier et avec sa langue<sup>46</sup>, ou de rester chez leurs parents pour bénéficier des petits avantages du quartier, *ces menus actes du banal*, (Maffesoli, 1998 : 85), qui forment, dans la quotidienneté, cette *socialité* au sens de Maffesoli, (Maffesoli, 1998). À ce titre, l'interlocutrice racontant une journée de samedi typique, parle du café comme d'une institution dont elle ne pourrait se séparer pour aller habiter la banlieue. D'où l'importance de l'existence du lien entre *l'ambiance de la vie banale*, (Maffesoli,

---

<sup>45</sup> Nous n'avons pas étudié l'évolution des valeurs immobilières du quartier, mais mentionnons ce qu'un de nos interlocuteurs, monsieur Valente propriétaire de plusieurs maisons dans le quartier, affirme : avoir acheté son duplex pour 5 000\$ et qu'aujourd'hui, ces mêmes maisons se vendent autour de 140 000\$.

<sup>46</sup> Comme nous l'avons déjà dit au paragraphe de la cartographie du quartier du chapitre II, la langue est un facteur de cohésion sociale. Les entrevues ont aussi montré que le quartier est le gardien de la langue. Les Portugais de la deuxième génération affirment qu'habiter en banlieue revient bien souvent à perdre le contact avec la langue portugaise, même pour des couples portugais. En effet, l'occasion de parler la langue dans la rue ou dans les commerces de manière fortuite ne se présente pas en banlieue.

1998 : 85) et le morcellement du territoire qui est aussi perçu par l'habitant<sup>47</sup>.

### 5.2.3. Le jardin et prolongation de la ruralité en ville

À l'achat de la maison, le potentiel de dégagement de l'espace jardin n'était pas perçu d'emblée, puisque les duplex étaient encore chauffés au charbon de bois entreposé dans les hangars, (Fig. 25). M. Domingo Reis, qui a aussi été propriétaire de la quincaillerie *Les quatre Sous* sur la rue Roy, rapporte qu'au début de leur installation dans les années soixante, avec l'avènement du chauffage électrique, les Portugais ont détruit les hangars pour faire place au jardin de ville, *quintal de cidade* (M. Valente). La démolition des hangars est une pratique vernaculaire autonome réalisée sans l'aide de la Ville de Montréal, puisque la récupération de l'espace par les Portugais est antérieure aux subventions offertes par la Ville de Montréal, pour ce genre d'intervention<sup>48</sup>.

Le potager représente l'aire féminine de la maison et l'extension de la cuisine. En effet, dans les trois maisons visitées, c'est à la femme que revient le rôle de planter et soigner la culture vivrière. Les femmes interrogées de la première génération, qui n'ont pas eu accès à un jardin, ont affirmé regretter ne pas avoir bénéficié de cette proximité pour l'approvisionnement de la famille en légumes. Nous avons noté que les plantations de cultures vivrières, haricots verts, tournesols, vignes, courges, tomates, choux cavaliers, habitent, à la fois, les jardins frontaux et arrières des maisons du quartier, (Fig. no. 26, 27, 28). C'est dire, encore une fois, que les habitudes rurales des Portugais de la première génération, ne se sont perdues avec l'installation dans le quartier. Pour les personnes de la deuxième génération, la cour se doit d'être un espace vert de détente, le jardin esthétique plutôt que le jardin productif, qui devient un facteur de confort nécessaire au mode de vie désiré.

---

<sup>47</sup> Nous verrons, au chapitre V, que cette perception de territorialité est aussi partie prenante du discours des Portugais de la première génération qui refusent de se disperser sur le territoire de la ville et pour qui la fidélité au quartier est perçue comme une réponse à besoin d'identification.

<sup>48</sup> En effet, le programme de subventions à la destruction des hangars, *Opération Tournesol*, n'a été mis en vigueur qu'en 1980, (La Presse, 1980).



*Figure no. 26 : Jardin potager, coin de l'avenue Des Pins et rue De Bullion*



*Figure no. 27 :  
Jardin potager de façade, rue Saint-Urbain*



*Figure no. 28: Vignes, ruelle îlot entre Hôtel de Ville, Laval, Duluth et Rachel*

Sur le plan typologique, le duplex n'est pas toujours doté d'un hangar attenant à la maison. Dans ce cas, le volume de la maison est directement prolongé pour le rangement. Dans les cas de M.Valente et de M.Conçalves, cet espace a été récupéré pour installer la salle commune et, dans le cas de M. Moutinho, une salle d'eau. Dans ce cas, la cour arrière n'a pas non plus l'aspect d'un jardin : un dallage servant d'aire de repos ou de bricolage recouvre une partie de l'espace extérieur et la construction d'une cabane pour le rangement remplace le hangar inexistant,(M. Moutinho), (Fig. 17,18,19).

Nous pouvons avancer que le façonnage de l'espace arrière, par la destruction des hangars et la plantation de jardins aux cultures vivrières, constitue un geste d'adaptation de la typologie de la parcelle au mode de vie rural portugais au même titre que le creusement de la cave. L'adaptation de la typologie du duplex aux besoins du jardin comme héritage d'un mode de vie rural des portugais de la première génération, rejoint encore une fois, la qualification donnée par Ritchot de ce type d'habitat : *une villa surmontée d'un faubourg*, (Ritchot, 1979 : 19). La destruction des hangars par les Portugais tend vers une transformation typologique qui rejoint l'idéal de la villa avec son jardin.

### **5.3. Appropriation de l'espace public**

Cette partie est consacrée à l'analyse de l'espace public tel qu'il est vécu et perçu dans son usage vernaculaire par les Portugais interrogés.

Nous n'incluons pas ici la discussion sur le réaménagement du parc du Portugal qui, nous le verrons dans le chapitre suivant, relève plutôt d'un processus d'intervention de design urbain de la Ville de Montréal et non d'un élément de pratique vernaculaire.

#### *5.3.1. Perception de la centralité : le marché comme figure urbaine*

Nous savons que le rassemblement des Portugais s'est fait tout d'abord autour de l'ancien noyau du faubourg Saint-Laurent, (Terxeira, 1986). En effet, le premier lieu d'installation se trouve au sud de la côte de Sherbrooke pour ensuite remonter vers le haut de la côte dans le quartier Saint-Louis. Nous avons été étonnée par l'importance

donnée à l'image du marché du faubourg, dans le récit d'un "pionnier" de la communauté.

Il y avait une place là en bas, là où il y a le stationnement. C'était le marché de la ville, que la ville a détruit. Et j'ai vu cette maison près du marché qui était à vendre. Mais pour nous, les gens de São Miguel, les maisons qui étaient proches du marché, étaient des maisons pour être en affaire. Et j'ai vu cette maison près du marché ici, c'était bon ! (M.D. Reis).

Avoir choisi cette maison près du marché du faubourg Saint-Laurent, (Fig. 29), tel qu'il était avant sa destruction, signifiait être au centre de la ville. M. Reis en donne lui-même la raison en relation avec la tradition de sa ville d'origine. M. et Mme. Reis se disent être les premiers Portugais à avoir ouvert une maison de chambres<sup>49</sup> pour les travailleurs dispersés qui se réunissaient à Montréal. L'achat de la maison adjacente à leur première maison pour en faire une pension était une opportunité difficile à laisser passer pour ces gens, par ailleurs inconscients des transformations que la rénovation urbaine allait opérer sur le tissu urbain. De la même manière que pour les autres personnes interrogées, l'acquisition de ces deux maisons s'est faite grâce à un prêt personnel du vendeur.

---

<sup>49</sup> Au 1211, 1215 Saint-Dominique acheté au milieu des années cinquante.



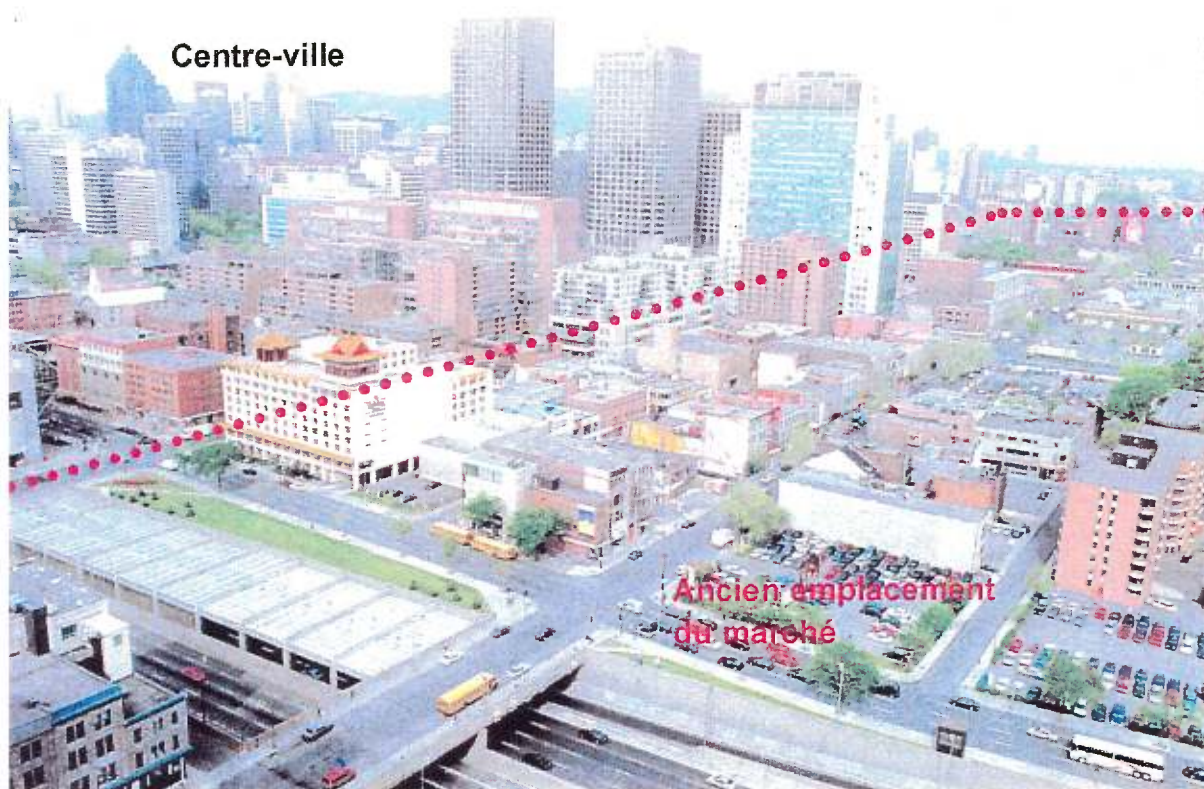


Figure no. 29 : Emplacement de l'ancien Faubourg St. Laurent.

Dans la tradition portugaise, pour ne pas dire européenne, héritée du Moyen âge, dans le bourg, le marché représente le lieu de rassemblement et de contact avec la campagne. Pour les villageois des alentours de la ville, la place du marché, est l'endroit où on prend des nouvelles du pays et, aller en ville signifie aussi aller au marché. Dans la langue portugaise, le mot *praça* est aussi bien utilisé pour dire place publique que marché, (Cardoso, 1977). Mumford écrit qu'au Moyen âge, dans les villes de taille moyenne, le marché est assimilé à l'agora de la Grèce antique, (Mumford, 1964). Dans une perspective plus large, en se référant à Lisbonne, la *Baixa* de Pombal est l'archétype de la place commerçante de la ville<sup>50</sup>, (Franca, 1965). En effet, la *Baixa* fonctionne comme une grande *praça*, avec ses rues commerçantes portant des noms de métiers. Avec la place du Commerce, *Praça do Comercio*, reliée à l'histoire de la bourgeoisie du 18<sup>ème</sup>. siècle, libre et commerçante, (Franca, 1965), (Fig. 30), la *Baixa* de Pombal bénéficie d'une signification symbolique due à son rôle national lié au commerce des colonies portugaises. On retrouve cette typologie de la place du Commerce ouverte sur la mer, entre autre, à Ponta Delgada, aux Açores, à Villa Real do San Antonio, en Algarve et à Lappa au Brésil. De plus, dans chaque ville et village du Portugal la place du marché, a *praça*, bénéficie de la même image de liberté marchande.

---

<sup>50</sup> Nous savons que la ville a été reconstruite après le tremblement de terre de 1755 sur une base nouvelle propre au siècle des Lumières, (Franca, 1965)



*Figure no. 30 : Place du Commerce, Baixa, Lisbonne.*

Notre intention n'était pas ici de dresser une typologie des places publiques et d'en décrire leur rôle au Portugal, mais de donner une idée de la représentation de la place du marché en vertu du lien qu'elle maintient avec l'extérieur du village, de la ville et du pays. À la lumière de l'entrevue avec M. Reis et comme nous l'avons vu au chapitre III, nous avançons que la structure urbaine du faubourg, apparentée à celle du village, a été un des éléments morphologiques déclencheurs de l'intégration et de la formation de la communauté dans la ville, plus particulièrement autour du boulevard Saint-Laurent perçu comme point de référence, (Fig. 7, 29, 31).

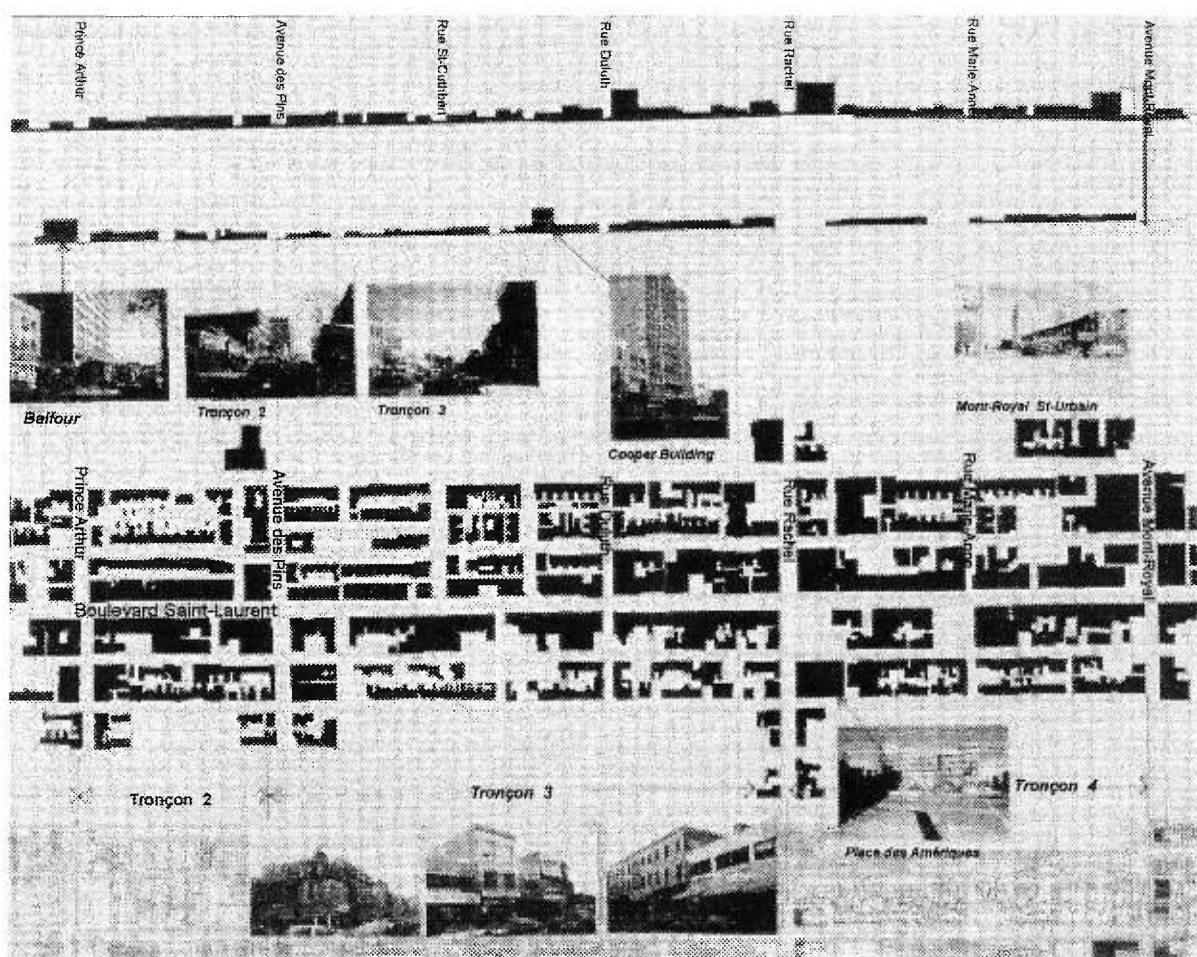


Figure no. 31: Tronçon du Bld. St.-Laurent du quartier portugais.

### 5.3.2. La "Main" des portugais

L'axe Saint-Laurent a été le lieu d'installation des différentes vagues d'immigrations, (Gubbay, 1989). L'une remplaçant l'autre, la communauté portugaise a pris la place des Juifs européens venus plus tôt.

En effet, le boulevard Saint-Laurent, qui avait été décrété division officielle entre les quartiers français et anglais en 1792, (Gubbay, 1989), est un véritable *point de repère* pour les différentes communautés immigrantes qui s'y sont succédées, (Gubbay, 1989). *Point de repère* ou son équivalent anglais *landmark*, est tout à fait à propos ici car il relève de la réalité quotidienne et historique de l'insertion de l'immigration. En effet, symboliquement, cet axe représente la "faille" entre les deux identités ethniques, francophone et anglophone, de Montréal, dans laquelle les immigrants se sont insérés, (Linteau, 1992, Ritchot, SOS Montréal).

L'appropriation des commerces du boulevard Saint-Laurent par les Portugais devenus plus nombreux dans le quartier, s'est faite progressivement par le remplacement des commerces ayant appartenu aux juifs de l'est de l'Europe. L'exemple de l'épicerie *La Vieille Europe* sur le Boulevard, (Annexe 3, carte), témoigne de ce mouvement<sup>51</sup>. De plus, les nouveaux propriétaires portugais ont gardé le caractère du magasin et les produits tout en ajoutant des ingrédients propres à la cuisine portugaise.

Depuis que la loi 101 sur l'affichage en français existe au Québec, la langue portugaise est moins mise en évidence. Par contre, on remarque des enseignes, *fala-se português* "on parle portugais" Aussi, les enseignes des commerces portent parfois le nom d'une ville ou comprennent une autre référence portugaise, comme c'est le cas pour la *Caisse d'économie et de dépôt des Portugais de Montréal*, la *Boutique Lisbonne*, la *Discothèque Portuguesa*, le *Café Portugal*, le *Marché Soares*, le *Café O Triangulo*, *Portugalia*, *Casa Minhota*, la *quincaillerie Açores*, *Flor do Lar*, (Annexe 3). Par contre, d'autres établissements, tout aussi portugais, parfois même devenus des institutions

---

<sup>51</sup> Nous n'avons pas posé la question du mode d'achat du commerce. Nous ignorons également, s'il y a eu un système d'emprunt direct au propriétaire vendeur.

pour les Montréalais, ne portent pas de nom ayant une distinction ethnique : *La Cabane*, *Coco Rico*, *Notre Maison*, (Annexe 3). Pourtant, ces endroits recèlent des petites merveilles en matière de culture culinaire portugaise.

Aujourd'hui il est encore possible d'avoir des conseils en portugais, chez le *quincaillier Bois-Ideal*, ou de suivre une partie de football entre les clubs du Portugal de *Benfica* et *Porto* sur le grand écran du café *Champs*, (Annexe 3).

L'étalage de la vitrine, les produits et la façon de les exposer assez simplement, sont autant d'indices sur l'appartenance portugaise du magasin. Le goût pour les meubles de bois travaillés et imposants, les habits avec dentelles qui ne font plus partie des goûts de la nouvelle génération d'ici et du Portugal moderne, témoignent d'une culture en mutation basée sur les valeurs traditionnelles.

Les entrevues confirment que les femmes ont d'abord travaillé dans les fabriques de vêtements qui se trouvaient sur le Boulevard, aujourd'hui pratiquement disparues et converties en condominiums et en lofts destinés à la nouvelle clientèle gentrificatrice.

Les entrevues illustrent qu'il y a une relation étroite entre la famille, l'habitat et la vitalité des commerces. De la même manière qu'une économie informelle d'entraide est à la base de la revitalisation des rues résidentielles du quartier, (Krohn, Fleming, 1977), le réseau basé sur le parrainage existe pour la bonne marche des commerces du quartier. En effet, on aide des amis ou des membres de la famille nouveaux venus qui demeurent quelque temps chez-soi, et on leur assure, par la même occasion, un travail dans un commerce.

Les entrevues confirment également que le commerce est une manière d'offrir à la population d'origine portugaise du quartier et du grand Montréal, les produits qui ne se trouvent qu'au Portugal. Comme nous l'avons appris par H. Gans et son étude sur les Italiens du West-End de Boston, la tradition culinaire est l'élément culturel qui persiste le plus longtemps au sein des générations, (Gans, 1964). Il faut donc un approvisionnement en conséquence, bon nombre d'épiceries sur le Boulevard et ses rues adjacentes contribuent à ce rôle.

Même si en général on retrouve sur le Boulevard des produits dont le besoin est moins quotidien, (meubles, quincaillerie), installer son commerce sur le boulevard Saint-Laurent

signifie sortir de l'ombre du quartier en se positionnant au centre de celui-ci. C'est le cas de *Coco Rico* qui a tout d'abord établi son comptoir de poulet au coin de la rue Napoléon et De Bullion avant d'avoir pignon sur le Boulevard à l'intersection de Napoléon et qui est devenu ainsi une institution pour tous les Montréalais.

On peut dire qu'avant d'être une vitrine ou un espace de déambulation, le boulevard Saint-Laurent est le reflet d'une organisation, du microcosme d'une activité économique intense et du premier niveau de la territorialité au sens de Di Méo, (Di Méo, 1991).

Nous avançons aussi, que la perception de la forme bâtie traditionnelle influencera la concrétisation de l'appropriation du tronçon du boulevard Saint-Laurent formant le centre du quartier. La typologie commerciale datant du faubourg, conçue pour loger aux étages le propriétaire du commerce du rez-de-chaussée, (édifices juxtaposés et de petites dimensions), permet une appropriation à l'échelle de ces petits commerçants. Aujourd'hui, seulement deux propriétaires interrogés habitent au-dessus de leur commerce, (*Notre Maison et Coco Rico*). Si pour la propriétaire, (première génération), du *Coco Rico*, le Boulevard et le quartier entre Sherbrooke et Saint-Joseph représentent son milieu de vie, pour la propriétaire, (deuxième génération), de la pâtisserie *Notre Maison*, le rêve de séparer son milieu de travail de la maison, s'est concrétisé en déménageant dans un quartier plus cosu de Montréal.

Malgré le départ d'une grande portion des Portugais de la deuxième génération vers les banlieues, tous les interlocuteurs affirment revenir sur le Boulevard pour faire leurs achats et les propriétaires des commerces affirment conserver une grande majorité de leur clientèle portugaise. Tant pour son usage quotidien que pour sa représentation de la centralité<sup>52</sup>, le tronçon du boulevard Saint-Laurent identifiant la communauté portugaise joue encore un rôle de *praça*, place et centre-ville. En effet, le Boulevard continue d'être une sorte d'extension du Portugal.

---

<sup>52</sup> 80 % des personnes interrogées habitant à l'extérieure du quartier, affirment revenir sur le Boulevard pour l'achat des produits spécifiques à la cuisine portugaise. Et ce, même pour les gens de la première génération mariés avec une femme canadienne ou d'une autre origine ethnique.

Pour les personnes âgées de la première génération, limitées au déplacement à pied, elles affirment ne pas sortir du quartier et trouvent un avantage à habiter le centre du quartier à cause de toutes ses ressemblances avec le Portugal, en plus de bénéficier de la convivialité et de la sécurité qu'elles ne trouveraient pas dans une grande ville du Portugal.

### 5.3.3. La "Main" comme figure vernaculaire de Montréal

À une échelle plus globale, c'est dans la réalité multiethnique de Montréal, mentionnée au chapitre II, que l'identité du Boulevard s'est construite. C'est aussi sur sa permanence symbolique et morphologique, qui remonte au début de l'histoire de Montréal, que le visage multiculturel de la Main s'est précisé.

Il faut se rappeler, en effet, que la *Main* fait figure symbolique de Montréal, depuis 1792, lorsque la ville s'est étendue vers le nord et que le Boulevard séparait la ville en deux zones : Est et Ouest. Point de repère au sens de K. Lynch, la *Main* l'est aussi comme espace vécu, grâce à l'échelle des typologies héritées du faubourg qui, dans leur addition forment un espace public "affairé" selon la tradition populaire de toute agglomération du nord-est des États-Unis, (Jackson, 1984). Depuis le 18<sup>ème</sup>. siècle, la typologie du Boulevard participe à une appropriation échelonnée dans le temps par le transfert des commerces entre les vagues immigrantes. Ce processus organique a conféré à la *Main* un visage qui s'est transformé doucement, laissant place aux contrastes entre les commerces de différentes origines ethniques. Ajouté à cela, dans la période de déclin des années soixante, le Boulevard est investi par les ateliers d'artistes qui ont tranquillement côtoyé les commerces traditionnels des communautés ethniques. S'il fallait discuter sur le sens du multiculturalisme canadien on dirait que le boulevard Saint-Laurent est devenu la représentation vernaculaire du pluralisme canadien qui laisse chaque identité culturelle évoluer à son rythme et dans son espace tout en se côtoyant. L'observation a déjà été faite, ainsi par A. Germain :

La rue Saint-Laurent est un parfait exemple d'espace public animé où se côtoie une diversité culturelle étonnante et des autochtones gentrificateurs installés à proximité. Et tout Montréal - simple citoyen ou élu - reconnaît spontanément cette artère comme un élément privilégié du patrimoine urbain (au sens large), (Germain, 1990 : 19).



Les valeurs d'usage vernaculaire associées à la typologie du Boulevard forment *un fait urbain* au sens de Rossi, (Rossi, 1989) reconnu comme patrimoine vernaculaire, le *sens élargi* auquel fait référence A. Germain, (Germain, 1990). De plus, sa diversité culturelle ajoute au sens civique rappelant le rôle de la place publique comme représentation pluraliste de la Cité, (Korosec Serfaty, 1988).

Aujourd'hui, avec la gentrification des quartiers limitrophes, une partie du Boulevard renoue avec son caractère de spectacle, ses restaurants décorés par des designers connus et devient le haut lieu du divertissement. C'est une véritable vitrine pour la nouvelle bourgeoisie de banlieue qui se divertit à Montréal, véritable manifestation "touristique" qui menace le caractère habité du Boulevard. Si le temps et les habitudes ont renforcé le caractère vernaculaire de la *Main* depuis le faubourg du 18<sup>ème</sup> siècle, pour devenir aussi le lieu de l'avant-garde avec ses artistes de ce siècle<sup>53</sup>, la récente percée d'un nouvel usage "touristique" contraste et menace l'usage vernaculaire du Boulevard. Aujourd'hui, la *Main* oscille entre le boulevard des Lumières et la rue principale du faubourg.

---

<sup>53</sup> La proximité de l'École des Beaux-Arts, construite au début du siècle sur la rue Saint-Urbain, à un bloc du Boulevard, a influencé l'installation des artistes dans la zone.

	<b>Adaptation au milieu</b>	<b>Adaptation du milieu</b>
<b>Aspiration à l'autonomie et à l'insertion urbaine par l'habitat.</b>	Préférence pour l'achat du duplex, type hybride urbain et rural, une <i>villa surmontée du faubourg</i> , (Ritchot, 1979). Location aux pairs de l'étage supérieur.	Modification typologique : Espace commun, sala de estar Cave Solarium
<b>Besoin d'identification de l'espace privé.</b>	Valeur symbolique accordée aux façades ornementées représentant la mémoire de la ville et le travail bien fait.	Modifications légères des façades : Peinture de couleur de la façade pour son entretien, Inscription d'éléments iconographiques religieux, Remplacement des portes et fenêtres, Remplacement de la brique rouge par une brique plus claire, Destruction des corniches de bois trop difficiles à entretenir.
<b>Besoin d'un jardin dans l'espace privé.</b>	Usage des espaces libres pour la culture vivrière, l'élevage d'animaux et le rangement.	Destruction du hangar et plantation d'un jardin aux plantes vivrières et ornementales. Plantation du jardin frontal de plantes vivrières et ornementales. Construction d'un espace de rangement. Dallage de la cour.
<b>Insertion par le commerce d'une petite bourgeoisie répondant au besoin de produits du pays d'origine.</b>	Préférence pour la typologie de commerce du boulevard Saint-Laurent.	Création de café et de commerces portugais.
<b>Besoin de convivialité et de parler la langue d'origine.</b>	Préférence pour l'échelle des rues du quartier. Fréquentation des cafés et commerces portugais et <i>Dunkin's Donuts</i>	
<b>Besoin de centralité.</b>	Le boulevard Saint-Laurent, symbole de la centralité de la communauté	Construction de l'église portugaise. Demande de réaménagement du parc du Portugal à la Ville de Montréal.

Tableau II: Valeurs et significations agissant sur l'espace public de manière consensuelle et contribuant à la mise en valeur de l'identité portugaise dans le quartier Saint-Louis.

## 6. CHAPITRE V : DISCUSSION SUR LE DESIGN URBAIN

Au chapitre précédant, nous avons rendu compte de l'appropriation de l'espace urbain par la communauté portugaise. D'une part, nous avons vu que, parmi les trois échelles d'appropriation, l'espace privé est celui qui a subi le plus de transformations en relation avec l'adaptation du milieu à la culture portugaise. D'autre part, l'inscription de l'identité portugaise et l'expression des valeurs d'usages vernaculaires dans l'espace public par l'appropriation de l'espace limithrophe, dépendait de l'acquisition d'un espace privé autonome et des conditions du marché immobilier, facteur exogène aux valeurs culturelles du groupe. Aussi, nous avons vu que même si le domaine public n'a subi aucune modification dans sa structure, il n'en demeurait pas moins un espace central auquel la communauté portugaise s'identifiait.

Afin de rendre compte, plus en détails, des significations et des valeurs projetées dans l'espace public par la communauté portugaise, nous discuterons, dans ce chapitre, premièrement, l'impact des valeurs d'usages vernaculaires véhiculées par la communauté portugaise sur le règlement d'urbanisme de la Ville de Montréal. Deuxièmement, nous exposerons les résultats sur la perception, la signification et l'usage du parc du Portugal qui a fait l'objet d'un réaménagement récent par la Ville de Montréal.

Nous rendrons compte, en contre partie, des valeurs des designers urbains interrogés, de leurs commentaires sur les usages vernaculaires et de leur prise en compte dans le processus de design urbain, en général et en particulier dans le quartier.

### 6.1. *Signification des pratiques vernaculaires pour le règlement d'urbanisme de la Ville de Montréal*

Nous nous sommes intéressée au règlement d'urbanisme de la Ville de Montréal parce qu'il constitue un outil de travail pour les designers urbains et les architectes.

Les notes explicatives de ce règlement, en vigueur depuis 1994, nous renseignent sur la philosophie ayant conduit à son écriture. Ce règlement représente « la cristallisation des profonds changements qui se sont manifesté dans la société montréalaise au cours des dernières années », (Ville de Montréal, 1994 : 1). Cela signifie que le règlement s'alimente d'une « vision écologique de la ville, dont les acquis sont reconnus comme autant de sources d'inspiration devant fonder son avenir », (Ville de Montréal, 1994).

Cette ouverture d'esprit, qui remet en question le cadre normatif du zonage antérieur, mise sur l'idée d'une nouvelle convivialité urbaine dont les fondements théoriques puisent dans les recherches et les écrits sur la ville depuis les années de réappropriation dont nous avons fait mention au cadre historique des chapitres II et III.

Après l'analyse du règlement d'urbanisme de la Ville de Montréal, nous nous sommes intéressée particulièrement à l'analyse de la relation établie entre les usages vernaculaires des Portugais du quartier Saint-Louis et le cadre normatif proposé dans le souci du design urbain. Nous nous demandons ici quels éléments d'urbanité sont retenus dans le règlement et comment ceux-ci sont intégrés pour maintenir la vitalité de l'espace public?

Remarquons d'emblée qu'aucune intervention portugaise sur le bâti ne contrevient au règlement de la Ville. En effet, aucune *surhauteur* ou augmentation de densité par l'addition d'un étage, ni aucun changement au nombre de logements n'ont été effectués. Au chapitre de *l'alignement*, aucune saillie n'a fait l'objet de droits acquis et de réflexion sur l'aspect extérieur du paysage urbain. De plus, la typologie n'a subi aucune modification pouvant réellement porter un impact sur le *mode d'implantation*, la cave n'étant pas perçue comme un agrandissement en surface d'implantation. Par contre, la destruction des hangars serait une pratique favorable à l'augmentation de l'espace libre et donc à une diminution du *taux d'implantation* et de la *densité*. Le retrait des hangars, qui ne sont pas habitables au sens du règlement, témoigne d'une pratique naturelle ayant répondu à un besoin culturel de la première génération. Cette pratique est

reconnue par la Ville et a même été encouragée ultérieurement. Nous avons également observé qu'aucun projet n'a tenté de contrevenir à la règle du *taux d'implantation* et de la *densité* par une augmentation de *l'indice de superficie plancher*, (COS), à la manière du projet de la Cité Concordia mentionné plus haut.

Nous pouvons donc affirmer que le type et la matrice urbaine formée au cours des quatre périodes typomorphologiques traitées au chapitre III, ont fait l'objet de transformations par les pratiques vernaculaires dans leur propre logique constructive et structurale.

Après analyse du règlement, nous nous sommes intéressée particulièrement à *l'apparence du bâti* et sa relation avec la rue comme espace public où l'intervention de transformation a un impact plus fort.

Nous pouvons avancer que l'appropriation de l'espace limitrophe aurait agit en faveur d'une certaine flexibilité au chapitre de *l'Apparence d'un bâtiment* du règlement d'urbanisme,(Ville de Montréal, 1998).

De manière générale et normative, le règlement prohibe l'usage de la peinture sur la maçonnerie de pierre,(Titre II, chapitre VII, section III). Pour ce qui est de la brique, qui compose la majorité des parements du quartier, aucune norme ne restreint l'application de peinture. La question est plus délicate lorsqu'il s'agit d'un secteur significatif désigné par la Ville où certains critères particuliers sont établis afin de préserver l'identité du cadre bâti. Or, les rues du quartier Saint-Louis sont désignées par cette disposition du règlement et l'application de la couleur sur le mur de brique demeure soumise à la norme suivante :

Dans un secteur significatif où un parement de brique est indiqué au tableau de l'article 97 [comme c'est le cas pour le secteur désigné dans le quartier, secteur de type A], la brique doit être de texture à grains fins et d'une couleur semblable à celle dominante dans le secteur,(Article 103).

Dans le cas de travaux non conformes aux dispositions du règlement, les modifications doivent répondre à la philosophie de la Commission Jacques-Viger<sup>54</sup> qui dit que :

Les travaux doivent tendre vers une amélioration de l'apparence extérieure du bâtiment et une meilleure intégration du bâtiment dans son milieu d'insertion,(Article 96.1).

Un entretien avec un agent du Service de l'urbanisme de la Ville de Montréal confirme qu'il est accepté qu'une brique, déjà peinte une première fois, soit maintenue ainsi et même repeinte. La Ville reconnaît donc le caractère polychromique des rues du quartier comme un droit acquis et la Commission Jacques-Viger agirait dans l'esprit de continuité du caractère de l'espace bâti. Elle reconnaît donc, à son tour, l'identité propre du quartier approprié de manière spontanée par les Portugais. Mais cette reconnaissance du droit à la différence est, néanmoins, remise en question dans un futur proche, lorsque le règlement figera le caractère de la rue en conformité avec les récupérations récentes de la brique nettoyée de sa peinture.

## **6.2. Signification du parc du Portugal dans le quartier portugais**

### *6.2.1. Le processus d'aménagement du parc du Portugal*

La Ville de Montréal, désireuse d'offrir ce que A. Germain appelle «les ingrédients de la culture cosmopolite », (Germain, 1990 : 18), déjà présents depuis le mouvement d'ouverture sur le monde commencé avec l'Exposition Universelle de 1967 et les Jeux Olympiques de 1976, se lance maintenant dans une approche politique visant l'intégration des communautés ethniques<sup>55</sup> dans la vie publique. En effet, la Ville de Montréal a déclaré officiellement vouloir encourager la participation des citoyens de toute origine ethnique à la vie publique municipale, (Ville de Montréal, 1989). La Ville reconnaît également l'importance de l'apport culturel des communautés ethniques et vise à soutenir la vitalité de leur créativité ainsi que la sauvegarde de leur patrimoine

---

<sup>54</sup> Commission qui analyse, juge et approuve les projets et modifications dans les secteurs soumis à des critères, (Règlement d'urbanisme, Titre II, chapitre VIII, section V), et dans les secteurs significatifs dérogeant au Règlement, (Titre II, chapitre VII, section VI).

<sup>55</sup> Que la Ville appelle aussi communautés culturelles.

culturel d'origine. Parmi les recommandations de la commission chargée d'étudier la mise en place d'une politique interculturelle, mentionnons l'insistance sur l'implication du milieu dans la planification des activités en faveur des relations interculturelles. Les espaces communs des quartiers, dont les parcs, sont particulièrement désignés, (Ville de Montréal, 1988 : 64).

Le parc du Portugal est un exemple qui répond à ces intentions politiques. En effet, déjà en août 1975, on rebaptisait le parc Valliers par le toponyme de *parc du Portugal* « en hommage des pionniers de cette communauté ethnique établie ici depuis au moins 20 ans ainsi qu'à tous les autres morts en terre québécoise », (Montréal matin, 1975). Il ne s'agit ici ni de la Place d'Armes, ni du Mont Royal, qui sont des espaces majeurs de la trame de la ville et de son identité. Il s'agit d'un parc de quartier, dont la position directe sur le boulevard Saint-Laurent lui donne une importance significative. En effet, quoi de mieux que de rendre hommage à la présence d'une communauté en lui attribuant officiellement un espace public sur le boulevard Saint-Laurent? Pratique que la Ville réitérera par la suite avec le parc des Amériques. Mais là n'est pas notre propos, le parc du Portugal avait sa justification.

Premièrement, le parc existait déjà comme espace public. En effet, morphologiquement, le parc s'inscrivait déjà dans la trame urbaine au même titre que l'emplacement de l'ancien marché Saint-Jean-Baptiste — à l'intersection de la rue Rachel — aujourd'hui réaménagé et baptisé parc des Amériques après une longue période d'inoccupation<sup>56</sup>. Le parc du Portugal ressemble à une porte qui identifie le quartier. De plus, il demeure au centre de la concentration lusophone du quartier, (Fig.4,32). On verra plusieurs institutions s'ajouter sur le Boulevard, non loin du parc : la Caisse d'économie des Portugais de Montréal, le Club Portugal de Montréal, un peu plus loin sur la rue Rachel, le Centre communautaire de *Santa Cruz*, l'Église *Santa Cruz* et l'*Assoção Portuguesa do Canada*.

---

<sup>56</sup> Le marché Saint-Jean-Baptiste a été détruit en 1958. Après une période de trente ans où le terrain est resté vide, l'aménagement en parc des Amériques visait la reconnaissance de la communauté latino-américaine. Dans ce mémoire, nous ne donnerons pas plus d'informations sur cet espace et sa signification au sein de la population. Une étude comparative entre plusieurs espaces publics ayant bénéficiés de ce genre d'intervention de la Ville de Montréal pourrait faire l'objet d'une autre recherche.

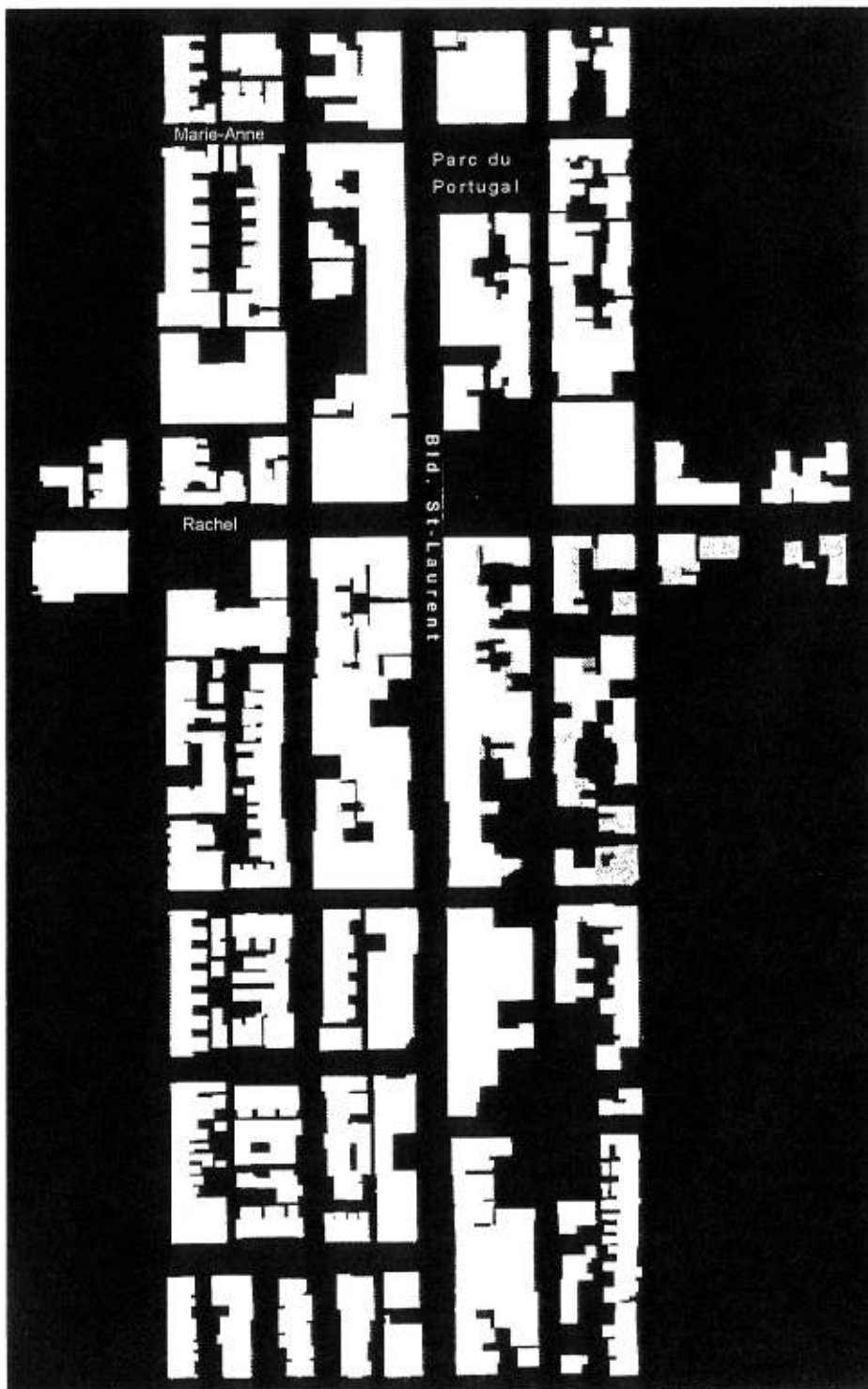


Figure no. 32 : Figure Ground du parc du Portugal.



Deuxièmement, de lieu d'*exclusion* et de *divergence* dans les années cinquante (La Patrie, 1949), où la mise en commun d'une culture n'est pas possible, le parc devenait de nouveau un espace de *convergence*. Pour reprendre Korozec-Serfaty, « l'aménagement d'un espace public est fondamentalement la manifestation d'une intention d'encourager une forme émergente de sociabilité », (Korozec-Serfaty, 1988 : 118). Ainsi, officiellement reconnue, la communauté portugaise qui comptait alors 40 000 habitants, (Journal de Montréal, 1975), se rend visible dans l'espace public. Par ce fait même, l'espace commun ne s'oppose pas à l'espace privé mais lui en donne sa raison : « La solidarité qui attache les maisons n'est plus de l'agrégat organique, elle devient géométrique d'une composition pensée », (Bailly, 1996 : 52).

Nos premières entrevues touchant le parc du Portugal font ressortir que, dans l'imaginaire des personnes interrogées dans le parc même, l'espace est bien clairement dessinée par rapport au reste du tissu urbain . Comme K. Lynch l'exprime à propos de la modulation du nœud, « celui-ci se dégage mieux si la frontière est nette, fermée et ne se perd pas dans l'incertitude de tous les côtés », (Lynch, 1976 : 119). La place est en effet un espace libéré dans la trame urbaine. Ce vide, défini par les murs du domaine privé, est le "cadeau" d'une réserve d'espace<sup>57</sup> gagnée sur le domaine "sauvage", (Fig. 32 ).

---

<sup>57</sup> En effet, A. Knight nous révèle que l'emplacement de l'actuelle parc du Portugal remonte à 1869. Conçue comme une place résidentielle de type victorien, contrairement à la place du marché de la rue Rachel, l'espace émerge du lotissement des terrains du fief de Closse. La place publique aménagée par C.S. Cherrier est au centre du village de Saint-Jean Baptiste, (Knight, 1995).

Au centre de cette "clairière" on a planté un symbole, « l'arbre totémisé qui ramasse en lui ce dont les Hommes ont besoin pour se gagner un espace de liberté » (Gaudin, 1996 : 44). En effet, en guise de reconnaissance de cette nouvelle "liberté", le gouvernement portugais a fait cadeau de la colonne de marbre située sur le parterre en avant du parc,(Fig. 3 ). Cette colonne, qui provient de l'Exposition Universelle de 1967 à Montréal, porte les symboles de l'histoire du Portugal et des Découvertes<sup>58</sup>.

Une décennie plus tard, une seconde intervention de la Ville donne un nouveau visage au parc. Selon les documents du Service des parcs de la ville de Montréal, la demande pour le réaménagement du parc du Portugal est présentée en 1987 par la communauté portugaise au conseiller municipal du quartier, (Ville de Montréal, 1987). Malgré une certaine confusion dans la chronologie des événements<sup>59</sup>, la raison qui pousse à cette demande est clairement définie dans un article d'un journal de la communauté portugaise : l'espace devait recevoir quelques modifications pour mieux représenter « la qualité du peuple que nous sommes », (*A Voz de Portugal*, 1990). L'idée discutée surtout dans les cafés, depuis le changement toponymique, devait se concrétiser quelques années plus tard, avec un plan qui illustre les besoins de la communauté, (Fig. 35). Ce plan est préparé par un intervenant du groupe et présenté en 1990 au nom du *Comité organisateur du jour du Portugal*.

D'après le même journal, c'est à partir de ce moment que la responsabilité de l'aménagement revenait à la ville de Montréal. En effet, une fois le processus de présentation du projet à la municipalité terminé, la communauté portugaise n'a plus montré le même enthousiasme à poursuivre le projet.

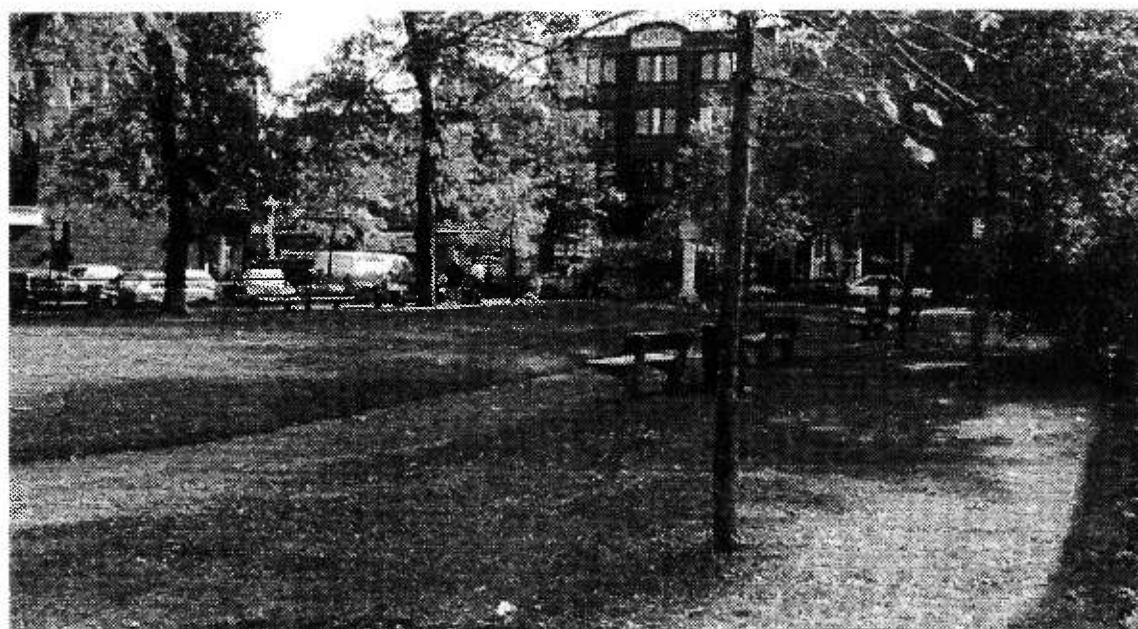
---

<sup>58</sup> On peut observer sur l'écusson, les châteaux-forts qui symbolisent la prise du pouvoir du 13<sup>ème</sup> siècle, de Don Henrique Alfonso III sur les Maures. Au 15<sup>ème</sup> siècle, à la période des Découvertes, cette stèle était utilisée comme pieux emblématique du Portugal. Au moment, de l'inauguration du Parc du Portugal, la colonne de marbre était surmontée d'une sphère de cuivre évidée, symbolisant le premier voyage autour du monde par le navigateur portugais Ferdinão de Magalhaes Magellan. Cette sphère n'existe plus aujourd'hui, mais on peut encore en observer le dessin de l'autre côté de l'écusson.

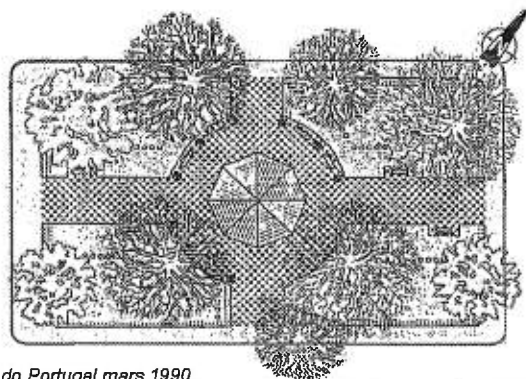
<sup>59</sup> En effet, il y a contradiction entre les dates relatées par le journal de la Communauté et l'historique du dossier du parc du Portugal à l'interne du Service des parcs de la ville de Montréal daté de 1988.



*Figure 33 : Colonne provenant de l'Exposition Universelle de Montréal.*



*Figure 34 : Parc du Portugal avant le réaménagement.*



Source: *Voz do Portugal* mars 1990.

Figure 35 : Plan présenté par le Comité du jour du Portugal .

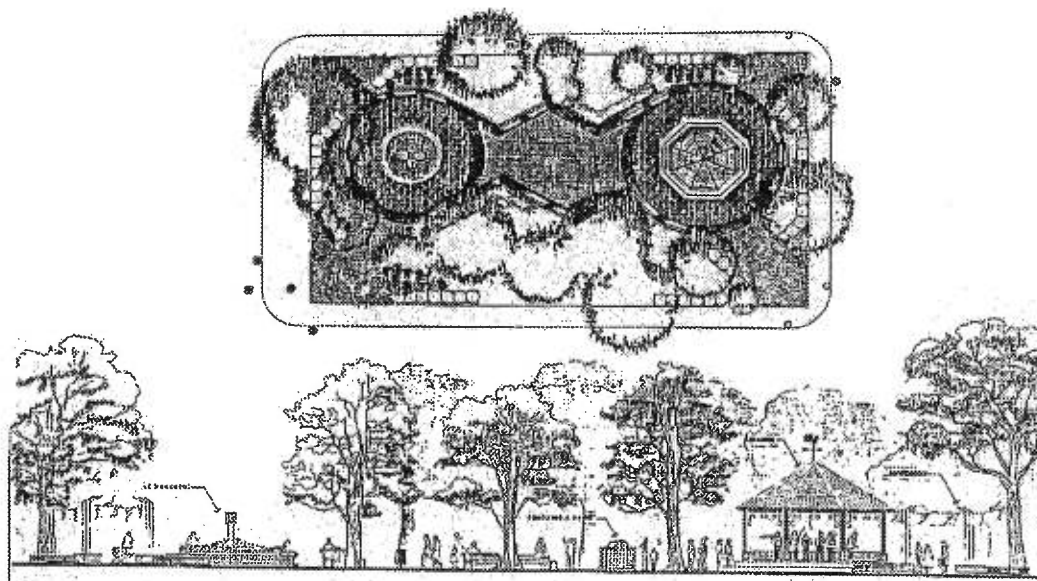


Figure no. 36: Plan du Service des parcs de la Ville de Montréal .



La fontaine



Le Gazebo



Calçada portuguesa

*Figure 37 : Images du parc après le réaménagement*

### 6.2.2. Façonnage du parc du Portugal par la ville de Montréal

Les plans, préparés par l'architecte choisi au sein du Service des parcs, (Fig. 35), contiennent la plupart des éléments présentés dans le plan du Comité organisateur du jour du Portugal, (Fig. 34). Voici comment s'exprime le concepteur du parc dans le communiqué de la Ville : « L'architecte paysagiste a exploité la symbolique et la culture propres au peuple portugais pour aménager le parc », (Ville de Montréal, 1991). En effet, un kiosque ponctue verticalement la composition. Le recouvrement au sol, *calçada portuguesa* dont on a réadapté le matériau à la rigueur de l'hiver, différencie l'espace "place" de l'espace "parc" proprement dit. Les arbres de l'époque du square victorien sont demeurés intacts et une étroite bande de gazon les entoure entre la partie "dure" et le grillage en fonte, propre aux jardins anglais. Les quatre coins, les entrées du parc, toujours ouvertes, sont marquées par deux colonnes décorées par des céramiques décoratives, *azuleijos*, à la manière des éléments que l'on retrouve dans les jardins publics des villes portugaises. La céramique décorative appliquée aux bases du parterre de fleurs et du kiosque ainsi qu'à la façade de la fontaine, rappelle les façades des maisons bourgeoises portugaises, (Fig. 37). Le résultat est « un peu hybride », pour reprendre les mots d'un de nos interlocuteurs, (M. A. Maura).

En effet, au niveau formel, l'espace public tient à la fois du caractère d'une place portugaise et d'un parc montréalais. Il faut bien souligner que la place n'est pas une copie d'un espace portugais, mais qu'elle en est une inspiration.

Comme nous l'avons déjà mentionné, plusieurs types d'espaces publics existent au Portugal selon l'usage et les institutions qui les marquent : le parvis de l'église, la place du marché, la promenade des boulevards du 18<sup>ème</sup> siècle, le jardin public pour en nommer les principaux. Par exemple, dans l'*Alfama* à Lisbonne, la place de l'Église São Antonio est dominée par ce bâtiment et sert d'espace convivial caractérisant le quartier, (Fig. 38). Ici, le parc du Portugal, entouré de duplex, de deux magasins de quartier et d'un garage, n'est pas marqué par une institution susceptible de laisser deviner la présence portugaise<sup>60</sup>. De plus, les abords du parc sont peu animés bien qu'un bar et

---

<sup>60</sup> L'entrevue de la deuxième partie dévoile qu'il y en a eu une tentative. En effet, un groupe de citoyens d'origine portugaise, la Maison de l'action démocratique avait pour projet d'acquiescer un des duplex afin d'y installer un centre culturel. Le projet a avorté par manque d'appui et de consensus dans la communauté.

un restaurant soient ouverts sur le boulevard Saint-Laurent. L'église portugaise de Santa-Cruz sur la rue Rachel fait face à un stationnement ayant une influence supérieure sporadique sur le caractère de l'espace public. Lors des fêtes religieuses, l'espace est, en effet, décoré et fermé aux voitures.

La place portugaise est principalement caractérisée par la *calçada*, dont les motifs géométriques dans les tons de noir et blanc font un effet décoratif mettant en valeur les édifices encadrant l'espace. Un exemple est celui du *Largo Camões*, aujourd'hui en reconstruction, qui était toute pavée et dont les arbres régulièrement taillés dessinaient l'espace de la place. Rares sont les arbres plantés dans le reste de la ville, mais ceux-ci abondent dans les jardins publics.



Parvis de l'église São Antonio, Alfama, Lisbonne.



Ponta Delgada, Campo San Francisco.

*Figure no.38 : Images d'espaces publics portugais*



### 6.2.3. Perception du parc du Portugal par les usagers et la communauté portugaise

#### 6.2.3.1. Résultats de la première partie de la recherche

La première étape de notre étude nous permet de conclure que le parc est vécu comme un lieu de rassemblement et de socialisation pour tous les gens du quartier. Résumons ici les éléments de conclusion de cette partie de la recherche.

Premièrement le parc, situé au centre d'une aire restreinte de plus ou moins 400 mètres de circonférence, représente tout d'abord un point de repère important du quartier et en constitue d'ailleurs le centre, (Fig.4).

Deuxièmement, nous avons également relevé que la pratique du quartier est vécue de manière semblable à celle d'un village, où le parc du Portugal devient le lieu de convergence, sorte de point de distraction sur des *parcours obligés*, (De Certeau, Giard et al., 1994). Ainsi, on passe par le parc pour aller visiter un ami ou faire ses emplettes sur le boulevard Saint-laurent. Le parc est un lieu de détente et d'animation, où les gens de toute origine ethnique se rassemblent. Chacun prend sa place, dans le même espace et affectionne un "siège" privilégié. L'espace du parc est territorialisé en fonction de la position sociale et ethnique du groupe. Les punks, discrets, sont assis dans la partie centrale arrière, partie opposée au boulevard Saint-Laurent, à l'est du parc. Les couples eux, sont assis face au banc des punks. Les enfants explorent l'espace et se promènent du kiosque à la fontaine, puis de la fontaine à la stèle autour de laquelle ils dansent sur le rebord de béton. Les Portugais retraités font face à la "place", en avant. Tout en tournant le dos au Boulevard, ils observent le "théâtre". Ils sont toujours là, en grande discussion, et le groupe d'hommes et de femmes s'agrandit ou diminue suivant les activités de chacun. On est assuré de toujours les retrouver là, après la messe pendant la belle saison, alors qu'ils sont au café l'hiver. C'est visiblement leurs bancs attirés et nous n'avons observé personne se les approprier.

Pour les usagers d'origine portugaise, le parc du Portugal est un point de socialisation parmi d'autres, car le parc du Mont-Royal figure également comme point de repère

important. Par ailleurs, pour les usagers d'origine non portugaise, le parc du Portugal joue un rôle d'interface entre les cultures, conviant à une pratique déambulatoire et de rêverie où les objets pittoresques du paysage, (la fontaine, le kiosque, etc.), installés lors du dernier réaménagement, semblent convaincants.

Si pour certains, la fontaine évoque un certain exotisme, pour les aînés portugais, elle demeure accessoire et même absente du discours. Par contre, l'élément le plus évocateur, pour les Portugais interrogés sur les lieux, demeure la stèle provenant de l'Exposition universelle de 1967, dont nous avons parlé plus haut. En effet, ce monument établit un rapport dialectique entre le présent et le passé en y faisant entrer une dimension pédagogique. De plus, cette stèle, symbolisant l'histoire glorieuse du Portugal, rend héroïque l'origine des portugais installés à Montréal. Dans le discours des aînés et des pionniers assis sur la "place", ce "totem" devient le symbole du lien entre le Canada et le Portugal. La place étant, pour reprendre leurs mots, « *um quantinho de Portugal aqui* »<sup>61</sup>.

#### 6.2.3.2. Résultats de la deuxième partie de la recherche

La seconde partie de la recherche porte sur la perception du parc du Portugal au sein de la communauté portugaise et enrichit la première analyse. En effet, elle révèle différentes pratiques vernaculaires de l'espace public. Ces pratiques illustrent d'autres lieux d'appropriation que le parc du Portugal, mettant ainsi en évidence la différence entre la vision municipale et le vécu des habitants. Pour l'argumentation, nous donnerons un contrepoint à la réalité vécue et perçue du groupe étudié.

La référence au parc du Portugal ne fait pas l'unanimité au sein du groupe interrogé. L'étude fait ressortir qu'en terme de fréquentation, le parc est peu utilisé comme lieu d'activité et de rencontre<sup>62</sup>. Quand le parc du Portugal est mentionné spontanément, on fait très peu de cas de sa valeur d'usage. « C'est bien pour les aînés, c'est très rare que j'y aille », (Mme. A. Costa), nous dit cette femme de la deuxième génération, habitant le

<sup>61</sup> «Un coin du Portugal ici» citation relevée dans la deuxième partie de la recherche.

<sup>62</sup> Un peu plus de la moitié, (16 sur 24 personnes, 66%), des gens se sont référés au parc du Portugal directement, sans notre intervention.

logement à l'étage du commerce dont elle est propriétaire et qui sort que très rarement de son circuit.

Notons que tous les interlocuteurs ayant des activités quotidiennes dans le parc pendant l'été affirment habiter à proximité. Ceci confirme que le parc du Portugal est un espace public de quartier. À ce titre, le parc trouve son pendant dans les espaces verts situés ailleurs aux limites du quartier, dont le parc Jeanne-Mance et le Mont-Royal, (Fig. 6).

En ce qui concerne la valeur symbolique du parc qui est associée à un événement ou à la valeur d'usage vernaculaire, les gens de la deuxième génération sont unanimes à dire que le parc ne représente aucune valeur. Sans parler de l'indifférence de la troisième génération. Une jeune fille nous a expliqué, en contrepoint, que le symbole du drapeau qui n'est pas présent dans le parc lui serait plus significatif que la colonne emblématique des Découvertes. Pourtant cette jeune fille emprunte le boulevard Saint-Laurent, plusieurs fois par jour, pour travailler à la boucherie de son père et rentrer chez elle. Nous voyons ici que l'usage du parc ne correspond pas toujours à l'intention de représentativité symbolique auquel il était destiné par la ville.

Chez les "résistants" de la deuxième génération, l'avis est unanime : on trouve le parc *kitch* et on le considère comme une représentation stéréotypée de la culture portugaise. Une femme nous a fait part de sa tristesse de voir les personnes retraitées assises là :

J'ai l'impression qu'ils ont été confinés là, parce qu'il n'y a pas d'autres endroits où ils peuvent aller pour se parler et être ensemble... peut-être que l'artiste a su ce qui plairait aux personnes qui fréquentent le parc, des immigrants depuis 30-40 ans et qui ne sont pas au fait de ce qui se passe au Portugal... Quand on retourne [au pays] on se rend compte que ça a changé, (Mlle Fujaco).

Un des membres du *Comité du jour du Portugal* affirme que le processus de réaménagement du parc s'est fait dans l'ombre, plus encore, l'un des interlocuteurs confirme "l'inutilité" du parc.

Il y a très peu de ce que nous avons besoin. J'avais un projet qui est un centre de documentation. Je garde tous les journaux... les pamphlets, la publicité. J'ai gardé la documentation sur la première immigration, pour les jeunes, la postérité. Le premier journal lusocanadien a été publié ici, c'était un journal politique qui faisait front au régime là-bas. Le premier journal a disparu... J'ai tenté de le récupérer..., (M. M. Moura).

Cette déclaration, qui fait référence à la postérité, montre bien que le parc ne pourra pas remplir ce rôle, contrairement à un centre culturel. Ici, l'*inutilité* s'explique tant par la valeur symbolique que par la valeur d'usage. Ces paroles sont révélatrices du vide politique et culturel de la place. Mais pourrait-elle remplir ces rôles toute seule? Ne faudrait-il pas associer à cet espace une institution pouvant étendre ses activités sur la place?

Si le parc n'a pas de valeur d'usage pour les gens de la deuxième génération et peu de signification pour ceux de la troisième génération, l'église Santa Cruz, elle, semble assumer un rôle rassembleur, (Fig. 39). En effet, au même titre que d'autres femmes de la première génération, une femme de la seconde génération affirme fréquenter plus régulièrement l'église<sup>63</sup>. Sise sur la rue Rachel au coin de la rue Saint-Urbain, à même la cour de l'ancienne école Darcy Magy, l'église construite par la communauté portugaise en 1985<sup>64</sup>, agit comme point de rencontre, surtout pour les femmes et les personnes âgées.

Par ailleurs, l'enquête révèle que la communauté est divisée et que trop d'associations poursuivent des intérêts différents. Si bien qu'il est difficile de s'unir pour un projet commun. Les tentatives n'ont pas manqué mais, d'après les entrevues, il semble qu'aucune concertation n'a existé pour la mise sur pied d'un projet unificateur et représentatif de la communauté. Jusqu'à maintenant, la seule institution capable de maintenir des liens au sein de la communauté demeure l'église, même avec les non-pratiquants qui contribuent quand même à son entretien et au maintien de ses activités. D'ailleurs, cette dernière, comme le centre communautaire adjacent, élargissent leur

---

<sup>63</sup> L'étude fait ressortir que 50% des femmes fréquente l'église régulièrement, 33% va au café et aucune ne socialise à la maison, par opposition à 15 % des hommes. Tandis que 85 % des hommes déclarent fréquenter le café et 10% des hommes affirme aller à l'église rencontrer leurs pairs.

<sup>64</sup> L'église Santa Cruz et le centre communautaire adjacent, installés sur le site d'une ancienne école, ont été financés et en partie construits par la communauté.

mission à un certain nombre d'activités culturelles. Au sous-sol de l'église par exemple, on retrouve une grande salle communautaire ouverte à tout le monde et qui permet de rassembler les gens tant pour les fêtes saintes que pour les fêtes profanes.

Un centre d'accueil pour personnes âgées est également relié à l'église et au centre communautaire par la cour de stationnement.

Cette cour, qui fait office de parvis d'église, est encombrée de voitures pendant la majeure partie de l'année. C'est seulement lors des périodes des fêtes saintes qu'elle est libérée et devient un spectaculaire foisonnement de couleurs et de décorations. Lors de ces fêtes, la façade de l'église et la place sont ornementées à la manière de celles des Açores et du Portugal continental.

À la sortie de l'église, les fidèles se dispersent puis se rassemblent au café. À l'animation du café, s'ajoute alors le son de la télévision captant les ondes portugaises. C'est le cas, par exemple, au café Portugal situé au coin des rues Duluth et Saint-Dominique. Chaque café a ses particularités et ses adeptes, mais, comme il était coutume au Portugal, les femmes de la première génération préfèrent ne pas être présentes dans ces lieux publics.



*Figure no.39 : Église Santa Cruz*

Remarquons par ailleurs, qu'au moment de notre étude, une appropriation inattendue du *Dunkin Donut* au coin de la rue Rachel et du boulevard Saint-Laurent, fait aussi figure de lieu de sociabilité quotidienne à toute heure. Sans doute que l'ouverture des baies vitrées sur le spectacle de la rue Rachel et du boulevard Saint-Laurent contribue à l'appropriation de ce lieu. Ainsi, de la rue, il est facile de reconnaître qui y est assis sans compter que le café, qui n'a tout de même pas le goût de la *bica*, café typiquement portugais, y est moins cher; ceci expliquerait probablement son achalandage.

### **6.3. Discussion à partir des entrevues faites auprès de trois designers urbains montréalais.**

#### *6.3.1. Espace public et politique multiculturelle de la ville de Montréal*

En ce qui concerne l'aménagement du parc du Portugal, la référence à l'approche pittoresque, délibérément empruntée par l'architecte du paysage<sup>65</sup>, et soulevée par P. K. Serfaty, pose le problème de l'espace public comme paysage égalitaire.

Jusqu'à quel point l'aménagement de ces places, dans leurs références littérales et réductrices à des cultures complexes et vivantes et qui les fait entrer avec tant de fermeté dans l'ordre du territorial, est-il compatible avec leur rôle d'espace socio-politique? (Korozek Serfaty, 1997 : 227).

L'enquête porte à dire, à la défense du concepteur, que les objets évocateurs du pays d'origine, ces « *références littérales et réductrices* » (Korozek Serfaty, 1997 : 227), sont, dans le cas de la colonne, des *totems* (Gaudin, 1996), autour desquels se déploie l'espace public. Les entrevues ont toutefois révélé la contradiction entre les perceptions des trois générations des portugais de la communauté, la signification symbolique du parc s'effritant avec les générations. Par ailleurs, les valeurs d'usages et symboliques de la communauté par rapport à l'espace public et communautaire divergent du programme du parc.

---

<sup>65</sup> Nous le verrons lorsque nous relaterons l'enquête menée auprès de C. Martinez, concepteur du réaménagement du parc.

N'y aurait-il pas, de la part de la Ville de Montréal, une sorte de sacralisation de l'espace public, véritable fétichisme d'une démocratie en déroute, désireuse de faire de cet espace la représentation d'une *politique pédagogique* (Korozeck Serfaty, 1997) traduite par un espace "pseudo" vernaculaire? Nous pourrions répondre que, dans le contexte montréalais, l'espace public devrait rassembler toutes les diversités culturelles dans l'idée d'un espace commun. À ce titre, l'exemple du boulevard Saint-Laurent correspondrait mieux à une telle pratique. Nous avons vu en effet, que le Boulevard est un véritable lieu de rassemblement de cultures diverses ainsi que le symbole par excellence du pluralisme ethnique montréalais.

Comme nous l'avons montré au chapitre IV, c'est à partir de l'espace privé de la maison et du commerce, ainsi qu'à partir des pratiques individuelles et juxtaposées, que l'appropriation du quartier s'est opérée. Ce n'est pas le cas pour l'appropriation de l'espace public au sens strictement légal. Celui-ci demeure naturellement le domaine de négociation avec le pouvoir municipal. Dans notre cas, l'espace public a été pris d'assaut en tant qu'*espace de revendication*, (Korozeck Serfaty, 1997 : 230 ), par le biais de l'identité culturelle. La volonté politique de figer l'ethnicité dans le temps et dans l'espace, alors que la troisième génération des canadiens d'origine portugaise est plus éparpillée, va à l'encontre de la réalité de la dynamique urbaine et insiste sur la valeur symbolique plus que sur la valeur d'usage.

Une différence reste à faire entre l'ouverture de l'espace public, qui appartient à tout le monde et à personne à la fois, et l'espace communautaire qui relève d'une volonté d'organisation et de pratiques culturelles communes.

### 6.3.2. Retour sur la problématique

Revenons sur le second aspect de notre problématique, soit l'ambiguïté de l'espace "vernacularisant". L'objectif premier du design urbain est, selon Dubeau, de

recentrer le propos sur la relation de l'homme à l'espace... et de viser l'adéquation entre l'espace urbain et l'homme à travers les formes de cet espace et son épaisseur historique,(Duveau, 1994 : 21).

Dans la mesure où les designers urbains exercent un pouvoir extérieur à la dynamique autonome et organique de la formation du milieu vernaculaire, comment, dans leur pratique respective, peuvent-ils influencer ou inspirer le processus d'appropriation. Et comment l'intention de resserrer les liens entre la forme et l'usage se traduit-elle dans le processus de design?

Pour répondre à ces questions, nous avons recueilli les propos de trois professionnels et théoriciens choisis à partir de trois pratiques différentes :

— Alan Knight, d'origine britannique est professeur à l'École d'Architecture urbaine de l'Université de Montréal et habite le quartier Saint-Louis.

— Aurèle Cardinal, d'origine québécoise, est professeur de design urbain à l'Institut d'urbanisme de l'Université de Montréal et opère un bureau en pratique privée à Montréal.

— Carlos Martinez, d'origine guatémaltèque, est architecte du paysage aux Services des parcs de la Ville de Montréal. Il est le concepteur de l'aménagement du parc du Portugal.

Ces trois approches ne se réclamant pas toutes du design urbain seront tout de même considérées comme faisant partie de l'*Art urbain* ayant pour objet d'intervention ce que A. Cardinal appelle l'échelle intermédiaire entre l'urbanisme prescriptif et le projet d'architecture,(Cardinal, 1990).

### 6.3.3. Thématique comparative du discours des professionnels

Nous analysons ici les entrevues réalisées auprès des trois professionnels qui, comme exposé au chapitre II, s'intéressent tous à la question de la *ville traditionnelle* comme fait culturel. Nous suivons ici les thèmes abordés dans le questionnaire d'enquête semi-dirigée, (annexe 4), soit : la définition de la *ville traditionnelle*, l'intention dans le design et la prise en compte des pratiques vernaculaires, la méthode d'analyse et la saisie des éléments vernaculaires et, finalement, l'attitude par rapport à la définition d'appropriation selon D. Pinson, telle que décrite au chapitre II,(annexe : 4).



### 6.3.3.1. La ville traditionnelle

Pour A. Cardinal, parler de la *ville traditionnelle* ne peut se faire sans une connaissance spécifique de la ville à laquelle on se réfère, car l'objet de la réflexion en dépendra. Mais, de manière générale, la *ville traditionnelle* est mise en opposition avec la ville centrée sur l'automobile, une réalité dont il faut tenir compte dans le processus de design urbain. Cardinal retient les grands principes et objectifs du design urbain qui sont reliés à la ville traditionnelle. Ce sont :

— la *structure* de la ville, formée à partir de l'espace public qui constitue le premier intérêt du design urbain.

— la *mixité* des fonctions, caractérisant la ville européenne, qui doit *infiltrer* le tissu urbain. La *diversité* des fonctions, qui fait la *richesse* de la ville traditionnelle est opposée à la spécialisation des fonctions appelée par Cardinal la *pseudo fonctionnalité*. Pour reprendre ses propres mots : « il faut *recalibrer* les fonctions de la ville en référence aux modèles européens ».

— l'*échelle*, étant la différence essentielle entre la ville nord-américaine et la ville européenne tout comme l'affirme Ph. Boudon<sup>66</sup> (1991). Avec l'avènement du gratte-ciel, la différence d'*échelle* doit orienter les interventions du design urbain d'une autre manière que celle de l'Europe.

Pour A. Cardinal, la ville traditionnelle enseigne un ensemble de leçons qu'il faut mettre au service du design urbain de manière prescriptible. Ainsi,

la perspective urbanistique du design urbain assure la prise en compte du caractère du cadre bâti existant et s'intéresse à la modulation du paysage urbain. Elle identifie [...] tous les éléments assurant l'intégration harmonieuse du projet dans son contexte d'insertion sans renoncer à l'unicité ou à l'originalité de l'édifice lui-même, (Cardinal, 1990 : 33).

Cette étude du contexte formel, que A. Knight appelle « la pensée instrumentale et l'invention utilitaire de la ville traditionnelle », laisse néanmoins une certaine part à

---

<sup>66</sup> Ph. Boudon place la question de l'échelle au centre de la définition épistémologique de l'architecture.

l'innovation et l'invention. Mais, pris au sens littéral, au même titre que F. Navez-Bouchanine<sup>67</sup>, A. Knight, lui, rapproche l'idéologie passéiste de l'idéologie moderniste. Il les considère toutes deux comme *une entreprise culturelle* partant du principe que *la pratique sociale*, ou pour reprendre notre terme : que la pratique vernaculaire est « perdue dans le dessin de la ville ». C'est-à-dire que dans les deux cas, la forme urbaine est appréhendée à partir de sa géométrie plutôt qu'à partir de sa signification.

De même que A. Cardinal, C. Martinez confronte le caractère de la Ville traditionnelle à celui de l'importance de l'automobile. Il fait particulièrement référence à la contradiction entre la qualité de la vie "moderne" et ses effets néfastes qu'engendre l'automobile. À cet effet, le discours de C. Martinez aborde spécifiquement les savoir-faire de certaines villes dont la planification est orientée vers le concept de développement durable. Il donne en exemple la ville de Barcelone, dont les objectifs du schéma d'aménagement sont dirigés vers la cohabitation entre le piéton et l'automobile. Il constate que dans la profession, la prise en compte des expériences urbaines a changé de référence pour s'orienter vers de nouveaux « idéaux », comme c'est le cas pour les villes de Copenhague et San Francisco, ou des villes plus écologiques encore. En ce qui concerne le facteur humain, son approche mise sur « la qualité du milieu en réaction à la mondialisation ». Il insiste sur le retour au local qui s'inscrit en continuité avec les mouvements de revendication du *droit à la ville* — au sens de Lefebvre — comme c'est le cas dans le quartier Milton-Parc, mentionné dans le chapitre III.

#### 6.3.3.2. Prise en compte des valeurs d'usage vernaculaire

C. Martinez affirme que le designer urbain est responsable face à l'histoire de la pratique professionnelle, mais qu'il est par ailleurs subordonné à l'action des dirigeants; c'est par exemple son cas, à la Ville de Montréal, où il souligne l'existence d'une « ambiguïté du

---

<sup>67</sup> Malgré la volonté de relier la forme au social, convaincus que la forme induit les usages et les pratiques de l'habitant, les designers urbains reproduisent ce qu'ils ont décrié chez les modernistes fonctionnalistes : «Le rapprochement entre un courant porté par une idéologie passéiste et une idéologie moderniste pourra surprendre. Mais toutes deux dérivent d'un même pré-supposé théorique : le primat accordé à la forme sur l'ordre socioculturel», (Navez-Bouchanine, 1997 : XXVI)

travail du designer urbain ». C'est-à-dire que même si la profession revendique le retour au local et que le rôle du designer urbain est de favoriser l'appropriation du milieu par les pratiques d'usages vernaculaires, le professionnel est bien souvent aux prises avec une *politique de l'espace*. Cette contradiction se retrouve dans la prise de position même de l'aménagement du parc du Portugal dans lequel le concepteur a surtout misé sur la satisfaction des "usagers". En soulignant que son approche diffère du "fondamentalisme" du design, il s'appuie sur une approche "populiste" : « Le rappel culturel d'objets typiques qui représente la fierté des Portugais correspond à ma façon de créer le design : il s'agit de créer l'appartenance de l'utilisateur ». Ce "fondamentalisme", contre lequel C. Martinez se défend et dont parle également A. Knight, fait référence à l'idée d'un design international exprimé, par exemple, dans un lieu comme le square Berri à Montréal. Particularismes culturels et valeurs identitaires y sont donc recherchés. Dans le cas du parc du Portugal, cette attitude ne provient pas d'une simple transposition des valeurs architecturales du courant postmoderne dont parle Ch. Jenks, (Jenks, 1977), mais d'une prise de position "populiste" qui trouve son rôle par rapport à l'*émotion* et le *bien-être* que procure l'espace.

A. Knight questionne le design urbain ainsi : « comment penser un projet? ». Pour lui, l'approche phénoménologique, qui consiste en une union entre le sujet et l'objet, ouvre la porte à une interprétation subjective et sensible du design.

A. Knight propose « l'écoute des citoyens, l'histoire des mythes [... il s'agit de] se poser la question de l'importance des rues, des squares, quand on étudie le milieu ». Cependant, l'appréciation subjective du lieu par le designer se base tout de même sur une recherche universelle de l'analyse typomorphologique qui oriente le designer sur le *concret* ou la *chose*, (Heidegger, 1958). Cette *chose* qui donne à lire sur l'*habiter*. En effet, selon le philosophe, le mot *anbauen* en allemand signifie *cultiver* « au sens "d'enclaver et soigner", *bauen* n'est pas seulement fabriquer », (Heidegger, : 173). *L'habiter*, comme acte collectif, se renforce dans le rapport dialectique de l'habitant et du milieu. De là l'ambiguïté du projet vernacularisant quand il est aménagé comme lieu rassembleur alors que pour la communauté, habiter le lieu se fait parmi d'autres *choses*.

Pour sa part, A. Cardinal accorde un intérêt aux usages vernaculaires tant que ceux-ci ne limitent pas la part innovatrice de la forme bâtie. Il affirme, dans ce sens, qu' «un espace peut devenir vernaculaire, cela dépend du savoir-faire du designer urbain [...] par exemple il y a un moyen de travailler l'intégration du gratte-ciel à la ville traditionnelle». La rue est mise en avant comme le paradigme de sociabilité. Mais, selon lui, le modèle de la rue traditionnelle peut évoluer. À cet effet, la rue Ste Catherine est mentionnée comme exemple de diversité de typologies commerciales.

#### 6.3.3.3. Méthode d'analyse et la saisie des éléments vernaculaires

Pour A. Cardinal, le designer urbain est un acteur de l'évolution et de l'amélioration de la ville : «on crée un lieu». Les étapes du processus de design doivent suivre une démarche rationnelle qui se fait en trois temps : «analyser, reproduire, faire évoluer». La première étape fait référence à la typomorphologie. La deuxième s'appuie sur la recherche de précédent et son application par la prise en compte de la forme urbaine et du contexte culturel du lieu. Ces démarches demandent un certain esprit de pionnier qui permet de faire évoluer les modèles d'habiter vers des tendances nouvelles :

Décoder les différentes cultures et les interpréter est une tâche difficile... À ce compte la morphologie et la typologie sont des analyses universelles. [...] Pour modifier, c'est plus difficile car la typologie correspond aux éléments fondamentaux de la manière de vivre, (A. Cardinal).

Il affirme, cependant, avoir de la difficulté à lire le savoir-faire dans des contextes culturels différents du sien. Il compare pour cela, Montréal et une ville marocaine où, affirme-t-il, le rapport dialectique entre le designer urbain avec le milieu est plus difficile à établir.

Pour A. Knight, la connaissance du milieu doit aussi passer par l'expérience personnelle du concepteur en relation avec le contexte bâti. A. Knight propose que l'observation des événements culturels se fasse à même le vécu des habitants. S'appuyant sur l'approche phénoménologique, il affirme que l'identité et le vécu font appel à la mémoire

et au sentiment d'appartenance:

Je comprends quand toute une société, un regroupement, [des gens] avec les mêmes antécédents, (j'ai quand même été dans les fêtes de l'église portugaise pour danser, et c'est toujours dans ce même coin là), c'est normal qu'ils, par le vécu, embrassent un secteur. Et ce n'est pas par une appréciation esthétique : la mémoire est composée d'une série de belles mémoires, peut-être, de sentiment d'appartenance, (A. Knight).

Ainsi, l'analyse typomorphologique doit être doublée d'une approche ethnologique qu'il exprime ainsi : «saisir le vécu». Ceci rejoint F. Navez-bouchanine :

Les pratiques et le vécu échappent à ce fixisme qui serait seulement concevable dans des sociétés closes et sans altérité. Les sociétés portent ainsi en elles, certes à des degrés divers selon leurs histoires, des potentialités alternatives qui, dans certaines conditions, peuvent devenir la source d'identités, de structures et de normes nouvelles ou transformées, (Navez-Bouchanine, 1997 : XXIII)

L'explication donnée par F. Navez-Bouchanine sur le vécu permet d'ouvrir la forme urbaine vers la forme évolutive dont parle A. Cardinal. Ce qui confirme la nécessité d'un rapport étroit entre le milieu et le concepteur ou la nécessité d'une bonne analyse sur la signification du milieu pour ses habitants. A. Knight précise la démarche ainsi : «il faut tenir compte de la notion de temps et du seuil d'une culture à une autre». Les propos de A. Knight se rapproche de la nécessité d'un regard objectif dans l'analyse culturelle où le *seuil*<sup>68</sup> est le lieu du passage d'une réalité à une autre.

Dans le cas de C. Martinez, «l'écoute du client par la participation a donc aidé à "traduire" une culture». Mais ce qu'il faut dire, c'est que le rapport à cette culture ne s'est fait qu'à partir d'une seule fenêtre, celle du groupe de pression dont les intérêts sont exprimés dans l'idée même du projet. Ce qui ne permet pas un rapport objectif comme le permettrait une étude ethnographique. On peut probablement l'expliquer par sa position dans le processus du projet à l'intérieur du système d'organisation de la Ville de Montréal. Comme la commande vient d'en "haut", le professionnel ne peut avoir une

---

<sup>68</sup> «Habiter une maison c'est habiter le monde [...] Mais cet habiter n'est pas une chose facile et on y parvient par d'obscurs sentiers et le seuil sépare l'intérieur de l'extérieur. [...] C'est sur le seuil qu'est mis en toute évidence le problème de l'habiter», (Schultz, 1981 : 5,10).

approche objective proposée par l'ethnologie.

Dans ce cas on peut reprocher à la démarche du professionnel :

une lecture de la *tradition* dans une démarche romantique et restrictive; d'autre part le souci d'applications immédiates de modèles architecturaux et urbanistiques directement projetables et applicables, et qui s'attachent essentiellement à des contenus formels, (Navez Bouchanine, 1997 : XXIV).

Nous pouvons faire le rapprochement entre cette démarche et le projet vernacularisant dont nous avons parlé au premier chapitre. F. N. Bouchanine met en garde contre l'usage inapproprié des outils de design —tels la lecture de la tradition ou le précédent— lorsqu'ils sont mal utilisés.

Le premier outil, la lecture de la tradition utilisée pour la création d'un "cachet authentique", produit un «espace figé» de la représentation identitaire, expression empruntée par F. N. Bouchanine au sociologue français M. Marié. (Navez-Bouchanine, 1997 : 23). En effet, la recherche formelle et esthétique d'ambiance où «la culture, la tradition, sont [alors] prises seulement comme référent formel statique et monolithique», (Navez Bouchanine, 1997 : 22) ou *comme* « valeur marchande » comme nous met en garde M. Roncayolo en parlant du patrimoine, (Roncayolo, 1997 : 24).

Le deuxième outil, la recherche de précédents, se rapporte au besoin d'opérationnaliser le processus de design. Cette recherche fait partie de deux étapes concomitantes au processus d'analyse du design urbain : la typomorphologie et la recherche de précédents ou d'archétypes ayant fait leurs preuves dans le temps et dans des contextes similaires. La recherche documentaire<sup>69</sup> comporte un danger quand elle est appliquée comme tel, sans avoir tenu compte de la durée dans la formation de l'espace.

#### 6.3.3.4. Appropriation

Dans cette perspective, A. Rossi dénonce "les faits urbains" comme témoins de la permanence et de la transformation de l'évolution de la ville au sens historique et social, (Rossi, 1990). Comme la ville se reconstruit sur elle-même, le designer urbain joue un jeu dialectique entre le savoir et la pratique. C'est dans ce sens qu'A. Cardinal nous

---

<sup>69</sup> Cette recherche provient peut être de l'enseignement de l'École des Beaux-Arts.

déclare que *l'architecture peut devenir vernaculaire*. En effet, selon lui, la forme donne à lire dans l'histoire de la ville où le tissu urbain se développe dans le temps. La lecture typomorphologique de L. Mumford et de G. Broadbent sur la place du *Campo* à Sienne révèle et éclaire l'évolution organique du lieu par une appropriation évolutive de l'espace, (Mumford, 1964, Broadbent, 1990). L.Mumford fait également mention des règles d'harmonisation postérieures à la formation organique de l'espace, mises en place par la municipalité de Sienne et qui rappellent les règles d'insertion et les lignes directrices du design urbain d'aujourd'hui(Hedman et Jaszewski, 1984).

Pour A. Cardinal, l'appropriation de l'espace se matérialise seulement par des *accrochages superficiels*, dans le sens où l'appropriation se place au niveau du *décor* et non pas à celui de la *création*. Cela semble contredire ce qu'il affirme par ailleurs:

le processus d'appropriation est pris entre l'autonomie, c'est-à-dire la liberté totale de l'individu et la tradition qui s'impose comme limite ou comme condition par la limitation des matériaux et de la ville qui s'impose avec un certain degré de cohérence : il faut donc chercher les "éléments directeurs nécessaires aux gestes de base" Ces éléments font référence à la forme du contexte, (Cardinal, 1990).

Si nous ne pouvons pas appliquer ce qui précède à l'ensemble de la pratique du design urbain, nous pouvons cependant relever la contradiction montrée par A. Cardinal et qui est à la base de la difficulté de l'intégration de l'appropriation dans le design. Mentionnons que ceci renvoie à l'analyse d'H. Shirvani portant sur les limites de l'intégration de la dimension humaine dans le processus de design,(Shirvani, 1985 : 49).

À la lumière de notre étude de cas, nous sommes d'avis que dans l'optique d'intégration de la variable appropriation et des valeurs d'usage vernaculaire dans la forme urbaine, la prise en compte de la variable temps, partie intégrante de l'appropriation organique de l'espace, ne peut se conjuguer avec une application directe et seulement formelle du précédent. On comprend alors que le travail du designer urbain est beaucoup plus complexe qu'une simple application de modèles spatiaux. Une attitude ouverte laisserait donc place à l'innovation et au changement par une appropriation possible. L'application du précédent doit donc se faire avec mesure et, nous dirions même, à la manière de la

formation de la place de Sienna. Ce discours s'oppose à celui de "l'œuvre d'art", (le bâtiment) du projet moderniste ou formaliste pour emprunter l'expression de G. Broadbent.

Nom des professionnels	C. Aurèle	A. Knight	C. Martinez
Type de pratique	Pratique privée et professeur en Design Urbain	Professeur en Architecture Urbaine	Architecte du paysage à la Ville de Montréal
Ville traditionnelle comme instrument normatif du discours	XXX	X	X
Influence des valeurs usages vernaculaires sur le processus d'analyse	X	XXX	X
Typomorphologie	XXX	XX	X
Usage de précédents	XXX	X	XXX
Appropriation comme résultat du vécu	X	XXX	X
Analyse phénoménologique du lieu	—	XXX	XX

Tableau no. III : Comparaison des valeurs respectives de la ville traditionnelle et de la prise en compte des usages vernaculaires par les designers urbains interrogés.



## 7. CONCLUSION

L'enquête semi-dirigée, complétant l'analyse typomorphologique, utilisée dans ce mémoire, en relation avec la problématique exposée, nous a permis d'aborder la transformation vernaculaire de l'espace urbain de manière plus sensible. En tant que designer urbain, cette méthode nous a permis d'appréhender certains aspects de la culture de la communauté portugaise et plus particulièrement de l'immigrant en provenance du milieu rural, qui ont motivé et conduit à l'appropriation de l'espace urbain. Nous concluons que, d'une part, la transformation du milieu existant passe par le besoin d'enracinement à travers l'acte de bâtir, et d'autre part, que l'appropriation du quartier et de son espace public ne peut se faire sans le sentiment d'appartenance au lieu qui naît à partir l'appropriation de l'espace privé, comme le centre de l'*habiter* au sens de M. Heidegger.

Cette conclusion reste cependant le résultat d'une exploration. Car les résultats de la partie empirique auraient gagné en précision, si plus d'exemples sur les usages vernaculaires dans l'espace privé avaient été analysés. Mais la méthode d'enquête par boule de neige qui nous semblait plus appropriée pour l'introduction dans les familles et pour la facilité avec laquelle le dialogue allait ensuite être établi, nous a permis de visiter qu'un nombre restreint de maisons. Le temps ne permettant pas une étude plus prolongée, les résultats obtenus forment, néanmoins, une bonne base pour poursuivre l'étude de manière plus systématique.

L'étude a mis en relief que le paysage urbain, en constant changement, dépend d'une concordance de facteurs exogènes et endogènes de l'intégration de la communauté dans le quartier Saint-Louis de Montréal.

Pour ce qui est des facteurs exogènes, la faible valeur économique accordée au quartier Saint-Louis par le marché immobilier de Montréal des années soixante, s'est avérée une condition nécessaire au rassemblement de la communauté portugaise et à la transformation vernaculaire de l'espace urbain. Du point de vue historique, en effet, le mouvement d'appropriation par les Portugais s'est fait dans un milieu en perte de signification et même en dégradation. Du point de vue du processus d'appropriation,

dans le cas du quartier Saint-Louis, l'appropriation par les Portugais ne s'est pas faite à la manière du quartier adjacent, Milton-Parc, par une action concertée et menée par un groupe d'intellectuels remettant en question la politique urbaine de la Ville de Montréal des années soixante. En effet, l'appropriation du quartier par la communauté portugaise a eu sa propre logique indépendante des politiques urbaines et des préoccupations de l'époque. Or, dans la perspective où les individus et la communauté sont des acteurs de la forme vernaculaire de la ville, on considère que les valeurs culturelles, comme facteurs endogènes de la communauté, expliquent, en seconde partie, ce processus: le résultat d'une somme d'actions individuelles et "spontanées" selon un consensus collectif correspondant au processus de formation d'un milieu vernaculaire.

Les questions qui nous ont guidée dans notre enquête portent sur la relation qui était à faire entre l'espace urbain existant et sa transformation en espace vernaculaire par l'appropriation de la communauté portugaise. L'adaptation au tissu urbain existant, les préférences en habitat, la signification de l'espace public et privé et la relation qui existe entre eux, les limites de l'appropriation, sont autant de thèmes que nous avons abordé.

L'étude a montré que l'espace urbain, dans toutes ses échelles de proxémie forme la matrice des adaptations et transformations des usages vernaculaires; cette matrice ayant une influence sur la perception et le façonnage par l'habitant.

L'appropriation de l'espace privé, témoigne de l'adaptation de la forme bâtie dont le caractère typologique, le duplex plus que le triplex, correspond à la culture du pays d'origine. En effet, le façonnage de l'espace privé, le creusage de la cave et la destruction des hangars pour augmenter l'espace du jardin, qui est pratiquement invisible de la rue, démontre que, sur les trois cas étudiés, il y a eu adaptation du type au mode d'habiter d'origine rurale, dans les limites constructives et géométriques du type.

Le processus d'appropriation du duplex démontre l'existence d'une force de travail informelle et d'une cohésion sociale de la condition d'immigrant et de l'origine ethnique de la communauté. Notons que même si le processus d'appropriation de la typologie du faubourg, le duplex, a suivi les mêmes motivations économiques et sociales des Canadiens français du début du 20<sup>ème</sup>. siècle, (devenir propriétaire et rentabiliser

l'achat de la maison par la location de l'étage), la maison correspond à un besoin de sécurité et d'investissement auquel toute la famille travaille, (homme et femme). En effet, l'appropriation de l'espace privé montre une volonté individuelle de faire sa place sans bruit, tout en conservant son identité culturelle d'origine.

L'appropriation de l'espace limitrophe témoigne, par ailleurs, d'une plus grande liberté d'action sur l'espace public, même si aucune saillie, surhauteur ou ajout de volumétrie sur les marges avant et arrière ne viennent altérer le volume habitable. Le caractère des façades, la couleur, les ouvertures, les balcons, les corniches et les autres éléments architectoniques altérés établissent un rapport avec la rue. Nous avons vu que ce rapport dialectique est maintenu par l'habitant à partir de l'espace privé comme condition.

L'inscription des valeurs culturelles de la communauté dans l'espace du quartier n'est pas toujours visible dans l'espace public. Elle dépend, en fait, de la permanence des valeurs culturelles, qui changent avec les générations, et de la typomorphologie existante, qui représente un matériau plus ou moins malléable.

Cependant, les trois valeurs économiques, esthétiques et patrimoniales de la première génération de la communauté portugaise, ont été des facteurs agissant sur le caractère du paysage. En effet, la faible valeur économique accordée au quartier Saint-Louis à l'époque, représentait alors une valeur supérieure potentiel pour les portugais dont la capacité de travail, individuelle et collective, et la connaissance de la construction, hérités du monde rural portugais, formaient des atouts applicables à la mise en valeur du milieu. Les valeurs esthétiques et d'usage, étroitement reliées, ayant conduit à l'inscription du vernaculaire portugais dans l'espace limitrophe, ont conditionné le caractère de l'espace public. La valeur patrimoniale, associée au travail du matériau et à la mémoire de la ville, a exercé une faible influence sur la remodulation des façades. Ces valeurs projetées dans le quartier confirment l'importance de *l'espace existentiel* qui, rassemble l'espace public et l'espace privé en un seul, (Norberg-Schulz, 1981). La ville, comme lieu de rassemblement et comme lieu de passage gagne en signification ce que le temps du rassemblement aura permis.

L'étude a montré que les interventions dans l'espace public du parc du Portugal ont des motivations ambiguës : premièrement la prise en compte de la tradition et du vécu a été

faite à partir de la participation restreinte de la communauté portugaise à l'élaboration du plan de réaménagement. Deuxièmement, les références à la culture portugaise n'ont pas eu la portée attendue dans la communauté mais animent plutôt l'imagination des habitants non portugais du quartier. Par ce constat on peut dire que l'ambiance ainsi créée remplit la commande politique de la Ville de Montréal, c'est à dire la reconnaissance des Montréalais de la présence de la communauté portugaise et non une réelle appropriation par la communauté. La Ville de Montréal n'avait-elle donc pas analysé que l'appropriation des Portugais se donne déjà à lire dans la ville, et qu'il aurait mieux valu renforcer la dynamique aux trois niveaux d'appropriation étudiés: l'espace privé, (par des aides à la rénovation), l'espace limitrophe, (par des aides à l'entretien des façades et l'encouragement de l'expression de la différence culturelle) et l'espace public (par un programme sérieux de consolidation de la présence des commerces sur le boulevard Saint-Laurent)?

Le quartier Saint-Louis comme espace identitaire de la communauté portugaise a connu deux moments, dû au fait que le processus d'appropriation s'est fait en marge de deux contextes urbanistiques aux valeurs différentes. Dans un premier temps, le processus d'appropriation par les Portugais commence et se développe alors que la Ville de Montréal opte pour une politique urbaine de modernisation. Dans un deuxième temps, l'exode des Portugais s'amorce alors que la tendance des politiques urbaines s'oriente vers un plus grand respect des quartiers centraux et de leur population en place.

Nous regroupons en deux temps et deux niveaux de territorialité au sens de Di Méo, (Di Méo, 1991) les variables qui affectent l'appropriation de l'espace. Chaque niveau refaisant la boucle rétroactive de la dynamique entre l'habitant et le milieu dans laquelle la perception du milieu et son façonnage n'est jamais figé.

Premier niveau : Phase d'installation

Besoin économique et l'intérêt individuel, sont les moteurs de l'installation. Un premier groupe de variables appartient à la perception du milieu. Un deuxième groupe de variables se rapporte à quelques éléments de la culture formulée par des besoins ou aspirations individuelles ayant conduit à l'appropriation et au façonnage du milieu.

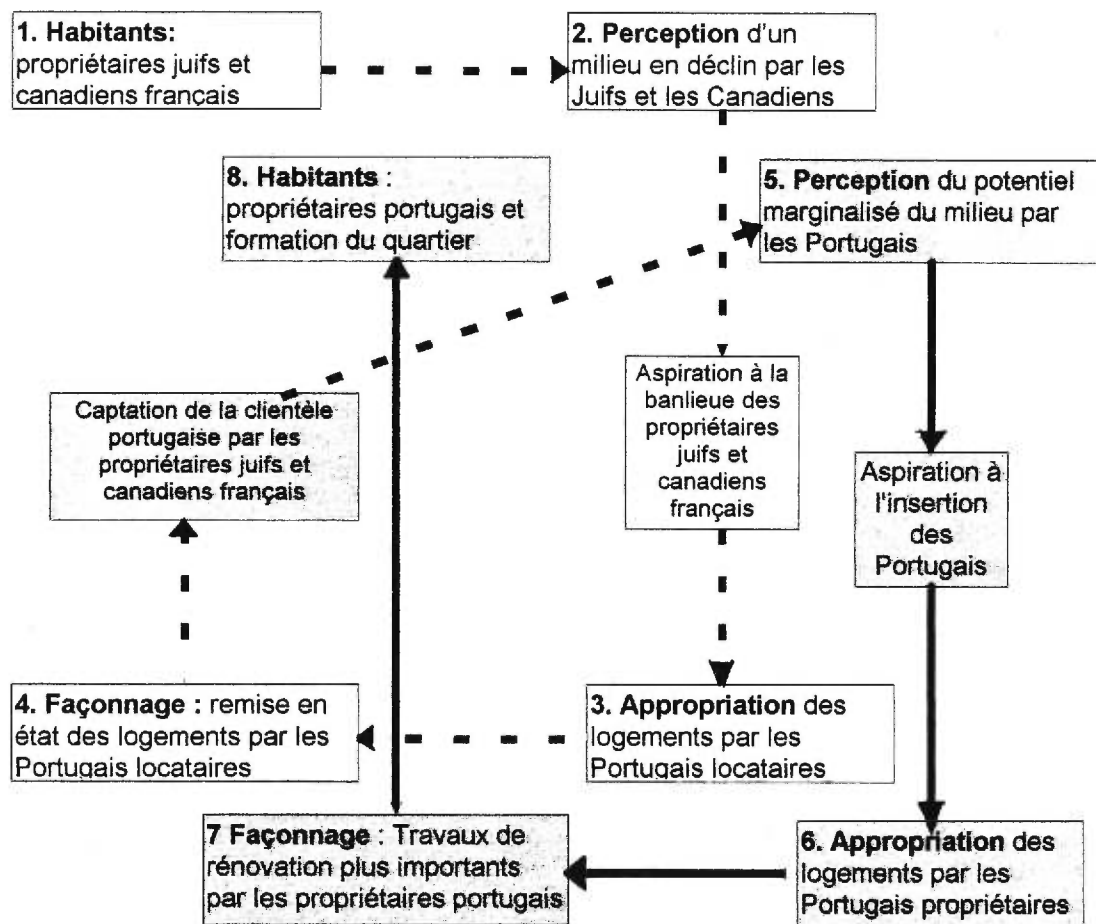


Tableau no. IV: Premier niveau de la dynamique d'appropriation : phase installation

Deuxième niveau : Phase de symbolisation de l'espace.

La signification symbolique du territoire assure la cohésion sociale. La perception du milieu déjà approprié par la communauté formule ainsi un troisième groupe de variables. Un quatrième groupe de variables réunit les aspirations de la communauté afin de maintenir le milieu comme lieu symbolique de rassemblement. Le façonnage du milieu se fait par un apport extérieur à la communauté qui y trouve un intérêt politique.

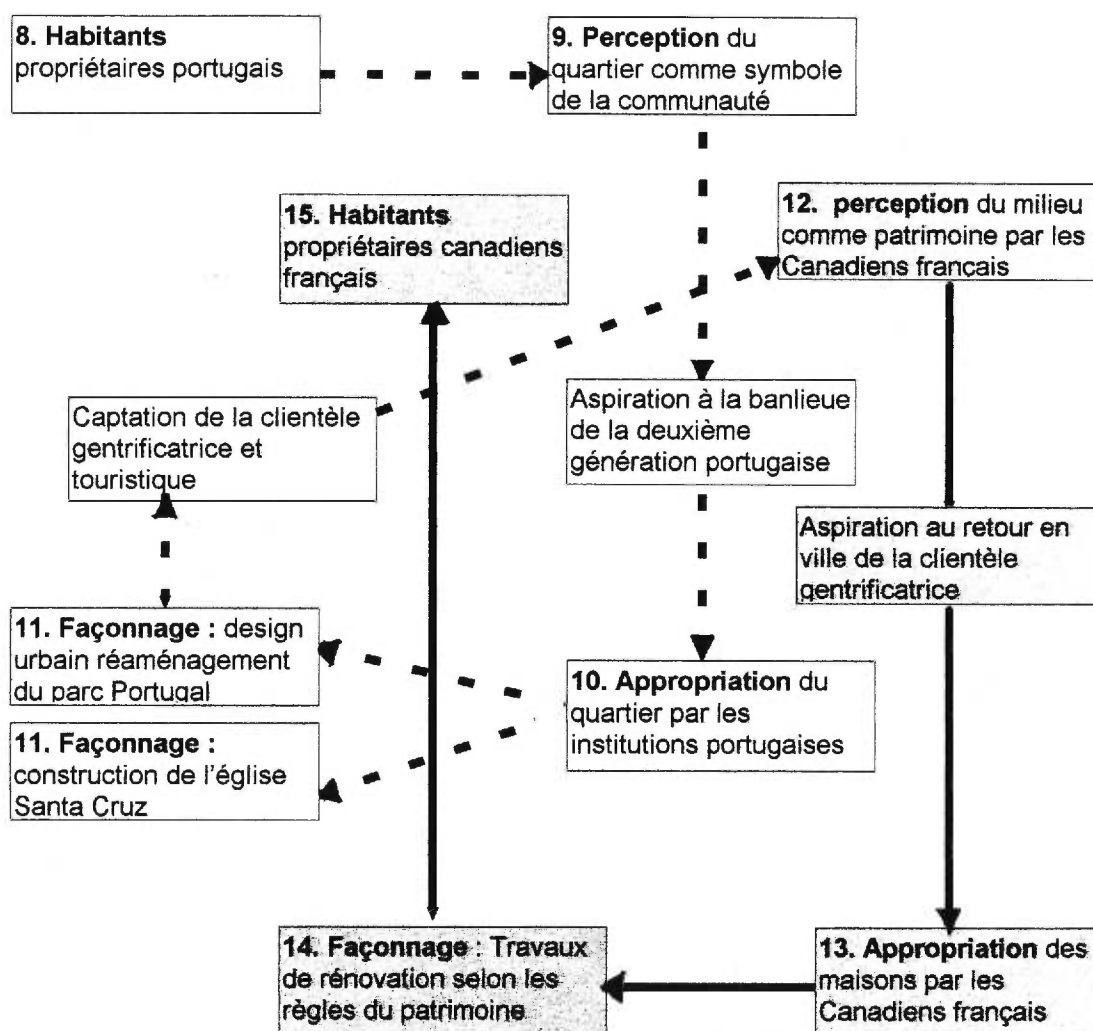


Tableau no. V : Deuxième niveau de la dynamique d'appropriation : phase symbolisation

Il existe une divergence entre les signifiants accordés au quartier Saint-Louis par les Portugais, les designers urbains et la population canadienne française. Pour les premiers, l'affect accordé au territoire transforme la signification de la phase de l'installation à celle de symbolisation comme «facteur d'enracinement géographique pour l'individu», (Maffesoli, 1998). Pour les designers urbains, ce quartier représente la ville traditionnelle dans laquelle le duplex correspond à l'élargissement des valeurs patrimoniales. Pour les Canadiens français, ce quartier représente aussi un patrimoine affectif, un milieu de vie propre à la culture québécoise. La culture du designer urbain repose sur sa propre vision de la ville traditionnelle, ainsi que sur le processus d'analyse et d'intervention sur la forme urbaine, tandis que la culture de l'habitant repose sur l'usage vernaculaire de l'espace qui lui en donne la signification. Ainsi, le type industriel devient vernaculaire par consensus. L'exemple de Marsan, (Marsan, 1994), montre bien la fusion qui est faite entre l'espace produit physiquement et l'espace construit mentalement : la ville traditionnelle est attribuée à un fragement qui nous le savons est le résultat de l'industrialisation, (Legault, 1986).

Voir le quartier à partir de ses caractéristiques ethniques comporte un certain risque pour le designer urbain. Nous nous référons en effet à l'idée de fermeture de cette espace urbain dont nous parle A. Rapoport à propos de l'attitude à prendre envers le pluralisme culturel des villes d'Amérique du Nord, (Rapoport, 1977). La fixation dans l'espace et le temps de l'identité culturelle d'un espace urbain correspondrait à autant de préjugés, négatifs ou positifs, contribuant à exacerber la ségrégation urbaine par la création de ghetto. Critique que nous jugeons adéquate à l'égard de la politique urbaine de la Ville de Montréal qui visait la consommation culturelle de l'espace.

Pour le designer urbain, le danger est de vouloir prolonger ou imprimer artificiellement la ville de l'histoire de ce passage. Sublimier le vécu sans qu'il corresponde à un réel fait urbain est aussi négatif que la rénovation urbaine qui ne s'en préoccupe pas.

Il est clair que l'espace privé reste le château fort de la famille et qu'il est difficile pour l'urbaniste d'y intervenir. Alors que le domaine public est délégué au travail de l'urbaniste. L'espace limithrophe reste l'espace de communication qui fait le lien entre le public et le privé où les règles et normes d'urbanisme peuvent être plus ou moins souples.

Pour élargir la recherche il faudrait augmenter les cas d'étude sur d'autres communautés d'origine rurale. Par exemple, la communauté chinoise, venue au début du siècle, qui a aussi façonné un quartier. Les Italiens qui se sont installés à Montréal depuis plus longtemps que les Portugais, ont aussi marqué le paysage urbain de manière particulière. En effet, Linteau fait référence au duplex italianisant, de Saint-Léonard qui prouve une intégration des savoir-faire montréalais avec l'affirmation de la culture italienne, (Linteau, 1992). Aussi, il est trop tôt pour connaître la manière de s'installer en banlieue des Portugais.

D'autre part, il faudrait opérer la même étude au sein des communautés d'origine urbaine, comme la communauté libanaise par exemple qui s'est installée à Ville Saint-Laurent ou la communauté chinoise de Hong Kong venue plus récemment, où les manières d'habiter et les attitudes face à leur habitat sont différentes que les immigrants d'origine rurale.

Les différentes ébauches de méthodes de design ayant inclus une ouverture possible pour l'appropriation, comme par exemple Ch. Alexander avec *a new theory of Urban design*, pourrait faire l'objet d'une autre recherche.

Temps et espace sont des ingrédients inséparables de la forme urbaine. Et si le travail du designer urbain est de favoriser un développement authentique des pratiques vernaculaires dans l'espace et dans le temps il faut alors considérer le degré d'ouverture de son intervention. La rigidité des valeurs symboliques associées à l'espace de la ville produit un espace aussi figé que la forme rigide du béton armé. Une hypothèse de classification typologique de l'espace vernaculaire permettrait d'élargir la recherche en fonction de l'appropriation possible du milieu et de son ouverture. Le type vernaculaire peut être classé en quatre parties selon les variables de l'époque de sa production l'apport culturel à sa production et l'appropriation par l'habitant.



Type	Époque	Apport culturel	Appropriation
<b>TYPE I</b>  Espace vernaculaire qui reste vernaculaire	Dans les sociétés pré industrielles, traditionnelles. (Ex. : le tipi, la maison Normande... etc.) Architectures informelles des PVD : Période postcoloniale.	Peu conditionné par un apport culturel extérieur.  Autoconstruction.	Transformation lente de la forme bâtie. Grande adaptation et appropriation du milieu. Utilisation des matériaux locaux ou de récupération.
<b>TYPE II</b>  Espace non vernaculaire qui devient vernaculaire	Premier temps : dans les sociétés industrielles. Deuxième temps : société moderne et post-moderne (Ex : Pessac, France, les maisons des vétérans de Montréal).	Conditionné par un apport culturel extérieur provenant du pragmatisme capitaliste des industriels.	Premier temps : tissu construit en série et implantation rapide. Second temps : grande adaptation au milieu par appropriation du local du à "l'ouverture" de l'espace bâti.
<b>TYPE III</b>  Espace non vernaculaire qui reste non vernaculaire.	Dans la société industrielle moderne de l'après-guerre. (Ex : les habitations Jeanne-Mance, Montréal, la Grande Borne, Paris )	Conditionné par un apport culturel extérieur provenant du discours doctrinaire socialisant de l'état.	Espace qui reste figé du à la "fermeture" de la forme bâtie et de sa gestion. Très faible appropriation, peu d'adaptation au milieu pour le moment.
<b>TYPE IV</b>  Espace vernaculaire qui devient non vernaculaire.	1/ Dans la société post moderne <sup>70</sup> , muséification de l'espace de la ville traditionnelle. (Ex : La Place Royale <sup>71</sup> du Vieux Québec). 2/ Mimétisme et façadisme post-moderniste.	Conditionné par un apport culturel extérieur provenant du discours vernacularisant <sup>72</sup> au pouvoir.	Espace qui reste figé dans une surcharge de significations. Appropriation vernaculaire impossible pour le moment, appropriation touristique

Tableau no VI : Classification des espaces vernaculaires en fonction d'une appropriation possible

<sup>70</sup> Post-modernisme : « le philosophe français, F. Lyotard (l')a utilisé ( ce mot ) pour qualifier et définir un état du savoir émergeant dans les sociétés avancées vers la fin des années 50 » "post- moderne", (Choay, Merlin et al., 1998).

<sup>71</sup> « Cette reconstruction initiée à la fin des années 1950, incarnait l'idéal de l'État québécois, porteur tout à la fois d'une modernisation qui rompait avec la tradition et l'héritage, ainsi que d'une recherche identitaire. », (Beudet, 1997).

<sup>72</sup> (Beudet, 1998)

On peut résumer l'analyse de la dynamique du phénomène d'appropriation du milieu vernaculaire de type II par les deux conditions complémentaires suivantes:

un milieu qui se laisse adapter aux caractéristiques culturelles de l'habitant, et l'existence d'un dynamisme social qui permet une adaptation à ce milieu.

De ces deux conditions, la première renvoie au milieu en soit et sa capacité de se laisser transformer (concept d'ouverture et de fermeture du milieu), la deuxième prend en compte l'habitant comme acteur et ses aspirations le poussant à façonner l'espace à son image.

On peut dire qu'il existerait une relation entre rigidité du milieu et appropriation. Plus le milieu, forme et cadre de gestion, est rigide moins la capacité de l'habitant de s'exprimer sera forte:

Rigidité du milieu -----«»-----«»-----«»      Expressions des habitudes  
culturelles des habitants.

Et inversement, plus la capacité de s'exprimer sera forte moins la rigidité du milieu rentrera en compte. Les deux paramètres de l'appropriation seront à discuter. On pourra éventuellement dans une recherche ultérieure comparer plusieurs types.

## BIBLIOGRAPHIE

**AUGER, J. et ROQUET N.**, *Mémoire de bâtisseurs, dessins de systèmes constructifs à Montréal aux 19<sup>e</sup>. et 20<sup>e</sup>. siècles*, Catalogue de l'exposition présentée à l'École d'Architecture de l'université de Montréal, Mars, 1993.

**ALEXANDER, Ch.**, *A Pattern Language : Towns, Buildings, construction*, New York: oxford University Press, 1977, 1171p.

**ASSOCIATION DES ARCHITECTES DU PORTUGAL**, *Arquitectura popular em Portugal*, (1961), 2<sup>ème</sup> édition, AAP, Lisbonne, 1980.

**BACHELARD, G.**, *La poétique de l'espace*, Bibliothèque de philosophie contemporaine, Paris, PUF, 1964, 214 p.

**BALLY, A.**, *La perception de l'espace urbain, les concepts, les méthodes d'étude, leur utilisation dans la recherche urbanistique*, Paris, Centre de recherche d'urbanisme, 1977, 264 p.

**BALLY, J. C.**, «Théâtre et Agora», *Prendre Place*, Colloque de Cerisy, Édition Recherches Plans Urbains, 1996, pp. 47-59.

**BACON, E.**, *Design of Cities*, Édition The Viking Press, Inc, N.Y.1974, (1967), 336p.

**BARCELO, M.**, «Urban Développement Policies in Montreal,1960-1978 : An Authoritarian Quiet Revolution», *Québec Studies*, American Council for Québec Studies, 1988.

**BEAUDET, G.**, «Urbanisme, aménagement et tradition. La protection et la mise en valeur du patrimoine en région et en banlieue», GERMAIN, A., *L'Aménagement Urbain, Promesses et Défis*, Édition 1991, pp.61-109.

**BEAUDET, G.**, «Le patrimoine urbain : une autopsie d'une conquête inachevée». *Urbanité* vol.2 #3 OUQ, 1997, pp.28-34.

**BEAUDET, G.**, «Le patrimoine est-il soluble dans la postmodernité ? », *Trames*, # 12, 1998, pp.10-26.

**BEAUREGARD,R.**, «Image sentiment and revitalizing City», in Holcombs, B, *Revitalizing Cities*, chap.6, Édition Association of American Geographers,1981, 84 p.

**BENEVOLO, L.**, *Histoire de l'Architecture moderne*, tome 1 La Révolution industrielle, Édition Dunod, Paris, 1978, 275p.; tome 4 l'inévitable éclectisme, (1960-1980), Édition Bordas, Paris, 1988, 182p.

**BENOÎT, M. et GRATTON, R.**, *Pignon sur rue*, Édition Guerrin, Montréal, 1991, 393p.

**BOUDON, Ph.**, *Pessac de le Corbusier*, Édition Dunod, Paris, 1969, 152p.

**BOUDON Ph.**, *De l'architecture à l'épistémologie: la question de l'échelle*, Presses Universitaires de France, Paris,1991, 364p.

**BOURDIEU, P.**, *Le sens pratique*, Édition de Minuit, Paris, 1980, 475p.

**BOURQUE, H.**, *La maison de faubourg, l'architecture domestique des faubourgs Saint-Jean Baptiste et Saint-Roch avant 1845*, Institut québécois de recherche sur la culture, 1991,199p.

**BROADBENT, G.**, *Emerging Concept in Urban Design*, Édition Van Nostrand Reinhold, New York, 1990, 380 p.

**CANIGGIA, G.**, «Il recupero dei centri storici : primo capirne i valori», *VIA*, no.4, 1987, Traduit par Larochelle P., Document de travail, 1997.

**CARDINAL, A.**, «Le design urbain un processus», *Trames*, «Ville-projets», volume 3, no.1, 1990, pp.33-40.

**CARDOSO, E.**, *Dicionario de bolso, Português-Français*, Librairie Bertrand, SARL, Lisbonne, 1977.

**CASTEX, J.** *Formes urbaines : de l'îlot à la barre*, Édition Dunot, Paris, 1977, 230p.

**CHARNEY, M.**, «Pour une définition de l'architecture au Québec», Conférence de Sève 13-14, Presses de l'université de Montréal, 1971, pp.11-42.

**CHOAY, F., MERLIN, P. et al**, *Dictionnaire de l'Urbanisme et de l'aménagement*, Édition PUF, 1988, 723 p.

**CHOAY, F.**, *L'allégorie du patrimoine*, Ed. Seuil, Paris, 1992, 273 p.

*L'urbanisme, Utopies et réalités*, Une anthologie, Ed. Seuil, Paris, 1965, 446 p.

**CHOAY, F., MERLIN, P. et al**, *Dictionnaire de l'Urbanisme et de l'aménagement*, Édition PUF, 1996, 863 p.

**CHOMBART DE LAWE, Ph.**, «La culture-action et les transformations sociales», *Transformations de l'environnement, des aspirations et des valeurs*, Édition du Centre National de la Recherche Scientifique, 1976, pp.209-222.

**COLQUHOUN, A.**, «Vernacular Classicism», *Modernity and the Classical Tradition, Architectural Essays 1980-1987*, MIT press, Cambridge, Mass., 1989, pp 21-31.

**CORBOZ, A.**, «Remarques sur un problème mal défini : l'architecture des non architectes», *Archithèse*, vol.9, 1973, pp 2-14.

**CLARK, R. H. & PAUSE, M..**, *Precedents in Architecture*, Van Nostrand Reinhold company, N.Y., 1985.

**CUM**, Déclaration de la CUM sur les Relations interculturelles et interraciales, 1984.

**DE CERTEAU, M., GIARD, L. et al**, *L'invention du quotidien, habiter cuisiner*, Tome II, Édition Gallimard, 1994, 415 p.

**DEPAULE, J.Ch.**, « La pratique de l'espace urbain», Chapitre V PANERAI, Ph., DEPAULE, J.Ch., DEMORGON, J.C., VEYRENCHÉ, M., *Éléments d'analyse urbaine*, Édition, AAM, Bruxelles, 1980, pp.127-152.

**DEVILLIERS, C.**, *Pour un urbanisme de projet*, texte inédit , 1993.

**DEVILLIERS, C.**, «Typologie de l'habitat & Morphologie urbaine», *AA*, # 174, 1974, pp.18-22.

**DI MÉO, G.**, «La genèse du territoire local, complexité et espace-temps», *Annales de géographie*, no. 559, 1991, p.273-294.

**DUVEAU, D.**, *La composition urbaine, vers une méthode de production de la forme urbaine?*, Maison des sciences de la ville, Université François Rabelais, 1994, 53 p.

**DROUILLY, P.**, *L'espace social de Montréal, 1951-1991*, Édition du Septentrion, Québec, 1996, 349 p.

**FERRIER, J.-L.**, *Sémiotique de l'espace, architecture urbanisme sortir de l'impasse*, Éditions Denoël Gonthier, 1979, 431p.

**FERNANDEZ, L.**, *A logic of ethnicity : A study of signifiante and Classification of Ethnic Identity among Montréal Portuguese*, Département d'Anthropologie de l'université McGill, Montréal, 1978, 249 p.

**FRANÇA, J.A.**, *La Lisbonne de Pombal*, Préfacé par Francastel, Édition SEVPEN, Paris, 1965.

*A reconstrucao de Lisboa e arquitetura pombalina*, Biblioteca Breve, Instituto de cultura e lingua portuguesa, 1976, 103p.

**GANS, H.**, *The Urban Village*, Édition The free Press of Glencoe, 1964, 367p.

**GENTILE, O.**, «Transformations urbaines et directionnalité», CHOMBART DE LAUWE et al, *Transformation de l'environnement, des aspirations et des valeurs*, Édition du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, 1976, pp.51-63.

**GERMAIN, A.**, «La ville cosmopolite ou la ville des autres ?», *Trame*, vol.2 no.3, Montréal, 1990, pp.15-22.

**GERMAIN, A. et MARSAN, J.C.**, *Aménager l'urbain de Montréal à San Francisco. Politiques et design urbains*, Edition Méridien, Montréal, 1987, 191p.

**GIRALDEAU, F.**, «Notes sur le projet urbain, enjeux et méthodes», *Trames* vol.3, Montréal, 1990, pp. 6-11.

**GIUM**, *La pratique du Desoign urbain en Amérique du Nord, technique de Design urbain et processus de contrôle*, 1889, GIUM, Montréal, 197p.

**GUBBAY, A.**, *A street called The Main, The story of Montreal's Boulevard Saint-Laurent*, Meridian Press, Montréal, 1989, 134 p.

**HALL, E.T.**, *La dimension cachée*, Traduit de l'américain par Petita, A., Édition du Seuil, Paris, 1978, 254 p.

**HEDMAN, R. et JASZEWSKI, A.**, *Fundamentals of Urban Design*, Planners Press, 1984, 146 p.

**HEIDEGGER, M.**, «Batir habiter penser», *Essais et conférences*, Traduit de l'allemand par Préau, F., Édition Gallimard, Paris, 1958, 349 p.

**JACKSON, J.B.**, *Discovering the Vernacular Landscape*, Yale unuversity, 1984, 165 p.

**JENKS, C.**, *The Language of Post-Modern Architecture*, Londres, 1977,

**KOROSEC-SERFATY, P.**, «La sociabilité publique et ses territoires. Places et espaces publics urbains», *Architecture et Comportement*, vol.4, no2, 1988, pp.111-132.

**KOROSEC-SERFATY, P.**, «L'inscription de l'étrangeté et de la différence dans l'espace public», *Prendre Place*, Colloque de Cerisy, Édition Recherches Plans Urbains, 1996, pp.221-234.

**KNIGHT, A.**, «Le Plateau Mont-Royal, un projet, un exploit», *Continuité*, dossier spécial : Le Plateau Mont-Royal, no.66, aut.1995, pp. 17-19.

**KRIER, L.**, «Classical Architecture and Vernacular Building», *Architecture and Urban Design 1967-1992*, Édition Academy, Londres, 1978, pp.298-299.

«The Reconstruction of the European City », *Architecture and Urban Design 1967-1992*, Édition Academy, Londres, 1978, pp.16-21.

**KRIER, R.**, «A Criticism of Modern Architecture or about the Downfall of the Art of Building», in *Architectural Design*, vol.53, no.7-12, 1983, pp. 4-16.

*Urban space*, préface par Colin Rowe, Éditions Academy, Londres, 1979, 174 p.

**KROHN, R.G., FLEMING, B.**, *The Other Economy, The Internal logic of Local Rental Housing*, Édition Petre Martin Associates Limited, Toronto, 1977, 173 p.

**LACAZE, J.P.**, «L'urbanisme existe : je l'ai rencontré du côté du pouvoir», *Annales de la Recherche Urbaine* # 44-45, Ministère de l'équipement, du logement, des transports et de la Mer, octobre, 1989, pp.35-39.

**LA PRESSE**, « L'opération Tournesol est lancée, Montréal sonne le glas de ses vieux hangars», 02/09/1980.

**LAVEDAN P.**, *Géographie des villes*, Édition Gallimard, Paris, 1959, 341 p.

**LAVIGNE, G.**, *Les Ethniques et la ville, l'aventure urbaine des immigrants portugais à Montréal*, Édition Le Préambule, Longueuil, 1987, 215 p.

**LAVIGNE, G., RITCHOT, G.**, «De la typologie architecturale à la morphologie urbaine», **CROISÉ, J.C., FREY, J.P.** et al, *Recherche sur la typologie et les types architecturaux*, Édition l'Harmattan, 1991, pp.218-234.

**LE CORBUSIER**, *Vers une architecture*, Édition V. Fréal, Paris, 1958, 243 p.

*Chartes d'Athènes*, Édition de Minuit, Paris, 1957.

**LEGAULT, R.**, *Architecture et forme urbaine à Montréal, le développement du quartier St. Jean Baptiste de 1870 à 1914*, Mémoire de la Faculté d'Aménagement de l'Université de Montréal, 1986, 210 p.

**LINTEAU, P.-A.**, *Histoire de Montréal depuis la Confédération.*, Édition Boréal, 1992, 608 p.

**LYNCH, K.**, *L'image de la Cité*, (1960), Édition Dunod, Paris, 1976, 221p.

**MAFFESOLI, M.**, «L'espace de la socialité», *La conquête du présent*, Édition Desclée de Brouwer, Paris, 1998, 227p.

*La contemplation du monde, figure de style communautaire*, Éditions Grasset et Fasquelle, 1993, 148p.

**MALINOWSKI, B.**, *Les Argonotes du Pacifique occidental*, Édition Gallimard, Paris, 1963.

*Une théorie scientifique de la culture*, Traduit de l'anglais par Pierre Clinquart, Édition François Maspero, Paris, 1968.

**MARSAN, J. C.**, *Sauver Montréal, Chroniques d'Architecture et d'Urbanisme*, Édition Boréal, 1990, 406 p.,

*Montréal en évolution*, Édition Méridien, Montréal, 1994, 515 p.

**MERLIN, P.**, *Morphologie urbaine et parcellaire*, Edition Pierre Merlin, Presses Universitaires de Vincennes, 1988, 292 p.

- MONEO, R.**, «On typology», *Oppositions*, # 13, été 1978.
- MONTRÉAL MATIN**, «Les Portugais auront leur parc», 28 Aout, 1975.
- MUMFORD, L.**, *La cité à travers l'histoire*, (1961) Traduit par Durand, G.&G. Édition. Le Seuil, Paris, 1964, 781 p.
- NAVEZ BOUCHANINE, F.**, *Habiter la ville marocaine*, Éditeur Gaëtan Morin - Maghreb, Boucherville, 1997, 315p.
- NOLD, E.**, «Ethnographical», *Encyclopédia of Vernacular Architecture of the world*, Édition Oliver, Paul, 1997.
- NORBERG-SCHULZ, Ch.**, *Genius Loci*, Traduit par Seyler, O., Édition Pierre Madraga, Bruxelles, 1981, 213 p.
- PANERAI, Ph.**, «Paysage urbain et paysage pittoresque», Chapitre. IV, PANERAI, Ph., DEPAULE, J.Ch., DEMORGON, J.C., VEYRENCHÉ, M., *Éléments d'analyse urbaines*, Édition AAM, Bruxelles, 1980, 194 p.
- PETERSON, R., WEKERLE, G., MORLEY, D.**, *New Space for Women, Westview Special Studies on Women in contemporary society*, Westview press, 1980, 332 p.
- PETITE PATRIE, La**, «Le parc où se réunissent les amateurs d'alcool de bois passe aux enfants», Nov. 1946.
- PICHÉ, D.**, « Le Design Urbain: le cas de Québec. Une manière de placer l'humain et la culture au cœur de l'aménagement ? », GERMAIN, A., *L'aménagement urbain : Promesses et défis*, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1991, 267 p.
- PINSON, D.**, *Usage et architecture*, Édition, Harmattan, Paris, 1993, 190 p.
- PRESSE (la)**, «Léonard Cohen; le mythe va bien», 8 Novembre 1992.
- RAPOPORT, A.**, «Vernacular Architecture and the cultural determinants of form», Édition Building and Society, Londres, 1980, pp.283-305.
- Human Aspect of Urban Form, Towards a Man/Environment Approach to Urban Form and Design*, Pergaman Press Ltd, England, 1977, 439 p.
- «The ecology of housing», *the Ecologist*, vol. 3 # 1 jan.1973, pp. 10-17.
- Pour une anthropologie de la maison*, Édition Dunod, Aspect de l'urbanisme, Paris, 1972, 207 p.
- RÉGNIER, M.**, «Concordia II», *Série Urbanose*, ONF, 1972.
- RITCHOT, G.**, *L'évolution morphologique du profil urbain de Montréal*, Texte inédit 17/6/79 exposé De G. Ritchot.
- SOS Montréal*, Document inédit.
- RONCAYOLO, M.**, *La ville et ses territoires*, Édition Gallimard, Paris, 1997, 285 p.
- ROSADO, F.**, *Villages portugais en transition, le cas de Salir*, thèse Instituto Agronomico Mediterraneo de Zaragoza, 1986.
- ROSSI, A.**, *L'architecture de la ville*, (1978), Édition Livre et Communication, Paris, 1990, 295p.

**RUDOFISKY, B.** *Architecture sans architecte : brève introduction à l'architecture spontanée*, Traduit de l'anglais, par Lebourg, D., Chêne, Paris, 1977, 126 p.

**RUMILLY, R.**, *Histoire de Montréal, tome V, 1939-1967*, édition Fides, 1974

**RUSKIN, J.**, *The Seven Lamps of Architecture*, (1880), Édition Dover, 1989, 222p.

**SCHULTZ, C. N.**, *Genius Loci*, (1979), Édition Pierre Madraga, 1981, 207p.

**SHANE, G.**, «Taming the City Edge», *Architecture*, mai 1990.

«Contextualism», *Architectural Design*, 1976, pp. 676-683.

**SHIRVANI, H.**, *The urban design process*, Édition Van Nostrand Reinhold, New York, 1985, 214 p.

**SITTE, C.**, *L'art de bâtir la ville, l'urbanisme selon les fondements artistiques*, (1889), Traduit de l'allemand par D. Wiczorek, Édition l'Équerre, 1980, 188p.

**STEAD, D.**, «The ten smudge pots of vernacular building», **TURAN, M.**, *Vernacular Architecture Paradigms of Environmental Response*, Édition Department of Architecture, Carnegie Mellon University, 1990, 359 p.

**SOKOLOFF, B.**, «Interventions urbanistiques: le retour à l'espace», *Cahiers de recherche sociologique*, vol.6, no.2, automne, 1988

**TEIXEIRA, C.**, *La mobilité résidentielle intra-urbaine des Portugais de la première génération à Montréal*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Mémoire de maîtrise, 1986.

**TRANCIK, R.**, *Finding Lost Space, Theories of Urban Design*, Édition Van Nostrand and Reinhold, N.Y., 1986.

**VILLE DE MONTRÉAL**, *Plan Directeur d'aménagement et de développement de l'arrondissement Plateau Mont-Royal /Centre-Sud*, SHDM, 1990.

*Notes explicatives. Règlement d'urbanisme*, Services de l'Habitation et Développement urbain, dossier 94/0136984.

*Règlement d'Urbanisme*, 1998.

*Les aspects multiethniques d'une politique de développement culturel à Montréal*, Commission du développement culturel, 1998.

Déclaration contre la discrimination raciale, adresse internet disparue, 1989.

Quelques constats sur le pluralisme à Montréal et son impact, adresse internet disparue, 1998.

*Historique et cheminement du dossier du parc du Portugal*, document internet au Services des Parcs de la Ville de Montréal, 13 octobre 1988.

*Montréal rend hommage à la communauté portugaise*, document interne au Services des Parcs de la Ville de Montréal, 3 juin, 1991.

**WHITE, W.**, *City, Rediscovering the Center*, Ed. Doubleday, N.Y., 1998



## **ANNEXE 1 : Portrait socio-économique du quartier portugais, Saint-Louis, Montréal.**

### ***1.1. Liste des secteurs de recensement étudiés***

135: Rachel, Des Pins, Laval, St-Denis

136: Rachel, Des Pins, Parc, St-Laurent

137: Duluth, Des Pins, Parc, St-Laurent

138: Mt-Royal, Duluth, Parc, St-Laurent

139: Mt-Royal, Rachel, St-Denis, St-Laurent

### ***1.2. Portrait statistique du quartier selon Statistiques Canada 1991***

LANGUE	MTL	135	136	137	138	139
<b>Population totale</b>	3091110	1723.	2910.	1302.	2134.	2756.
<b><i>Selon la connaissance langues non officielles</i></b>						
Portugais		- 16.5	35.9	15.4	19.2	27.8
<b><i>Parlée à la maison</i></b>						
Anglais	18.8	22.3	14.7	33.7	30.9	10.9
Français	70.5	53.9	36.6	27.2	36.6	50.0
Italien, espagnol, grec, arabe, chinois		-- 9.6	15.2	19.5	16.5	9.6
Autres langues		- 14.2	33.5	19.6	16.0	29.5

Tableau no.VII : Portrait du quartier portugais selon la langue (les chiffres sont en pourcentage)

1) *Selon la connaissance des langues non officielles* : entre 15.4 et 35.9% de la population des secteurs de recensement étudiés parlent le portugais; alors qu'à Montréal c'est le cas de 1.2% seulement.

Les secteurs 136 et 139 ont la plus forte concentration de personnes parlant le Portugais (35.9 et 27.8%)

2) *Selon la langue parlée à la maison* : entre **14.2 et 33.5%** de la population des secteurs étudiés parlent des **langues autres** que les deux officielles ou l'Italien, le Grec, l'Arabe, le Chinois: alors qu'à Montréal c'est le cas de 4.4% seulement.

Basé sur les premières données dans 1), on peut extrapoler qu'il s'agit en grande partie du Portugais.

IMMIGRATION	MTL	135	136	137	138	139
-------------	-----	-----	-----	-----	-----	-----

<i>Selon la période</i>						
<b>Population immigrante totale</b>	<b>520535</b>	<b>415</b>	<b>1410</b>	<b>530</b>	<b>760</b>	<b>805</b>
Avant 1961	22.83	22.89	10.28	15.09	15.78	11.18
Entre 1961-1971	20.16	18.07	16.66	17.92	26.31	18.63
Entre 1971-1981	23.70	25.30	31.91	33.01	20.39	27.95
Entre 1981-1991	33.31	32.53	40.78	33.01	36.84	42.85

<i>Selon l'origine ethnique</i>						
<b>Population origines uniques</b>	<b>2727810</b>	<b>1435</b>	<b>2560</b>	<b>990</b>	<b>1620</b>	<b>2305</b>
Français, Britannique, Italien, Juif, Noir, Chinois, Grec.	86.35	66.0	44.1	48.5	61.1	56.4
Autres origines uniques	13.66	34.0	55.9	51.5	38.9	43.6

<i>Selon le lieu de naissance</i>						
<b>Population immigrante</b>	<b>520535</b>	<b>415</b>	<b>1410</b>	<b>530</b>	<b>760</b>	<b>805</b>
D'Europe autres que Royaume-Uni	43.93	74.69	77.22	50.47	62.50	68.94

Tableau no.VIII : Portrait selon l'origine ethnique (les chiffres sont en pourcentage)

1) *Selon les périodes*, les pourcentages d'immigration dans les secteurs étudiés sont presque toujours supérieurs au taux de Montréal.

2) *Selon l'origine ethnique*, on remarque que le pourcentage d'immigrés d'origine unique autres que les grands groupes, Français, Britanniques, Italiens, Juifs, Noirs, Chinois, et Grecs, est beaucoup plus important dans les secteurs étudiés (entre 34 et 55.9%) qu'à Montréal où la moyenne est de 13.66%.

3) *Selon le lieu de naissance*, le pourcentage d'immigrants provenant d'Europe, sans compter le Royaume Uni, est largement supérieur dans les secteurs étudiés (entre 50.47 et 77.22%) que dans l'ensemble de Montréal où il est de 43.93%.

	MTL	135	136	137	138	139
<b>SCOLARITE</b>						
<b>Population totale 15 ans et plus</b>	<b>250898</b>	<b>15205</b>	<b>2475</b>	<b>1055</b>	<b>930</b>	<b>2380</b>
N'ayant pas atteint 9 <sup>ème</sup> année	17.65	19.4	27.0	18.9	17.1	30.8
9 <sup>ème</sup> -13 <sup>ème</sup> année Sans certificat	17.47	12.5	12.3	11.8	8.5	11.3
9 <sup>ème</sup> -13 <sup>ème</sup> année avec certificat	16.58	8.22	12.7	8.5	7.5	7.3
Etude universitaire avec grade	13.49	28.6	20.2	26.5	32.9	22.4
<b>ACTIVITES</b>						
<b>Population active totale selon les divisions d'industries</b>	<b>1626235</b>	<b>1090</b>	<b>1695</b>	<b>680</b>	<b>1405</b>	<b>1485</b>
Primaire	0.76	0.1	-	-	-	-
Manufacturières	18.63	13.7	14.4	14.7	15.6	16.4
Construction	5.46	0.1	0.3	0.2	0.3	0.3
Transport et entreposage	4.57	0.2	0.2	0.1	0.1	0.5
Communication et services	3.97	0.1	0.2	0.5	0.3	0.4
Commerce	18.28	13.7	15.3	5.8	14.2	10.4
Services financiers, assurance, immobiliers	6.72	0.5	0.5	0.2	0.1	0.4
Gouvernement	5.59	4.5	2.3	5.8	2.1	6.7
Enseignement	6.43	10.0	8.2	9.5	10.6	4.3
Santé	9.44	8.2	6.3	10.2	6.0	10.7
Autres industries	20.08	34.8	38.0	42.6	40.9	32.3

Tableau no.IX : Portrait selon le taux de scolarité et l'activité (les chiffres sont en pourcentage).

- 1) Un taux élevé (27 et 30.8%) de personnes n'ayant pas atteint la 9<sup>ème</sup> année dans les secteurs 136 et 139.
- 2) Un faible taux de grades universitaires dans les secteurs 136 et 139.
- 3) Les secteurs manufacturiers et commerciaux sont les employeurs les plus importants.

<b>LOGEMENT</b>	<b>MTL</b>	<b>135</b>	<b>136</b>	<b>137</b>	<b>138</b>	<b>139</b>
-----------------	------------	------------	------------	------------	------------	------------

<b>Nombre total de logements</b>	<b>12357 20</b>	<b>905</b>	<b>1340</b>	<b>565</b>	<b>995</b>	<b>1360</b>
----------------------------------	---------------------	------------	-------------	------------	------------	-------------

<b><i>Selon période de construction</i></b>						
Avant 1946	16.21	66.0	60.0	49.5	65.8	59.5
Entre 1946 et 1960	21.77	16.0	22.5	14.1	16.0	19.15
Entre 1960 et 1991	62.02	3.0	2.6	6.0	12.0	4.0

<b><i>Selon l'état du logement</i></b>						
Entretien régulier seulement	69.89	61.3	56.3	61.9	55.7	55.4
Réparations mineures	22.77	25.9	28.3	20.3	30.6	34.1
Réparations majeures	7.32	12.7	14.9	17.6	13.5	10.0

Tableau no.X : Portrait selon l'état des logements et l'année de construction (les chiffres sont en pourcentage)

Dans les secteurs étudiés la grande majorité des logements(entre 49.5 et 66 %) ont été construits avant 1946; alors que la moyenne est de 16.21 % dans l'ensemble de Montréal

## ANNEXE 2 : Questionnaire des entrevues semi-dirigées pour l'échantillonnage des Portugais.

OBJECTIF DE LA QUESTION	QUESTION
MOTIFS qui ont poussé leur émigration.	Quels sont les facteurs qui ont fait que vous êtes parti(e) de votre pays? En quelle année?
MOTIFS qui ont influencé le choix d'immigrer ici.	Est- ce qu'il y a des raisons qui ont fait que vous avez choisi le Canada comme destination?
REGION de provenance	De quelle "terre" êtes-vous parti, êtes-vous né(e) là ?
AGE: Connaître l'âge de l'interlocuteur permet de savoir à quelle génération nous nous adressons	Quand êtes vous venu(e) ici ? Etiez-vous en âge de travailler ?
TRAVAIL	Quel travail aviez-vous à votre arrivée ? Où ? Occupez vous maintenant le même travail qu'au début de votre arrivée ? Où travaillez-vous ?
TRAJECTOIRE d'installation du domicile familiale. Critère du choix de l'interlocuteur, habitant le quartier portugais, cette question sert à comprendre les déplacements antérieurs. Les raisons peuvent être classées comme plusieurs facteurs déterminants du choix. Mais ce qui nous intéresse tout particulièrement c'est les caractéristiques de l'unité d'habitation, que nous croyons être primordiales. Cette question renvoie à l'image du triplex présentée. Cette question va nous aider à comprendre l'importance du réseau pour l'installation. Cette question aide à dépister les parrains et ou entrepreneurs. Voir question suivante dans le cas positif.	Au début de votre arrivée ou avez-vous habité ? Etes-vous encore au même domicile? Avez-vous déménagé plusieurs fois ? D'où à où ? Avez-vous cherché ?  Quelles sont les raisons qui ont influencé votre déménagement ?  Avez vous des connaissances ou des gens de votre famille qui vous ont aidé dans votre installation ? Avez-vous aidé des compatriotes dans leur installation ici ?

Présentation d'une photo de walk-up.  
Cette question s'adresse aux promoteurs.

À l'époque, la ville était en opération de rénovation urbaine, pourquoi n'avez-vous pas profité du mouvement de reconstruction pour une typologie de walk-up par exemple ?

#### ADAPTATION AU MILIEU

Etes-vous locataire ?

Etes-vous propriétaire ?

Au moment de votre installation, quelle était votre situation familiale ? Nombre d'enfant, parent ou beau-parent avec vous, célibataire. Sont-ils ici ou au Portugal ?

Avez-vous opéré des transformations dans votre domicile ? Si oui lesquelles ? Avez-vous opéré des modifications sur la maison ? Si oui lesquelles ?

Voulez-vous et pouvez-vous faire des transformations bientôt ?

Présentation d'une image d'une maison portugaise de type campagnarde du Nord, de l'Alenteijo, des Açores, de Porto ou de Lisbonne.

#### PERCEPTION DU MILIEU

Cette image vous dit-elle quelque chose ?

Pensez-vous retourner à votre "terre" ?

Quel autre quartier du Grand Montréal connaissez-vous ?

Est-ce que d'autres viennent vous visiter ici ?

Faites-vous vos commissions dans le quartier ?

Où rencontrez-vous vos compatriotes ?

À quelle école vont vos enfants ?

Vont-ils à l'école du samedi ? Pourquoi ?

Carte mentale selon K. Lynch.

Dessinez ici votre quartier avec les éléments les plus importants: votre maison, votre pâté maison, (îlot) les limites de votre quartier, les espaces publics, les magasins, les bâtiments communautaires, les éléments de la ville, (le centre, la montagne).

Présentation d'une image d'un duplex type du Plateau, triplex, walk-up, tour, bungalow.

Pour connaître la perception de l'espace public et semi-privé.

Cette image vous dit-elle quelque chose ?

Avez-vous un jardin ? Que faites-vous dans votre jardin ? Comment est-il organisé ?

Où stationnez-vous votre auto, si vous en avez une ?

Où déneigez-vous l'hiver ?

Où jouent les enfants ?

Fréquentez-vous les parcs, les places publiques en hiver ? Et en été ?

Etes-vous satisfait de votre quartier ?

Naissances, mariages, décès,  
fêtes nationales, du Canada et du  
Portugal,  
Noël, Pâques, Carnaval, Mardi gras,  
Fête des morts, dimanche des  
Rameaux.

Quelles améliorations aimeriez-vous  
avoir dans le quartier ? Comptez-vous  
en parler autour de vous, à votre  
conseiller municipal ?

Racontez--moi une journée de repos  
typique.

Les fêtes et les moments importants se  
passent où ?

### **ANNEXE 3: LA MAIN DES PORTUGAIS**

Cette liste, datée de 1998, non exhaustive est accompagnée d'une carte à l'échelle 1/4000 provenant du Service de l'habitation et de l'urbanisme de la Ville de Montréal datée de 1990.

#### **Les institutions:**

- **1. La Caisse d'Économie des Portugais de Montréal** : au 4244 Saint-Laurent. Elle s'est associée au mouvement des Caisses Populaires Desjardins et s'est installée sur le boulevard dans les années 80.
- **2. Banco Totta & Açores** : Installé au 4245 boulevard Saint-Laurent.
- **3. L'église Santa Cruz** : au 60 rue Rachel Ouest. D'abord sur la rue Clark à l'emplacement d'une ancienne synagogue, l'église est transférée à l'emplacement d'une ancienne école. Construite en 1985, l'église devient le centre d'un projet commun puisqu'elle est érigée avec l'aide financière de toute la communauté. Le centre communautaire Santa-Cruz attenant à l'église est ouvert à toute la communauté pour des activités culturelles, religieuses, d'enseignement de la langue portugaise et de réunions pour les autres personnes du quartier. Une maison d'accueil pour personnes âgées fait aussi partie de l'ensemble.
- **4. Le Club Portugal de Montréal** : au 4397 Saint-Laurent non loin de la Place du Portugal, on y célèbre des fêtes où on représente des danses folkloriques.
- **5. L'Association Portugaise du Canada** : au 4170 Saint-Urbain est installée dans une ancienne synagogue.
- **6. Centro de Acção socio-comunitária de Montréal** : 4050 Saint-Urbain.
- **7. LusoPresse** : au 4181 Saint-Dominique.
- **8. Le journal Voz de Portugal** : édité par TIPOGAL situé au 4117A, boulevard Saint-Laurent.



### Les commerces :

- 9. L'agence de voyage Tagus : Située au 4289 du boulevard Saint-Laurent, en plus des services de voyage, cette agence offre de l'aide informelle à la communauté. Elle est un centre d'appui pour les nouveaux venus et ceux qui veulent repartir. C'est une véritable "extension" du consulat du Portugal sur le Boulevard.
- 10. Bois Idéal : Situé au 4100 boulevard Saint-Laurent, cette quincaillerie a joué un grand rôle dans la récupération des maisons du quartier. Aujourd'hui, elle continue à fournir les Portugais installés en banlieue.
- 11. La quincaillerie Açores : situé au 4299 boulevard Saint-Laurent.
- 12. Le bar terrasse la Cabane : Situé au 3872 boulevard Saint-Laurent. Saviez-vous que le propriétaire du bar Saint-Laurent, plus communément appelé La Cabane, où se réunissent des étudiants de l'Université Mc.Gill et autres, est portugais? Et que les sandwichs à la viande, *bifana*, sont une tradition portugaise? Au Portugal, ces *bifanas* font le bonheur des fêtards des discothèques, des badeaux à la sortie des matchs de foot-ball, des étudiants, et des petites bourses. Le *bifana* de la Cabane et la Cabane sont une institution pour tous les Montréalais.
- 12. Le bar Saint-Laurent 2 : au 5550 boulevard Saint-Laurent.
- 13. Champs bar & restaurant : L'institution des adeptes du football, situé au 3956 du boulevard Saint-Laurent. L'été 1998, un écran géant permettait aux badeaux de regarder la Coupe du monde du football dans la rue.
- 14. Notre maison : Pâtisserie située au 4101 du boulevard Saint-Laurent. C'est le rendez-vous des femmes particulièrement.
- 15. Le restaurant Coco Rico Inc. : Situé au 3907 boulevard Saint-Laurent. Le poulet grillé avec piri piri, connu des Montréalais, est une spécialité typiquement portugaise et sa vente au public fait partie de la tradition.
- 16. Casa maison Minhota : Situé au 3959 du boulevard Saint-Laurent. Une télévision avec diffusion portugaise anime les après-midi du rendez-vous des hommes retraités.
- 17. Marché Soares & Fils : Situé au 130 Duluth Est, on y trouve la plupart des ingrédients nécessaires à la cuisine portugaise.

- 18. Café Central portugais : Situé au 4051 de la rue Saint-Dominique, on y retrouve les hommes qui se réunissent autour d'une eau vive et d'un café, la télévision est une compagne uniprésente.
- 19. Le Triangulo português, (attaché au Café Central) : Situé au 20 Est de la rue Duluth.
- 20. Dunkin's Donuts : Surnommé l'*aquarium* est situé au coin des deux rues les plus importantes du quartier : la rue Rachel et le boulevard Saint-Laurent. C'est le lieu de prédilection des rencontres fortuites pour qui veut observer les aller et venues des gens.
- 21. La Churrasqueira Portugalia : Situé au 34 Est de la rue Rachel. Un univers de fumée vous accueille dans ce mini comptoir de grillades. À midi, c'est le rendez-vous des travailleurs de la construction.
- 22. Le restaurant chez Doval : Situé au 150 Est de la rue Marie-Anne. Ce restaurant de quartier est divisé en deux salles où la clientèle portugaise et non portugaise se divise de manière informelle une salle feutrée avec nappes blanches et une pièce où les voix élevées, la télé, la churrasqueira occasionnent un plongeon direct au Portugal.
- 23. Portuguese Printing & Advertising Regd.: Situé au 4348 de la rue Colonial.
- 24. Boutique Lisbonne : Située au 4083 boulevard Saint-Laurent.
- 25. La discotèca Portuguesa : Situé au 4276 boulevard Saint-Laurent.
- 26. Flor do Lar : Situé au 4040 du boulevard Saint-Laurent vend l'artisanat portugais.
- 27. La bijouterie Couto : Situé au 4051 du boulevard Saint-Laurent.
- 28. Le restaurant Le roi du Plateau : au 51 Rachel Ouest.
- 29. La quincaillerie des 4 sous : Située au de la rue Roy.
- 30. La pâtisserie Notre-Dame du Rosaire : Situé au 227 Est de la rue Rachel.
- 31. Agence de voyages Hispano-Luso : au 220 Rachel Est.
- 32. Le restaurant Étoile de l'Océan : situé au 101 de la rue Rachel Est.
- 33. Tasca Restaurant Bistro : Situé au 172 Est de la rue Duluth, est le rendez-vous de la deuxième génération.
- 34. Le petit Portugal : épicerie située au 53 de la rue Hôtel-de-Ville.
- 35. Agence de voyage Lisboa située au 353 Rachel Est.

## **ANNEXE 4 : Entrevue auprès des designers urbains**

### *DÉFINITION DE CONCEPT*

Le concept de ville traditionnelle a entraîné la direction et prises de positions de certains architectes et urbanistes. Comment définissez-vous ville traditionnelle ?

Pouvez-vous donner une liste de concepts solidaires les plus importants correspondant avec votre définition ?

Nous suggérons à titre indicatif :

Forme urbaine	Urban Form
Morphologie	
Caractère urbain	
Méthode d'intervention	
Composition urbaine	Urban design
Analyse urbaine	
Typologie urbaine	
Espace identifier	
Pratiques urbaines	
Urbanité	
Locus	Place
Philosophie:	

*COMMENTEZ CES PHRASES ET ILLUSTREZ VOTRE RÉPONSE PAR DES EXEMPLES  
FAISANT PARTIE DE VOTRE PRATIQUE*

Le designer Urbain est responsable face à l'histoire de la pratique.

La typologie résulte de la *valeur d'usage vernaculaire* (Lacaze, 1989).

«L'espace saisi par l'imagination ne peut rester l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion du géomètre» (Bachelard, 1964).

## ANALYSE

Quelle(s) condition(s) doit (vent) exister pour qu'un milieu soit vernaculaire ?

Identité	Usage
Communauté	Espace, quartier
Mémoire	Lieu
Savoir-faire	Caractère de l'espace

## MÉTHODOLOGIE ET PROCESSUS DE DESIGN

Comment mesurez-vous ces éléments ? Quelle méthode de saisie et d'analyse pratiquez-vous pour rendre compte des "valeurs d'usage vernaculaire ?"

Quels types de documents cherchez-vous ?

Quels types d'observations faites-vous sur le terrain ?

Quels critères de design retenez-vous ?

Quelle hiérarchie vous en faites ?

Comment la morphologie est-elle une science autonome ? Peut-elle rendre compte à elle seule des changements culturels de notre société ?

Quelle est la part du précédent dans votre analyse ? Comment l'intégrez-vous dans le design ?

Dans l'élaboration du projet à quel moment intervenez-vous comme designer urbain ? Et pour quelles raisons ?

Est-ce que l'étape évaluation du projet fait partie de votre processus de design ? Si oui, comment ? Veuillez illustrer votre réponse.

## DESIGN ET APPROPRIATION

*« L'appropriation suggère un état de départ : des matériaux offerts à l'homme, des ressources comme il est dit en écologie, dans leur nature brute, la terre pour la production de sa maison par le paysan de nombre de pays du sud, par exemple ou des matériaux de récupération pour le "bidonvillois" des franges urbaines des*

*mégapoles du Tiers Monde, ou encore un produit logement " prêt à l'emploi" pour l'ouvrier européen des années 60. L'appropriation est alors une lutte contre la nature, mais aussi contre la société pour satisfaire des exigences vitales, pour manifester dans les techniques de construction et le mode d'organisation, l'inscription d'éléments symboliques, l'expression et l'autonomie d'une culture, d'une existence, d'un refus de l'écrasement...Au fond ce qui est au centre du concept d'appropriation, c'est aussi la liberté, l'autonomie dont dispose l'individu ou le groupe dans la maîtrise de son espace de vie. », (Pinson, 1993 : 154).*

Montréal se présente comme une mosaïque de quartiers formés par des communautés culturelles différentes. Le quartier portugais en est un exemple.

Quel est, d'après vous, le principal but de votre rôle comme designer urbain vis à vis l'appropriation de l'espace public par une communauté ? Illustrez votre réponse par des exemples ayant fait partie de votre pratique.

À quelles principales contraintes, à part le budget faites-vous face ?

Nos remerciements à

Monsieur F. Valdes et monsieur M. Moura ainsi que les personnes rencontrées dans la communauté portugaise pour leur amitié et leur réception chaleureuse de notre recherche,

Professeur Michel Barcelo, notre directeur de thèse pour ses encouragements, et les discussions ouvertes et soutenues tout au long du processus de recherche et de rédaction,

Professeur Marie Lessard, pour ses encouragements,

Monique Côté pour la lecture et la correction du document et son constant encouragement,

Javier Martinez, Ana Paula Sousa pour leur aide dans la numérisation et la mise en page,

François Duffaux pour les discussions fructueuses.

L'université du Québec à Montréal qui m'a attribué une bourse de perfectionnement pour la rédaction de ce mémoire.